CHEF-D'ŒUVRES

DE

DORAT.

dessiné par Denon. grave par R. Delvaux 1789.

CHEF-D'OEUVRES

DE

Claude Joseph

DORAT.

[3 vols in 1]

TOME PREMIER.

29164 1.34 6

A PARIS,

Chez BELIN, Imprimeur-Libraire, rue Jacques, n°. 22.

AN VII DE LA RÉPUBLIQUE.

[1798]

PQ
1981
D35
1798

AVERTISSEMENT.

Publier les Œuvres choisies de *Dorat*, c'est se conformer à l'opinion le plus généralement répandue au sujet de ce spirituel écrivain. On a dit, on a répété de toutes parts qu'il s'étoit trop abandonné à sa facilité, et qu'il n'y avoit point d'auteur dont un choix en quelques volumes, dût être plus agréable. C'est donc le public lui-même qui a fait naître l'idée du recueil que nous lui présentons. Il l'a pour ainsi-dire approuvée d'avance; mais l'exécution n'étoit pas sans difficultés. *Dorat* a eu des admirateurs zélés et de très-séveres critiques. Ceux-ci pourront accuser l'éditeur d'avoir admis un trop grand nombre de pièces dans l'élite de ses Œuvres ; les autres regretteront sans doute de n'en pas trouver assez. On a pris un juste milieu. On n'a pas rejeté les ouvrages qui n'ont que de légères taches, mais ceux qui en ont le plus. On a cru aussi ne devoir faire aucun usage des morceaux dictés par un ressentiment un peu trop vif, tels que le *Dialogue de Pégase et de Clement ;* ni des poésies trop libres, comme les contes des *Dévirgineurs, de Combabus*, des *Cerises*, etc.;

mais on a fait une exception en faveur de celui d'*Alphonse*, qui n'est pourtant point de nature à effaroucher les personnes qui ne sont pas austères à l'excès. D'ailleurs il n'étoit guères possible d'exclure des *Œuvres choisies de Dorat*, un de ses ouvrages le plus connu et qui a le plus de réputation.

Nous aurions pu placer à la tête de ces trois volumes, un éloge historique de cet écrivain : nous avons préféré un précis sur sa vie, et nous l'avons regardé comme un hommage moins indigne de lui. On commence à ne pas plus croire aux éloges qu'aux satires : nous espérons qu'une appréciation motivée pourra inspirer plus de confiance, et accorder ensemble les intérêts de l'auteur et ceux de la vérité.

Pour les ouvrages que nous n'avons point réimprimés, nous avons cherché à en donner quelque idée dans une notice ; nous y avons fait entrer les morceaux qui nous ont paru mériter le mieux d'être conservés.

PRÉCIS

SUR LA VIE

DE M. DORAT (*).

CLAUDE-JOSEPH DORAT, né à Paris en 1734, d'un auditeur des comptes, originaire du Limousin, étoit de la famille de *Jean Dorat*, qui eut de la célébrité dans le seizième siècle, et composa plus de cinquante mille vers grecs ou latins. Le moderne *Dorat* n'étoit pas si savant; mais il eut des talens plus aimables. Destiné par ses parens à la magistrature, il en fut détourné par son goût pour la poésie, et entra dans les mousquetaires en 1757. Ce dernier état contrarioit moins ses penchans; il n'y resta cependant que peu d'années: mais il y contracta vrai-

(*) On s'est servi, pour ce précis, d'une lettre qui a parue en 1780 dans le *Journal de Paris*; mais on est entré dans plus de détails. Le précis et la lettre sont du même auteur.

semblablement l'habitude de ce ton leste et cavalier, de ce vif amour du plaisir, et de cet ingénieux persifflage qui caractérise un si grand nombre de ses productions. Ses premiers essais furent dans le genre dramatique ; quand on a été témoin de quelques triomphes au Théâtre, aucune espèce de gloire ne paroît ni plus brillante, ni plus promptement acquise : aussi est-ce une ambition commune à presque tous les jeunes gens qui se sentent quelques talens pour les vers. Celle de notre auteur étoit excusable : il avoit reçu de la nature une grande facilité, et il étoit encouragé par le célèbre *Crébillon*. Mais le peu de succès de la tragédie de *Zulica* en 1760, et de *Théagène* en 1763, l'écarta quelques années d'une carrière trop périlleuse.

Vers cette époque, *M. Colardeau* ayant donné son héroïde d'*Héloïse*, qui fit une si prodigieuse sensation, *M. Dorat* publia une réponse d'*Abailard* : quoique moins touchante, elle fut accueillie favorablement ; et ces deux rivaux se lièrent d'une amitié qui ne s'altéra jamais. Ce genre étoit utile aux jeunes poëtes qui vouloient se préparer à la tragédie et

s'exercer au langage des passions : mais il avoit aussi ses inconvéniens, sur-tout pour le public ; il ne consistoit le plus souvent que dans des monologues ou des récits. *M. Dorat* trouva le moyen d'en compenser la monotonie par le choix des sujets, par des tableaux intéressans et une versification très-soignée. On lut dans le temps avec une sorte d'avidité la lettre de *Barnevelt*, celle de *Comminges*, celles de *Valcourt* et de *Zeïla:* les ornemens typographiques contribuoient à la vogue de ces poétiques essais qui se succédoient rapidement. Mais ce qui augmenta beaucoup la réputation de *M. Dorat*, c'est qu'il commença dès-lors à partager le sceptre des poésies fugitives avec *M. de Voltaire*, dont la gloire ne se partageoit pas aisément. Tout événement un peu remarquable soit dans la politique, soit dans l'empire de la galanterie, échappoit rarement à ces deux Muses faciles et brillantes. A peine sorties de la plume de l'auteur, ces légères productions se répandoient dans la capitale, et de la capitale dans les provinces. On s'en arrachoit des copies avec cet empressement que l'on doit considérer comme le suffrage le

plus flatteur et le moins équivoque. *M. de Voltaire* étoit proclamé, pour ainsi-dire, le Poëte universel : *M. Dorat* obtint plus spécialement le titre de Poëte des femmes. On lui reprochoit à la vérité de n'être pas toujours fidèle au ton de la nature, et de ne pas éviter avec assez de soin le jargon éphémère de ce qu'on appeloit encore dans ce temps les petits-maîtres : mais ces défauts mêmes étoient quelquefois si séduisans chez lui, les fleurs qu'il répandoit à pleines mains avoient des couleurs si vives, les traits dont étinceloient ses poésies, étoient si saillans, que les lecteurs les plus sévères ne pouvoient se défendre d'applaudir à la réunion de tant de graces, de talens et d'esprit. Il eut même la satisfaction de fonder pendant quelques années une espèce d'école; car nous avons vu une multitude de jeunes poëtes s'efforcer de marcher sur ses traces et d'imiter jusqu'à son ton : malheureusement chez la plupart d'entre eux, ses bonnes qualités parurent très-affoiblies, et ses défauts exagérés. *M. de Pesay* étoit peut-être celui dont la manière approchoit le plus de la sienne. Amis intimes, tous deux

brilloient chaque année dans les recueils à la mode : mais il semble que *M. de Pezay* ne se servoit du talent de tourner de jolis vers, que comme d'un moyen de plus pour réussir dans le monde, tandis que *M. Dorat* concentrant toutes ses prétentions dans la littérature, cherchoit à s'y assurer une place parmi nos grands écrivains. Il s'occupoit depuis long-temps d'un poëme qui devoit lui faire autant d'honneur parmi les gens de lettres, que ses épîtres lui en avoit fait auprès des élégans et des femmes. On devine que nous voulons parler du *Poëme de la Déclamation.* Les littérateurs le regardent en effet comme la base la plus solide de sa réputation. Des vers travaillés avec soin, des portraits bien frappés, d'excellens détails didactiques, ont placé ce poëme au rang des bons ouvrages de notre siècle.

A la facilité la plus extraordinaire, *M. Dorat* joignoit une égale activité. Avec de telles dispositions, il étoit difficile, pour ne pas dire impossible de mépriser la gloire ; il s'en étoit cependant fait une sorte de systême : mais un penchant invincible l'emporta constamment

sur des principes factices. Chaque année, et souvent chaque mois, voyoit paroître de lui quelque nouvelle production. Des poésies érotiques, des contes, des fables, des romans furent, malgré ses premières protestations, des preuves successives de son ardent amour pour la gloire, et de l'espèce d'ambition littéraire qui l'agitoit. Parmi ses contes, on distingua celui d'*Alphonse*, dont le sujet est si plaisant, et qui est écrit d'une manière si piquante. Un assez grand nombre de ses fables se fait lire avec plaisir, même après celles de La Fontaine, et les deux romans (*) qu'il publia, eurent du succès. Ces romans et de longs discours préliminaires, doivent lui mériter une place parmi les écrivains en prose. Il est vrai que ses disserrations, presque toujours superficielles, abondent trop en longues énumérations; mais quand il s'élève contre les abus qui déshonorent les lettres, son indignation lui donne de l'énergie.

(*) *Les Sacrifices de l'Amour* et *les Malheurs de l'Inconstance*. Tous deux se trouvent chez *Delalain* aîné.

Au milieu de tous ces travaux, il étoit loin de négliger la réputation d'auteur dramatique ; c'étoit même vaisemblablement celle à laquelle il aspiroit davantage ; car il ne se passoit guères d'année qu'il ne fît recevoir quelque tragédie ou quelque comédie au Théâtre français. Ses vœux durent être plusieurs fois à leur comble : le double succès de *Régulus* et de la *Feinte par Amour*, représentés le même jour sur le même théâtre, étoient presque sans exemple : la *Feinte par Amour*, en particulier, reçut de grands applaudissemens, et les femmes reconnurent encore une fois leur poëte dans les charmans détails, dans les scènes heureusement ménagées, dans les nuances délicates dont cette pièce est remplie. Deux ans après *le Célibataire* n'eut pas une destinée moins flatteuse. Il n'y a pas d'apparence que ceux qui ont blâmé *M. Dorat* de s'être adonné aux ouvrages de Théâtre, eussent mieux résisté que lui à de tels encouragsmens. On ne peut néanmoins se dissimuler qu'il n'avoit reçu de la nature ni ce sentiment tendre ou profond, si nécessaire dans la tragédie, ni cette force comique sans laquelle il faut renoncer à mar-

cher sur les traces de *Molière*. Ce grand peintre, qui portoit ses observations sur toutes les classes de la société, ne dédaignoit aucun caractère, pourvu qu'il fût prononcé fortement. *M. Dorat* sembloit au contraire se borner à equisser des hommes à la mode, des comtes, des marquis, dont les portraits n'ont que des nuances très-fugitives; et il paroît n'avoir pas été assez persuadé que le grand secret de l'art de la comédie est de mettre ses personnages en situation : il est pourtant certain que tout l'esprit du monde ne pourra jamais le remplacer. Voilà pourquoi ses efforts dans ce genre furent si souvent infructueux; pourquoi il ne put jamais venir à bout de faire rester au Théâtre le *Malheureux imaginaire*, le *Chevalier français à Londres*, le *Chevalier français à Turin*, *Roseïde*, etc. etc. *M. Dorat* attribuoit le peu de succès de toutes ces pièces aux intrigues de ses ennemis : mais si elles eussent été vraiment comiques, elles en auroient triomphé.

Cependant cette lutte si pénible et si longue le fatiguoit sans le rebuter; et la malveillance des écrivains qui dominoient à cette époque,

ne faisoit que l'irriter de plus en plus. On ne lui avoit jamais pardonné ses liaisons avec l'auteur de *l'Année littéraire*. Il avoit assez maladroitement mêlé de quelques grains de persifflage, des louanges adressées à l'homme célèbre qui exerçoit alors dans la république des lettres une véritable dictature : il fut mis sur la liste des proscrits, et ne put jamais s'en faire effacer. Ces dispositions défavorables furent portées si loin, qu'il vit une partie de ceux même qui l'avoient élevé jusqu'aux nues huit ou dix ans auparavant, lui refuser presque toute espèce de talent dans les dernières années, et se laisser entraîner aux insinuations des chefs d'un parti qu'il n'avoit pas assez ménagé, puisqu'il avoit la foiblesse de mettre son bonheur dans les honneurs littéraires dont eux seuls avoient la dispensation. Avouons que le tort étoit presque égal des deux côtés. *M. Dorat* avoit mille fois plus de titres sans contredit que tant d'obscurs écrivains enterrés successivement au temple de l'immortalité : mais il vouloit pour ainsi-dire forcer les portes ; et il n'étoit pas raisonnable

d'espérer que ceux qu'il maltraitoit dans la comédie des *Prôneurs* (*) pousseroient la générosité jusqu'à lui donner leurs voix. Un tel héroïsme auroit pu leur faire honneur ; mais il n'étoit pas dans la nature. Il étoit plus simple de s'attendre qu'on seroit à son égard d'une excessive sévérité, qu'on tâcheroit de fermer les yeux sur son mérite, et qu'on exagéreroit ses défauts ; c'est ce qui ne manqua pas d'arriver. Sa fortune d'ailleurs étoit fort dérangée. Tant de tourmens et de combats acheverent de détruire un tempérament assez foible, qui se minoit insensiblement. Enfin l'un des hommes les plus aimables de son siècle, mourut de consomption et de chagrin (*) à la fleur de son âge, car il avoit à peine quarante-six ans. Les charmes de son esprit, l'aménité de son caractère et la douceur de ses mœurs, l'avoient rendu cher à ses amis ; et leurs regrets honorent encore aujourd'hui sa mémoire.

A présent que l'esprit de parti sur son

(*) Voyez la notice de cette pièce.

(**) Le 29 avril 1780.

compte est à-peu-près éteint, les connoisseurs commencent à convenir assez généralement qu'il mérite sur notre Parnasse un rang distingué. *La Motte* que l'on a tant vanté, lui étoit fort inférieur pour le style, pour le coloris, ainsi que pour l'harmonie et la tournure des vers. *La Motte* n'étoit pas poëte, quoiqu'il eût fait *Inès*, & *M. Dorat* l'étoit. Dans la plupart de ses petites pièces, il jette ses périodes avec une abondance, une grace, une liberté, qui sont les marques infaillibles de cette impulsion involontaire et de cette *influence secrète* dont a parlé *Despréaux*. Si le goût de ces opuscules n'est pas toujours irréprochable, l'esprit qui les assaisonne les rend infiniment piquans; ce sont de légers et rians tableaux des travers que nous avons vu régner, et que ceux qui leur succèdent aujourd'hui, rendent plus que vraisemblables. Moins naturel que *Chaulieu*, *M. Dorat* étoit moins négligé; & dans un genre plus sérieux, le poëme de la *Déclamation* sera pour son talent un monument durable. On ne fait valoir ici ni la *Feinte par Amour*, ni le *Célibataire*, Pièces restées au théâtre, ni tant d'autres productions

agréables pour des lecteurs sans prévention. On a même lieu de présumer que les littérateurs du goût le plus difficile, ne seroient pas fâchés d'avoir composé certains morceaux de poésie de cet auteur, entr'autres le *fragment sur Lucilius*, dont les vers sont d'une grande beauté. Ce qui a fait le plus de tort à *M. Dorat*, c'est d'avoir trop écrit. Cette considération nous fait espérer que le recueil des *Œuvres choisies* de cet écrivain ne sera pas inutile à sa gloire, puisqu'il peut mettre un plus grand nombre de lecteurs en état de l'apprécier.

NOTICE

DES OUVRAGES

DE M. DORAT (*),

Qui ne sont point insérés dans ses *Œuvres choisies*.

ZULICA, *tragédie*, *par* M. Dorat; *représenté par les comédiens français, le lundi 7 janvier 1760. A Paris, chez* Duchesne, *in*-12.

Début de *M. Dorat* dans la carrière dramatique; il avoit alors environ 25 ans. La pièce n'eut point de succès à la première représentation: l'auteur, en deux ou trois jours, y fit des changemens très-considérables; et par un

(*) Plusieurs petites brochures qui ont paru séparément, ne sont point inscrites dans ce catalogue, parce que l'auteur les a recueillies lui-même dans les *Nouveaux Torts* et le *Coup-d'œil sur la Littérature*.

effort de mémoire assez surprenant, les comédiens se mirent en état de la jouer pour la seconde fois dans la huitaine. Elle fut applaudie : mais quoique la versification ne fût dénuée ni d'élégance, ni même d'énergie, une certaine sécheresse de style sembla dès-lors annoncer que l'auteur n'étoit point né pour le tragique. *Zulica* n'eut que huit représentations. L'auteur avoit consulté *Crébillon*, qui l'avoit accueilli et encouragé « Je n'oublierai » jamais, dit-il, dans une de ses préfaces, les » bontés dont il m'honoroit sur ses derniers » jours. J'ai besoin de m'en souvenir, pour » lui pardonner de m'avoir conseillé un genre » de travail qui m'a mis tant de fois aux prises » avec l'injustice et la malignité ».

M. Dorat a eu toute sa vie une sorte d'*opiniâtreté* qui se roidissoit contre les mauvais succès. Au bout de plusieurs années, il retravailla cette tragédie, et la fit imprimer sous le titre d'*Amilka*. Elle fut enfin représentée sous son vrai nom, le premier décembre 1779, et elle reparut chez *Monory*, avec des changemens qui en faisoient une pièce presque entièrement nouvelle. C'est la tragédie de

Pierre-le Grand, dont nous ferons mention à sa date.

Théagène, tragédie, par M. Dorat, *représentée par les comédiens français, le 28 février* 1763. *A Paris, chez* Jorry, *in*-8.

Voici ce que l'on trouve dans l'*Année littéraire* 1763, au sujet de la représentation de cette pièce, qui avoit eu lieu le 28 février de la même année. « Le premier acte fut très- » applaudi, & le méritoit; le sujet étoit ex- » pliqué avec beaucoup de netteté, et les » caractères des différens personnages supé- » rieurement établis; on s'attendoit à voir » sortir de cette exposition un drame inté- » ressant, les autres actes ne répondirent pas » à ce qu'avoit annoncé le premier; l'au- » teur n'a eu que le succès du style, succès » toujours flatteur. Il retira sa pièce après » cette première représentation, et s'est con- » solé par les vers suivans ».

Epître à M. de Pezay, capitaine de dragons.

Au milieu des plus grands revers,
On dit que le sage plaisante,
Et qu'il verroit sans épouvante
La ruine de l'univers:

J'en fais mon compliment au sage.
Cette héroïque fermeté
Est bien digne de notre hommage ;
Je la respecte, en vérité,
Mais je n'en veux point faire usage.

Tu connois mes goûts, mes penchans ;
J'ai toute la foiblesse humaine ;
Mon ame, esclave de mes sens,
Ouvre toujours les deux battans
Au plaisir, ainsi qu'à la peine.
Ami, tu me vois consterné
D'avoir, au grand jour de la scène,
Risqué mon drame infortuné :
Oui, ma douleur est sans seconde,
Et cependant, on le sait bien,
La chûte d'un drame n'est rien
Auprès de la chûte du monde.

Je puis, dis-tu, me consoler
Entre les bras d'une maîtresse ;
Exilé des bords du Permesse,
C'est à Paphos qu'il faut voler.
Ce ciel n'est point exempt d'orages ;
Désormais, à l'abri des vents,
Je veux contempler les naufrages
Et des auteurs et des amans.
Irois-je, plein d'une humeur noire,
De Vénus attrister la cour ?

C'est bien assez, tu peux m'en croire,
D'être maltraité par la gloire,
Sans l'être encore par l'amour.
Mais quoi ! ton amitié me reste ;
C'est ma ressource et mon soutien.
Pylade, dans le sein d'Oreste,
Ne doit plus se plaindre de rien.
La gloire est une enchanteresse
Qui ne remplit jamais un cœur ;
L'amour n'est qu'un instant d'ivresse ;
L'amitié seul est un bonheur.

Lettres en vers, et Œuvres mêlées de M. D**. *ci-devant mousquetaire, recuillies par lui-même. A Paris, chez* Jorry, *2 vol. in*-8. *avec des gravures.*

Le premier de ces deux volumes contient des héroïdes. Nous avons recueilli dans le choix que nous publions, les lettres de *Barnevelt* et de *Comminges*, et celles de *Zeïla*, avec les réponses de *Valcourt.* Ces trois dernières forment un roman intéressant, les héros des deux autres ont de la célébrité et rappellent de touchans souvenirs.

Quant aux lettres que nous n'avons point réimprimées, ce sont celles de *Philomèle à Progné*, d'*Abailard à Héloïse*, dont il est

question dans la vie de l'auteur, et celle de *Julie à Ovide*. Le sujet de *Philomèle* est atroce : plusieurs auteurs en ont fait des tragédies et l'ont traité sans succès. La lettre d'*Abailard à Héloïse*, est une réponse à la fameuse lettre d'*Héloïse* de *M. Colardeau* : on l'a jugée inférieure à son modèle. Voici cependant une tirade où la jalousie qui vint tourmenter *Abailard* après son affreuse aventure, est fortement exprimée :

Rappelle-toi sur-tout, pour affermir ta haine,
Ces jours de deuil, ces jours où respirant à peine,
Courbé sous mes malheurs, je m'en fis de nouveaux ;
Où dans tous les mortels, je crus voir des rivaux.
Ma foiblesse en mon cœur enfanta les alarmes ;
Je redoutois en toi ta jeunesse, tes charmes,
Un sexe trop facile et prompt à s'enflammer ;
Je redoutois sur-tout l'habitude d'aimer.
J'en hâtai chaque jour l'horrible sacrifice ;
Songeant à mon repos, je pressois ton supplice.
Je desirai qu'un cloître, asyle redouté.
Pour dissiper ma crainte, enfermât ta beauté.
Les caresses, les pleurs d'Héloïse attendrie,
Rien ne pouvoit calmer ma sombre jalousie ;
Et ton amour lui-même, augmentant mon effroi,
Je voulus que ton Dieu me répondît de toi.

Oui,

Oui, de ma propre main, je traînai la victime.
Je te donnois à lui... Mais, ô fureur ! ô crime !
Retenant mon présent arraché de mes mains,
Je te donnois à lui pour t'ôter aux humains.

Enfin la lettre de *Julie* est adressée par cette princesse à *Ovide*, quelque temps après son exil. Ce qu'il y a de mieux est le songe de la fin.

Seule je m'égarois dans une île écartée,
Qui par un Dieu vengeur me parut habitée ;
Le jour n'y répandoit que des rayons mourans,
Et ne me découvroit que des monstres errans :
J'entends autour de moi des cris, des voix plaintives,
Les flots, en gémissant, se briser sur les rives ;
La terre au loin gémit : je frissonne, et je croi
Que tout va dans l'instant s'engloutir avec moi.
Je succombe, je meurs, tout change : l'horreur cesse,
Le jour luit ; je n'entends que des cris d'allégresse.
J'apperçois des berceaux de festons couronnés,
Des tapis, des gazons à l'Amour destinés ;
Et la mer à mes yeux semble un canal tranquille,
Qui promène ses eaux dans un riant asyle.
J'admire ; je renais, je sens en ce moment
S'élever dans mon cœur un doux frémissement.
Alors je vois de loin un mortel qui s'avance :
Une jeune beauté l'accompagne en silence.

Dieu ! quel maintien ! quels traits ! je m'approche
sans bruit :
Ce mortel, c'étoit toi... ma rivale te suit.
Je te vois lui parler, l'embrasser, lui sourire ;
Au fond d'un bois épais, je te vois la conduire...
Je saisis un poignard ; l'œil ardent de courroux,
Le bras déjà levé, je m'élançois sur vous :
Mais le réveil bientôt, dérobant ton offense,
Fait tomber mon poignard et détruit ma vengence.

Faut-il en croire, Amour, ce qu'un songe me dit ?
Ovide est-il bien vrai que ton cœur me trahit ?
Non, l'amant que j'adore est sensible à mes peines.
A-t-il pu m'oublier et serrer d'autres chaînes ?
Est-il quelques beautés, sous un ciel odieux,
Dignes de m'alarmer et de charmer tes yeux ?
Il me semble les voir, ces sauvages mortelles,
Eprouvant des desirs, sans paroître plus belles...
Que j'aime à m'abuser ! foibles raisons, hélas !
Ovide, en lieux charmans, peut changer ces climats,
A ces tristes objets, qui te plairont peut-être,
Tu peux, si tu le veux, donner un nouvel être.
Chaque jour tu verras, sans t'occuper de moi,
Leurs appas se former et s'embellir pour toi,
Et, fier de leurs progrès, jaloux de leur hommage,
Tu finiras, cruel ! par chérir ton ouvrage.

On trouve à la tête du second volume de ces *Œuvres mêlées*, un poëme érotique, inti-

tulé, *les Tourterelles de Zelmis*, en trois chants. Il avoit déjà paru séparément avec tous le faste typographique. L'auteur, dans cet essai, paroît avoir eu dessein de donner une espèce de pendant à *Ververt*, et de l'animer par des peintures voluptueuses. Une tourterelle tuée par un chat dans une volière, voilà le fait qui occasionna ce petit ouvrage. Le poëte substitue au chat un épervier; il feint ensuite qu'à la place de *Blandule* qui est son héroïne, une autre tourterelle toute semblable se glisse dans la volière, et emploie toutes les ressources de la coquetterie pour séduire le fidèle *Nitor*: le cœur du sensible tourtereau ne se laisse point tromper; il balance, mais il résiste; l'Amour touché fait un miracle en sa faveur, en sauvant *Blandule*. Les deux tourtereaux sont réunis. Il n'est pas difficile de voir que cette fiction ne pouvoit prêter à des détails aussi piquans que ceux du *Ververt*. Dans les *Tourterelles de Zelmis*, la narration est pour ainsi-dire étouffée sous une multitude de descriptions fleuries et trop vagues. Une touche légère et délicate jette néanmoins de l'agrément sur plusieurs tirades, et principalement

sur la suivante. La fausse *Blandule* veut rendre *Nitor* infidèle.

Ton ennemie est déjà sous les armes :
Nitor, Nitor, vaincras-tu tant de charmes ?
Lorsqu'à ses yeux le plaisir a brillé,
L'Amour séduit est bientôt consolé.
Près de Nitor, déjà l'enchanteresse,
Pour mieux lui plaire, imite sa tristesse.
Il faut la voir, avec empressement,
Suivre les pas de son nouvel amant,
Le prévenir par mille soins perfides,
Risquer souvent des caresses timides,
Ne point quitter le rameau qu'il choisit,
Renouveller le duvet de son lit,
Et sous les soins de l'amante inquiète
Cacher la fraude et l'art de la coquette,
Nitor résiste : on s'arme de courroux ;
On veut le vaincre en le rendant jaloux.
A cent oiseaux elle affecte de plaire,
Corrompt, hélas ! les mœurs de la volière ;
Aux tourtereaux si constans, si vantés,
Elle apprend l'art des infidélités,
L'art de trahir ! elle entraîne, elle amuse ;
Des cœurs gâtés le plaisir est l'excuse.
A peine éclos, l'œuf périt sans chaleur ;
L'épouse en vain fait parler sa douleur :
L'épouse ennuie, et n'est point écoutée,
La courtisane est seule respectée,

Divise tout, brise les plus saints nœuds,
Et s'embellit en faisant des heureux.
Telle autrefois on vit la jeune Armide,
Cachant ses vœux sous un maintien perfide,
De notre foi séduire les soutiens,
Et diviser tout le camp des chrétiens.

Parmi ces feux, ce trouble, cette ivresse,
Nitor commence à craindre sa foiblesse :
Il interrompt ses lugubres accens,
Et le desir vient effleurer ses sens.
Plus sage alors, l'adroite tourterelle
Prend un maintien, et lui paroît plus belle,
Vole avec lui de rameaux en rameaux,
Avec dédain éconduit ses rivaux,
Et sous l'abri d'un tranquille feuillage,
Va pour lui seul déployer son plumage.
La voyez-vous suivre le beau Nitor,
Le béqueter, le béqueter encor,
Développer mille graces nouvelles,
Eparpiller l'albâtre de ses ailes,
Et s'agiter, et peindre le desir,
Et roucouler le signal du plaisir?
Nitor soupire, il combat, il balance:
Quel doux chemin nous mène à l'inconstance!
Déjà leurs becs viennent se caresser:
Leurs cols déjà sont prêts à s'enlacer.
Voici l'instant!... O courage! ô prodige
Nitor soudain reconnoît le prestige;

Nitor s'envole, il fuit, il est vainqueur :
Blandule encor vient régner sur son cœur.
Triomphe enfin : ta Blandule est sauvée ;
Zelmis l'aimoit, l'Amour l'a conservée.

L'épître à l'impératrice de Russie, imprimée à la suite de ce poëme, n'est pas une des plus piquantes qu'ait composées *M. Dorat.* Catherine II avoit acheté la bibliothèque de Diderot, et lui en avoit conservé la jouissance. L'auteur célèbre cet acte de générosité :

Par tes soins, il va donc renaître.
Ce philosophe respecté,
Et qui fut malheureux peut-être
Pour trop aimer la vérité !
Désormais vainqueur de l'envie,
Dans son heureuse obscurité,
Il peut sans redouter la vie,
Aller à l'immortalité.
Homère, Virgile, Pindare,
Vous ne lui serez point ravis :
Une faveur sublime et rare
Lui rend ses Dieux et ses amis,
Ses vrais amis, les seuls fidèles,
Les seuls que l'on retrouve, hélas !
Au sein des disgraces cruelles,

Les seuls qui ne soient pas ingrats.
Dans le cours de ces doctes veilles,
De ces laborieuses nuits
Qui font éclore les merveilles
Dont nous allons être enrichis;
D'un esprit actif et paisible,
Il poursuivra ses longs travaux,
Sans craindre le retour horrible
Des soucis pires que les maux;
Il aura du plaisir encore
A voir, dans son humble séjour,
Peindre la clarté de l'aurore
Et les premiers feux d'un beau jour.
Alors si tu viens à paroître,
Toi sa fille, objet de ses vœux,
Des pleurs couleront de ses yeux;
Orgueilleux de t'avoir fait naître,
Il osera se croire heureux
Dans l'espoir que tu pourras l'être.

Le *Pot-pourri*, autre épître fort longue, est la relation d'un voyage que fit *M. Dorat* avec le marquis de *Pezay*, son ami, chez les parens de ce dernier. Il l'abrégea beaucoup une douzaine d'années après, et l'intitula, *les bords de la Loire*. Elle fait partie de la suite des *Fantaisies*, ou des *Nouveaux Torts*.

Nous l'avons insérée dans le troisième volume des *Œuvres choisies.*

Les odes sur *le Malheur* et sur *l'Or*, pièces médiocres ; les *Dévirgineurs*, *Combabus*, contes assez plaisans, mais fort libres, et un conte en prose qui a pour titre *Floricourt*, terminent le second volume. Dans *Floricourt*, le fat qui porte ce nom, trompe une femme honnête, et est lui-même honteusement dupé par une fille. Arrêté pour dettes, la femme honnête le délivre et le convertit. L'auteur y peint avec des couleurs vives et légères, le ton et les mœurs des jeunes-gens à la mode.

Mes Fantaisies. A Paris, chez Delalain *l'aîné, in-*8. 1768.

C'est le premier recueil des poésies fugitives de *M. Dorat.* Il a eu trois éditions ; la plus grande partie des pièces qui le composent se retrouve dans les *Œuvres choisies.*

Recueil de Contes et de Poëmes, par **M. D**.** *ci-devant mousquetaire, etc. A Paris, chez* Delalain, *in-*8.

1°. *Irsa et Marsis*, ou l'*Isle merveilleuse*,

poëme en deux chants. Il est en grands vers et d'un genre purement érotique. « Je tâche » d'y prouver, dit M. *Dorat* dans un avertissement, « que le calme de l'indifférence, l'inac» tion totale des sens et l'espèce de bonheur » qui pourroit en résulter, ne vaut pas les » tourmens et l'activité doulouteuse des pas» sions qui nous agitent.... Pour établir cette » vérité, je suppose une isle dont les habitans » n'ont jamais senti ce qui rapproche les deux » sexes..... Je place mes insulaires sous le » plus beau ciel, je leur donne les plus beaux » jours, un sommeil doux, des occupations » champêtres; leur vie s'écoule dans l'absence » des maux, l'ignorance des besoins, et ce » repos profond, inséparable d'une pareille » existence. L'amour l'emporte enfin, et l'isle » estanimée. Les desirs s'allument, les besoins » naissent, soudain éclatent les jalousies, les » rivalités et toutes les fureurs qu'elles en» fantent. On s'arme, on combat, on se dé» chire. Ne seroit-on pas tenté de plaindre les » nouveaux sujets de l'Amour? Cependant il » leur propose de retourner à leur premier état; » un refus unanime est leur réponse, et c'es

» du sein de la discorde, parmi le tumulte, les » cris et le ravage des passions, qu'ils adop-» tent ce dieu pour bienfaiteur et pour » maître ».

Ce poëme avoit déja paru en trois chants. Dans ce premier état, des descriptions trop multipliées empêchoient d'en bien saisir l'ensemble: mais réduit à deux chants, l'action paroît plus distincte. Il y a dans ce petit ouvrage des détails fleuris et poétiques, des pensées fines, des vers heureux. Il y a aussi une assez grande quantité d'images un peu trop vives : ce qui nous empêche de l'admettre dans les *Œuvres choisies ;* et nous détermine à nous borner à la citation de cette belle description du temple du *Destin.*

Loin de la sphère où grondent les orages,
Loin des soleils, par-delà tous les cieux,
S'est élevé cet édifice affreux
Qui se soutient sur le gouffre des âges.
D'un triple airain tous les murs sont couverts,
Et sur leurs gonds quand les portes mugissent
Du temple alors les bases retentissent;
Le bruit pénètre et s'étend aux enfers.
Les vœux secrets, les prières, la plainte,

Et notre encens détrempé de nos pleurs,
Viennent, hélas! comme autant de vapeurs,
Se dissiper autour de cette enceinte.
Là tout est sourd à l'accent des douleurs.
Multipliés en échos formidables,
Nos cris en vain montent jusqu'à ce lieu:
Ces cris perçans et ces voix lamentables
N'arrivent point aux oreilles du dieu.
A ses regards un bonze incorruptible
Offre en un point l'avenir ramassé.
L'urne des sorts est dans sa main terrible;
L'axe des temps pour lui seul est fixé.
Sous une voûte où l'acier éteincelle,
Est enfoncé le trône du Destin,
Triste barrière et limite éternelle
Inaccessible à tout l'effort humain.
Morne, immobile, et dans soi recueillie,
C'est de ce lieu que la Nécessité,
Toujours sévère et toujours obéie,
Lève sur nous son sceptre ensanglanté,
Ouvre l'abîme où disparoît la vie,
D'un bras de fer courbe le front des rois,
Tient sous ses pieds la terre assujettie,
Et dit au temps: « exécute mes lois ».

2°. Trois contes en vers de huit syllabes: *Alphonse* que nous avons inséré dans le pré-

sent recueil, malgré des tableaux et des situations d'une gaieté poussée sans doute un peu trop loin : mais nous avons cru que le talent qui les a mis en œuvre avec tant d'élégance et même de naturel, trouveroit grace auprès des lecteurs indulgens ; les *Cerises* et les *Méprises*, deux autres pièces du même genre, inférieures à la première : il y a néanmoins de charmans détails. Ces trois contes sont précédés d'une invocation à La Fontaine qu'on lit avec plaisir :

Du fond des immortels bocages,
O La Fontaine, inspire-moi !
C'est en badinant comme toi,
Que l'on se place au rang des sages.
L'Amour qui te doit ses succès
Et plus d'une heureuse nuitée,
L'Amour respire en tes portraits,
Et tu rimas sous sa dictée.
Les plus jolis tours qu'il ait faits.
Quelquefois ta verve s'allume,
Et déconcerte la pudeur :
Mais la licence de ta plume
Prouve elle-même ta candeur.
Que je regrette ton génie,
Ton abandon, ta bonhommie,

Ton

Ton style, image de ton cœur !
Notre siècle métaphysique
Est barbare à force d'esprit;
Chaque Muse mélancolique
Se complaît dans ce qu'elle écrit.
Fais que j'échappe à l'influence;
J'ai comme toi bien du loisir
Avec beaucoup d'insouciance;
Comme toi, j'aime le plaisir,
Et là finit la ressemblance.
Prête-moi tes moindres pinceaux,
Que de loin je suive tes traces;
Je n'aspire point à tes graces,
Trop heureux d'avoir tes défauts!
Peindre mes goûts, mes rêveries,
Ou dans quelques vers négligés,
De nos femmes sans préjugés
Annoncer les tendres folies,
Voilà tout l'honneur que je veux.
Je ne brigue point les suffrages:
Que le temps me laisse mes jeux,
Et qu'il emporte mes ouvrages.

3°. *Selim* et *Selima*, poëme imité de l'allemand, inséré dans le second volume de ces *Œuvres choisies.*

4°. *L'hermitage de Beauvais*, conte qui n'est pas de *M. Dorat*, mais de M. le comte de *M****.

Les Baisers, précédés du mois de Mai, poëme. A Paris, chez Lambert *et* Delalain, *in-8. avec beaucoup de gravures.*

Imitations des Baisers de *Jean second*, qui vivoit sous le règne de Charles V dont il fut le secrétaire. « Il n'est pas inutile de » réveiller parmi nous les idées d'une volupté » vraie qui naît de la nature, etc. Cette phrase de l'avertissement, indique quelle a été l'intention de l'auteur. Il l'a remplie dans quelques-unes de ces petites pièces, sur-tout dans celle qui a pour titre *l'Abeille justifiée* ; on la trouvera vers la fin du troisième volume de ces *Œuvres choisies.* Dans la plupart des autres, l'esprit domine plus que la volupté.

Les Baisers de *M. Dorat* ont paru avec un grand faste typographique. Le prix est de 24 l.

Lettres d'une Chanoinesse de Lisbonne, à Melcour, officier français, etc. A Paris, chez Delalain, *in-8. avec une gravure.*

Ce sont les *Lettres portugaises* mises en

rs avec des retranchemens et des additions. 1 adoptant *ce style simple* qui convient au nre épistolaire, *M. Dorat* n'a pas évité la onotonie, et ses vers un peut nuds, pour si-dire, ont moins d'incorrections sans ute, mais aussi bien moins de feu que iginal. Voici cependant une de ces lettres il y a de la chaleur et de la véritable sion. La Chanoinesse l'écrit dans le ment qu'elle vient d'apprendre le départ Melcour.

Suis-je assez confondue? assez infortunée?
ne me manquoit plus que d'être abandonnée.
te peur qu'un foible espoir ne flatte mon tourment,
'ne secrète voix me dit à tout moment:
enonce à ton amour, trop crédule Euphrasie:
quoi bon ces regrets qui consument ta vie?
'est en vain que ton cœur, par des vœux superflus,
edemande un ingrat qui ne t'entendra plus.
a passé les mers, il a revu la France;
e tes sanglots perdus, lui-même il te dispense;
u milieu des plaisirs, il rit de tes malheurs,
: ne s'informe pas si tu verses des pleurs.
ous m'oublier, ô ciel! après mavoir trahie!
on, votre ame est légère, et non pas endurcie:
s soins de votre amour me sont toujours présens,

Qu'ils étoient empressés ! qu'ils étoient séduisar
De leur doux souvenir sans cesse possédée,
Je les ai trop chéris pour en perdre l'idée.
Ces tendres souvenirs, ces souvenirs charmans
Devroient-ils aujourd'hui se changer en tourme
Quelle lettre, grand Dieu ! quel horrible messag
De mes sens, de ma force, ils m'ont ôté l'usa
Il sembloit que mon cœur, frappé de mille cou
Se détachât de moi, pour s'envoler à vous.
Non, je ne voulois plus de retour vers la vie.
Je te perds, il faut bien qu'elle me soit ravie.
Enfin, malgré moi-même on me rendit au jou
J'aimois à me sentir mourante pour l'amour,
Et triomphois déjà de n'être plus réduite
A pleurer ton absence, à gémir de ta fuite.
Eh ! voilà donc le prix de la plus tendre arde
N'importe !... j'ai juré de te garder mon cœ
Je tiendrai mes sermens : imite ma constance
Vois les autres beautés avec indifférence.
Eh, pourras-tu, Melcour, en de nouveaux li
Souffrir jamais des feux moins ardens que les mi
Souviens-t'en : tu m'as dit cent fois que j'étois b
On peut l'être encor plus, mais jamais plus fide
Jamais autant d'amour ne peut répondre au ti
Et l'amour excepté, tout le reste n'est rien.
Souviens-toi qu'en ces lieux tu m'as fait la pron
D'y revenir un jour consoler ta maîtresse ;

Ne vas pas l'oublier ! .. Ah ! si brisant mes nœuds,
Je pouvois m'arracher à ce cloître odieux,
Rien ne m'arrêteroit, et loin des bords du Tage,
Oui, j'irois te chercher sur un autre rivage,
T'idolâtrer par-tout, renaître dans tes bras.

. . . .

Sais-je ce que je dis ? sais-je ce que je pense ?
Non, non, je ne veux point nourrir cette espérance,
Peut-être j'y pourrois trouver quelque douceur :
Et je hais tout plaisir qui distrait ma douleur.
Mais d'où vient, dites-moi, m'avez-vous donc choisie,
Pour me désespérer, pour m'arracher la vie ?
Avec autant de soins falloit-il m'enchanter,
Puisque vous saviez bien qu'il falloit me quitter ?
Que ne me laissiez-vous dans ma retraite obscure ?
Quel crime ai-je commis ? t'ai-je fait quelqu'injure ?
Pardonne, cher amant, je ne t'impute rien :
Plaire, voilà ton sort, et souffrir est le mien ;
Le comble de mes maux est de n'oser m'en plaindre.
De la fortune enfin je n'ai plus rien à craindre.
Et, quels nouveaux combats peut-elle me livrer ?
Le dernier de ses coups fut de nous séparer.
Ecris-moi par pitié ! dussé-je être importune,
Je veux suivre avec soin le cours de ta fortune,
Jouir de tes succès : sur-tout reviens me voir,
Si tu ne veux ma mort, laisse-moi cet espoir :
Tout incertain qu'il est, il a pour moi des charmes...
Adieu ! ce triste écrit est baigné des mes larmes ;

Je ne peux le quitter! combien il est heureux!
Remis entre tes mains, il fixera tes yeux;
Et moi, moi, malheureuse!.. Eh! que dis-je, insens
De pleurs et de sanglots mon ame est oppressée!
Adieu! je m'affoiblis... la mort est dans mon sein;
Mais, hélas! si ton cœur m'aime et plaint mon desti
Contre tous ses revers Euphrasie est armée:
Que je souffre encor plus, et que je sois aimée!

Mes nouveaux Torts, ou nouveaux Mélanges de poésies, pour servir de suite aux Fantaisies. Paris, Delalain, *in*-8.

Les meilleures pièces de ce mélange se retrouvent dans le troisième volume du choix que nous publions; on n'en fait mention ici que pour rapporter une tirade du *Dialogue de Pégase et de Clément*. Pégase rapporte de quelle manière les plus célèbres poëtes le montèrent.

Si j'en crois ce qu'on dit, Méduse m'enfanta;
Je fis de mes talens jaillir une fontaine;
Bellérophon sur mois courut la pretentaine:
Pour battre la chimère, au diable il m'emporta;
Je me nourris long temps des gazons d'Hipocrène.
Comme un franc étourdi Pindare me monta:
(Votre Rousseau depuis imita ses caprices,)

Multipliant sous lui mes écarts vagabonds,
Sur la cîme des rocs, au bord des précipices,
Je m'élançois alors et par sauts et par bonds.
Moschus, Anacréon, pleins d'adresse et de grace,
Me remirent au pas : escorté par les jeux,
En bon Épicurien je vivois avec eux,
Et je paissois les fleurs qui parfumoient leur trace.
L'amante de Phaon venoit chaque matin
M'offrir en souriant des roses de sa main.
Sophocle m'exerça par ses courses hardies :
Euripide, moins fort, n'en eut pas moins d'ardeur.
Eschile échevelé me remplit de terreur ;
Nous paroissions tous deux poussés par les furies.
J'abandonnai la Grèce au bruit du nom romain.
Je fus légérement manégé par Horace,
Ovide m'égara dans le plus doux chemin ;
Lucrèce indépendant m'inspira son audace ;
Juvénal me soumit avec son bras d'airain ;
Par Virgile aguerri je bronchai sous le Stace,
Et je voyois de loin arriver mon déclin.
Long-temps on me crut mort ; craignant la barbarie,
J'avois paisiblement regagné l'écurie.
Le Dante avec humeur vint m'en tirer soudain.
L'œil morne et ténébreux, conforme à son génie,
Regrettant les vallons de l'antique Ausonie,
En croupe je portai le sceptre d'Ugolin.
Peintre de l'enjoûment, honneur de l'Italie,
L'Arioste accourut avec un front serein ;

J'adoptai l'hypocriffe, enfant de sa folie,
Et bientôt je livrai mon dos et mon destin
Au chantre intéressant de la tendre Herminie...
Tous ces cavaliers-là m'avoient mené grand train;
J'avois l'oreille basse et les ailes traînantes;
Il fallut réparer mes forces languissantes:
Mais sur les bords français je reparus enfin.
Malherbe, parmi vous, ennoblit mon allure,
De la palme lyrique il ombragea mon front.
Je jetai Chapelain au bas du double mont;
En embrassant Gombault, il roula sur Voiture;
Molière prit leur place et me fit détaler.
La Fontaine indulgent et plein de bonhommie,
Guidé par la nature et par ma fantaisie,
Me suivit, sans mot dire, où je voulus aller.
La houssine à la main, Boileau grave et sévère
Châtia de mon vol l'aisance irrégulière.
Je ne pus avec lui faire un pas sans trembler.
Je l'estimois beaucoup, mais je ne l'aimois guère.
Corneille vint à moi: son fier et noble aspect,
Sans trop m'effaroucher, m'imprima du respect.
De son bras vigoureux je ressentis l'atteinte;
Il me fit pénétrer dans le palais des rois:
Tous mes crins se dressoient aux accens de sa voix,
Et tant qu'il m'a conduit, j'ai méconnu la crainte.
Il me brusquoit par fois, c'étoit assez son ton;
Il fallut nous quitter, et j'acquis sous Racine,
Des mouvemens plus doux, une bouche plus fine.

Dans des santiers sanglans, je suivis Crébillon :
Quoiqu'il fût violent, j'aimois son caractère.
Il dédaignoit les lieux frayés par d'autres pas,
Et malheureusement, j'étois déjà bien las,
Quand il fallut encor galopper sous Voltaire, *etc.*

On n'a point inséré ce dialogue dans les *Œuvres choisies*, par la raison indiquée dans l'avertissement. Personne n'avoit ordinairement plus de politesse que *M. Dorat* : mais les dures corrections de *M. Clément* lui avoient donné de l'humeur.

Adelaïde de Hongrie, tragédie, représentée pour la première fois, par les comédiens français, au mois de juillet 1774, *et reprise au mois d'avril* 1776. *A Paris, chez* Delalain *l'aîné, in*-8.

Dans les réflexions préliminaires de cette tragédie, *M. Dorat* maltraite beaucoup les drames ; Adelaïde de Hongrie étoit pourtant dans l'origine un drame en prose, et l'Auteur l'avoit fait paroître en 1770 sous le titre des *deux Reines*. Le principal personnage et le plus intéressant n'est pas Adelaïde, mais Alise que Margiste, sa mère, a trouvé le moyen

de substituer à cette princesse pour l'élever sur le trône et lui faire épouser Pepin. Ce monarque en a eu plusieurs enfans. Ricomer, son ancien gouverneur, vient réclamer sa couronne et sa main pour Adelaïde : mais amies dès l'enfance, aucune des deux rivales ne veut régner. Margiste se tue, et Alise s'empoisonne. Cette derniere expire au moment qu'Adelaïde lui sacrifie ses droits, et que Pepin, plein de tendresse pour elle et ses enfans, demande à la nation assemblée de resserrer ses nœuds et de les légitimer.

Cette pièce dont la versification est soignée, eut dix-sept représentations. Il y a plusieurs endroits touchans, et Pepin est dans une situation intéressante. Mais cet excès d'héroïsme produit par l'amitié de deux femmes, ne parut pas très-vraisemblable, sur-tout de la part d'Alise qui a des enfans, et ne doit guères consentir de sacrifier leur état et presque leur existence à son amie. On conçoit très-bien que Pepin s'écrie :

L'aspect de mes enfans m'a fait tout oublier.

Voilà le langage de la nature ; ce même aspect devoit rendre Alise moins généreuse.

Adelaïde de Hongrie fut représentée dans le temps du dernier rappel du parlement. Pepin, en rendant compte de tout ce qu'il a fait depuis le commencement de son règne, dit à l'assemblée de la nation :

Je rends aux tribunaux leur auguste exercice.

Ce vers fut très-applaudi à toutes les représentations.

Le Malheureux imaginaire, comédie en cinq actes et en vers, représentée à Paris pour la première fois, par les comédiens français, le 7 décembre 1776. *A Paris, chez* Delalain, *in*-8.

Après avoir relu cette comédie, nous n'avons rien trouvé de plus impartial ni de plus modéré, que le compte suivant qu'on en a rendu au mois de janvier 1777 dans le *Journal de Paris* : Le Malheureux imaginaire, comme a voulu nous le présenter *M. Dorat*, est un homme du premier rang, comblé des faveurs de la fortune, jouissant dans le monde de la plus haute considération, aimant une femme charmante dont il est aimé, et s'obstinant à

empoisonner tous les plaisirs, toutes les jouissances qui l'environnent, par le singulier travers de se croire poursuivi sans cesse par le malheur. Pour faire sortir davantage ce caractère, l'auteur l'a fait contraster avec celui d'un homme qui au milieu des revers est toujours content, et se moque de tout. Quand ce contraste s'est trouvé bien marqué, il a toujours forcé les applaudissemens, parce qu'il jette du comique sur le travers du Malheureux imaginaire. Aussi le morceau suivant a-t-il fait le plus grand plaisir à toutes les représentations :

LE DUC.

Vous avez, on le sait, cent mille écus de dettes ;
Vous trompez à plaisir quelques franches coquettes,
Qui vous le rendent bien ; vous courez sans objets,
Vous jouez tous les jours et ne gagnez jamais ;
Vous rentrez le matin, accablé de fatigue ;
Puis les fatals billets et la nouvelle intrigue ;
Vous allez vers le soir lorgner à l'Opéra :
Qu'est-ce que vous trouvez de plaisant à cela ?

D'EPERMONT.

Vous avez, on le sait, cent mille écus de rente,
Une sœur qui vous aime, une maison brillante;

D'une prodigue main répandant les bienfaits,
Vous êtes adoré même de vos valets.
Je vous crois fort chéri d'un objet estimable
Un peu trop sérieux et pourtant très-aimable;
Vos amis sont heureux... rien n'a pu les changer :
Que trouvez-vous donc là qui vous doive affliger ?

Pourquoi le caractère de ce Duc dans les autres scènes, n'a-t-il pu obtenir entièrement le suffrages des personnes les mieux intentionnées ? c'est que son travers ne peut pas même être excusé par les apparences. Celle qu'il aime, Madame de Thémine, est une femme estimable qu'il connoit depuis long-temps, et sans jamais s'expliquer, sans vouloir rien approfondir, le premier et le plus léger indice lui suffit pour qu'il n'ait plus aucun doute et qu'il la croie coupable de trahison et d'infidélité. Voilà le foible pivot sur lequel roule la principale intrigue de cette comédie. La multitude des personnages et des petites actions subalternes, divise aussi trop l'attention. Du reste on a remarqué des morceaux vigoureux dans le rôle du Duc de Seymours, et dans les autres rôles des détails agréables, etc.

Le Chevalier français à Turin, comédie en trois actes et en vers, représentée par les comédiens français, à la fin de novembre, 1788. A Paris, chez Delalain *l'aîné, in-8.*

Sujet tiré des *Mémoires du Chevalier de Grammont.* C'est l'aventure dans laquelle le Chevalier imagine le prétexte d'un duel pour faire donner des gardes à son ami Mata et au mari de madame de Senantes. Il profite de ce temps-là pour se trouver au rendez-vous : mais dans la comédie, au lieu d'une conquête, il en fait deux, et le dénouement n'est autre chose que le récit de ce double triomphe, en termes qui ne sont équivoques que pour le mari.

Le Chevalier français à Londres, comédie en trois actes et en vers, représentée à la fin de novembre 1778, *par les comédiens français. A Paris, chez* Delalain, *in-8. de 67 pages.*

Pièce faite pour ceux que l'aventure précédente pouvoit avoir scandalisés. Ici le Chevalier aime de bonne foi. Il est aimé de même;

cependant comme il est permis de se méfier un peu de sa loyauté en amour, Miss Adelson veut l'éprouver, et charge une de ses amies de feindre pour lui de l'inclination. La scène où elle s'informe du succès de cette épreuve a du naturel et de la vérité. Il y a dans cette pièce un rôle de vieux politique dont le comique est chargé.

Ces deux petites comédies ont été jouées à la suite l'une de l'autre. Plusieurs scènes et quelques détails ont été applaudis.

Roséide, ou l'Intrigant, comédie en cinq actes et en vers, représentée pour la première fois par les comédiens français, le 2 octobre 1779, etc. Par M. Dorat. *A Paris, chez* Monory, *in*-8.

Un intrigant parvenu par adresse, qui échoue par ambition; une jeune fille intéressante reconnue par ses parens qu'elle ignoroit; des brouilleries d'amans; d'anciens ennemis reconciliés : telles sont les diverses actions de cette comédie d'intrigue à-la-fois et de caractère. Toutes ces actions, tous ces fils mêlés, commencent par nécessiter plusieurs exposi-

tions dès le premier acte, et jettent de la confusion dans les autres. Le caractère d'un des deux ennemis est plein de grandeur d'ame, et celui de Roséide, de candeur. Quant à l'intrigant, Lise le peint ainsi dans la seconde scène :

Il est faux, gouverné par son seul intérêt ;
Se connoissant trop bien pour s'offrir tel qu'il est ;
Nous prodiguant des soins, s'ils lui sont nécessaires :
Faisant l'amour, enfin, comme il fait ses affaires.
Il a beau se couvrir d'un vernis d'agrément :
Le masque se dérange, et l'art perce aisément.
Nul plaisir ne l'émeut, nul charme ne l'enflamme ;
L'intrigue est le ressort qui fait mouvoir son ame.
Dès long-temps je l'observe, et j'ai cru le devoir ;
Sans cesse il trompe l'œil qui croit l'appercevoir.
Quelquefois au moment de la métamorphose,
On pense le tenir... point ; il se décompose,
Glisse, fuit sous la main, et va vîte emprunter
Quelqu'autre forme encor qu'il compte encor quitter.

Le défaut de ce portrait, est d'être dans la bouche d'une soubrette.

Roséide est suivie de deux ou trois pièces fugitives, et précédée d'une espèce de dédicace à la Variété. Voici une tirade extraite de cette dernière épître :

Variété, c'est toi que je prends pour modèle;
De ce globe embellis l'uniforme tableau;
Il n'est rien à mes yeux, s'il ne se renouvelle.
Viens, de l'ennui même du beau,
Sauve ma Muse qui t'appelle;
Dirige-la: ton art piquant
Au vrai mariant l'imposture,
Des écrits et de la nature
Est le plus aimable ornement.
Etale à mes regards ce vase inépuisable
Ce dépôt immense de fleurs
Dont ta main si légère assortit les couleurs.
Leur frêle et vif éclat ressemble à nos ardeurs;
Tout ce qui plaît n'est point durable;
La rose du matin le soir meurt sur le sable;
Les zéphyrs sont charmans, les zéphyrs sont trompeurs;
J'aime mieux les regrets qu'un bonheur qui m'accable:
Le vol même du temps emporte ses rigueurs.
Daphné fuit, Apollon l'implore;
Le Dieu jouit, même alors qu'il se plaint;
L'Amour que l'on poursuit encore
Est bien plus séduisant que l'Amour qu'on atteint.

Les Prôneurs, ou le Tartuffe littéraire, comédie en trois actes et en vers, par M. Dorat. *A Paris, chez* Delalain *l'aîné, in-8.* 1777.

Comédie satyrique. Madame de Norville tient chez elle une assemblée de beaux-esprits, dont le système est de se prôner les uns les autres, et de rabaisser ceux qui ne sont pas de leur parti. Le jeune Dorci est le prétendu de sa fille : mais les Prôneurs veulent la faire épouser à l'un d'eux. Cependant une double aventure assez désagréable contrarie leurs projets. On les immole à la risée du public, dans une pièce nouvelle attribuée à un certain Floridor qu'ils avoient peint comme un

> Poëte sans chaleur, écrivain sans mérite,
> Esprit enlumimé de la couleur du temps.

Cette pièce fait une grande sensation ; et dans le même temps, Forlis qui avoit lu dans leur assemblée un drame qu'ils avoient trouvé admirable, publie que c'est un tour qu'il leur a joué, et que ce drame n'est qu'une vieille rapsodie dont ils ont été les dupes. Ces revers

dégoûtent Madame de Norville de leur société; elle donne sa fille au jeune Dorci.

Quand on est en colère, on n'eſt guères plaisant, et c'est ce qui est arrivé à M. Dorat dans cette comédie. Les prôneurs y ont le défaut tant reproché aux personnages odieux des tragédies de Crébillon : ils ne sont rien moins qu'adroits, et se montrent presque sans masque. Callidès leur chef ne dissimule pas pourquoi il desire que l'un de ses protégés épouse la jeune personne; il s'en explique ainsi à madame de Norville:

Cet hymen terminé, c'en est fait! nous régnons,
Et nous tenons Paris avec vos deux maisons;
Votre main du Parnasse ouvrira les barrières;
Des Lycurgues naissans vous tiendrez les lisières.
Malgré l'obscure envie et ses traits *superflus*,
Nous fixerons chez vous le banquet des élus,
Nous vous associerons à certaines séances,
Et réglerons nos choix d'après vos préférences.
Ceux que vous prônerez seront toujours divins;
Ceux que vous proscrirez essuîront nos dédains.
Nos arrêts dépendront de votre fantaisie;
Des Socrates nouveaux vous serez l'Aspasie;
Vous aurez chaque jour un travail avec nous,
Et l'Europe savante aura les yeux sur vous.

Le même Callidès dit dans une autre scène :

Le célèbre Uranis vient encor de m'écrire
Une lettre pour Stell, l'autre contre Damis.
Il fait même au-delà de ce qu'il m'a promis.
Pour l'intérêt commun, tout veut qu'on l'aiguillonne;
Je tiens les clefs du temple, il en est la colonne.
Vieilli sous les lauriers et courbé sous leur faix,
Lassant la Renommée à force de succès,
Pour nous de son crédit il faut bien qu'il dispose,
Et que sa gloire au moins nous serve à quelque chose.
Presque tous les dix jours, d'après mon gazetin,
Il prononce en riant les arrêts du destin.
De mes intentions il veut que je l'instruise :
Mon cœur forge les traits, son espoir les aiguise;
Grace à moi, l'enchanteur est par-tout notre appui;
Il a l'air de régner, et nous régnons par lui.

Pierre-le-Grand, tragédie en cinq actes; représentée pour la première fois par les comédiens ordinaires du Roi, le premier décembre 1779, *par* M. Dorat. *A Paris, chez* Monory, *in*-8.

Cette tragédie, quant au fond, est la même que celle de *Zulica*. Au bout de vingt années, *M. Dorat* la refondit presque entièrement, et la fit paroître sous ses vrais noms.

Le sujet est une conspiration tramée contre Pierre-le-Grand par Amilka, prince de la famille des Czars. Cet Amilka forme le projet de faire assassiner l'empereur par l'ami le plus intime de ce prince, par Menzikoff qui lui doit tout. Il se sert de l'amour de ce dernier pour sa fille Ametis, et irrite sa passion en feignant d'en destiner l'objet à un autre; enfin il déclare que, s'il est découvert, il est déterminé à immoler sa propre fille à sa vue, et à se frapper lui-même ensuite. Menzikoff balance entre son amour pour la fille d'Amilka, et son attachement pour un souverain qui l'a comblé de bienfaits; le Czar apprenant que les rebellions sont prêtes à renaître, remet le soin de sa personne entre ses mains. Dans le quatrième acte, après une discussion assez longue entre l'empereur et Amilka sur les motifs de la conspiration, l'empereur ordonne qu'on lui ouvre les portes du palais, pour qu'il puisse se mettre à la tête de son parti, et il déclare qu'il va l'attendre pour le combattre. Il se livre en effet un combat où Menzikoff sauve la vie à l'empereur. Il avoue ensuite qu'il est com

plice de la conspiration, présente le poignard dont il est armé, et demande qu'on le frappe. Amilka le lui arrache, et veut s'élancer sur le Czar qui se présente au-devant des ses coups : vaincu enfin par tant de générosité, il tourne le poignard contre lui-même et se tue. L'empereur pardonne à Menzikoff.

On jugea dans le temps de la représentation de cette pièce, que *M. Dorat* avoit eu tort de se laisser séduire par l'idée de prêter au czar Pierre, une générosité supérieure à celle de Cinna : car il y auroit un excès d'imprudence impardonnable à un souverain de s'exposer ainsi plusieurs fois à être assassiné. On trouva fort belle la situation de Menzikoff, à qui le Czar confie le soin de sa personne, au moment qu'il est prêt de conspirer contre lui; et le caractère d'Amilka parut plein de hardiesse et de profondeur, mais peu soutenu, puisqu'un tel homme ne devoit jamais être touché de la générosité de l'empereur. Ce dernier est représenté dans cette pièce avec un autre caractère que celui qu'il a dans l'histoire. Il sacrifia réellement jusqu'à son propre fils dans la crainte

que celui-ci ne renversât son grand ouvrage de la civilisation de la Russie : il n'auroit pas épargné Amilka.

Il y a de beaux détails dans cette tragédie. Nous rapporterons deux tirades. Dans la première, la fille d'Amilka fait ce portrait de Menzikoff.

Dans les droits du héros Menzikoff rétabli
Corrige le hasard qui l'avoit avili.
Malgré mille rivaux que ses talens irritent,
Seul il s'est fait un nom dont tant d'autres héritent.
Le ciel, qui l'éleva dans le sein du malheur,
S'est épuisé sans doute à lui former un cœur ;
Et ce jeune mortel, qu'à créé son courage,
Politique et guerrier à la fleur de son âge,
Vaut bien ces fils du sort, enorgueillis toujours,
Qui pensent qu'en naissant, jetés au sein des cours,
L'éclat de leurs ayeux, leur antique noblesse,
Des vertus qu'ils montroient exemptent leur mollesse,
Et, de leur gloire même à regret éclairés,
Traînent dans les grandeurs leurs noms déshonorés.

Au commencement du quatrième acte, Amilka rappelle à Menzikoff l'engagement qu'il a pris ; celui-ci répond :

Je le sais, j'osai promettre un crime ;
Mais je m'arrête encor pour pleurer la victime.
Quoi ! ne craignez-vous pas que tout prêt de frapper,
A mes tremblantes mains le fer n'aille échapper ?
Soutiendrai-je ce front que la gloire environne,
Où l'auguste infortune embellit la couronne,
Ce front où je verrai, d'un œil mal affermi,
La majesté d'un maître et l'ame d'un ami ?
Jetez un seul instant les yeux sur cet empire :
Partout de l'empereur la grande ame y respire.
Dans ces superbes lieux, incultes autrefois,
Voyez fleurir les mœurs, les vertus et les lois.
Ne pensant que par lui, c'est par lui que nous sommes ;
De monstres indomtés le Czar a fait des hommes ;
Sa voix a ranimé le Russe anéanti ;
Des fanges d'un marais Pétesbourg est sorti.
De ces sommets glacés qui bornent notre vue,
L'abondance tardive est vers nous descendue :
Un seul mortel, un seul produit ces changemens ;
Il parle, et sur ses pas naissent les monumens !
Occupé de son peuple, et s'oubliant lui-même,
Sans cesse il se dévoue à des sujets qu'il aime ;
Et deux mortels ingrats, altérés de son sang,
S'arment de ses bienfaits pour lui percer le flanc !

Zoramis, roi de Crète, ou le Ministre vertueux, tragédie nouvelle en cinq actes et en vers, par M. Dorat. *A Paris, chez* Monory, *in*-8.

Tragédie où le développement des passions est remplacé par beaucoup d'action et de mouvemens. Zoramis a été roi d'Egypte; il a été détrôné par Sésostris, est devenu roi de Crète, et fait une guerre cruelle aux Egyptiens. Parmi les prisonniers que font ses vaisseaux, se trouve la belle Philoclée: c'est une princesse américaine dont le père a été aussi détrôné; Zoramis en devient très-amoureux. Cette princesse cherchoit à recouvrer ses Etats par le secours de son amant, et ce jeune homme ne tarde pas à paroître à la cour de Zoramis, en qualité d'ambassadeur de Sésostris, pour demander la paix. Il y a plus; c'est qu'il est le fils du ministre de Zoramis, ce qui occasionne des reconnoissances entre le père et le fils, et entre les deux amans. Zoramis se doute de leur intelligence; il congédie l'ambassadeur, puis le fait resserrer dans un cachot, ainsi que son propre ministre. Ce dernier est un vieillard

très-philosophe, et qui ne se laisse pas abattre par le malheur. Le roi de Crète veut absolument déterminer la princesse africaine à l'épouser, en lui faisant craindre pour les jours de son amant : celui-ci l'excite à refuser cette affreuse union. Cependant une flotte égyptienne se trouve dans le voisinage et débarque une armée. Zoramis est vaincu et se perd dans les rochers : on vient délivrer l'ambassadeur qui laisse son père quelque temps dans la prison à la garde d'un de ses amis. Alors Zoramis pousse quelques débris de rochers et se trouve dans cette même prison avec son ministre. Le fils de ce vieillard, l'ambassadeur arrive conduisant la princesse. Zoramis ne pouvant contenir sa fureur, s'arme d'un poignard et veut frapper le sage ministre; d'un autre côté, l'ambassadeur est sur le point d'immoler Zoramis : mais le ministre fidèle au tyran qu'il a servi, le couvre de tout son corps. Enfin Zoramis se tue lui-même ; la Crète devient une province de l'Egypte, et rien ne doit plus s'opposer à l'union des deux amans.

Il n'y a peut-être pas d'exemple de tra-

gédie plus romanesque. Le style en est soigné, et le rôle du ministre a des beautés. Voici comme il parle à Zoramis, quand ce prince lui apprend qu'il aime à l'excès sa jeune prisonnière :

Ciel ! qu'entends-je ? à ces vœux, quoi ! votre
ame s'abaisse !
Vous, Zoramis, languir aux pieds d'une maîtresse !
L'amour sied à ces rois tristement fortunés,
Qui gouvernent bien moins qu'ils ne sont gouvernés,
Qui, possesseurs oisifs d'un trône héréditaire,
Savent trouver la paix dans le sein de la guerre,
Dont l'univers prévient les tranquilles desirs,
Et qui n'ont dautres soins que le choix des plaisirs.
Mais vous dont les Etats exposés à l'orage,
Et battus par les flots, sont voisins du naufrage,
D'une erreur passagère écoutez-vous la voix ?
Voulez-vous donc rentrer dans la foule des rois ?

Au second acte, lorsque Zoramis rejette les propositions de paix, ce ministre vertueux s'écrie avec véhémence.

Et bien ! cruel, contentez votre envie ;
Rendez-moi douloureux les restes de ma vie ;
Poursuivez, de vos mains embrâsez vos Etats ;
Par d'éternels travaux consumez vos soldats,

Des cœurs las de souffrir aigrissez les murmures,
Au lieu de les fermer, déchirez leurs blessures ;
Et vous-même, en ces lieux appelant le danger,
Perdez ce peuple et vous, en croyant vous venger !
Je n'applaudirai point à ces affreux ravages.
Si vous avez juré de troubler ces rivages,
Moi, j'ai fait le serment dans le fond de mon cœur,
D'être l'ami des rois et non pas leur flatteur,
De n'altérer jamais ce langage sévère,
Fait pour leur être utile et non pas pour leur plaire.
Eh ! quel seroit le sort des peuples malheureux,
Si vos pleurs quelquefois n'osoient parler pour eux,
Et ne reclamoient point jusques aux pieds du trône
Ces droits qu'en gémissant leur foiblesse abandonne ?
Accablez-moi, seigneur, de tout votre courroux !
Ecrasé sous vos pieds, expirant sous vos coups,
D'une mourante voix je vous dirois encore,
Que par la haine aveugle un roi se déshonore,
Et mon dernier soupir, condamnant vos desseins,
Serviroit, malgré vous, au bonheur des humains.

Coup-d'œil sur la Littérature, ou Collection de differens ouvrages tant en prose qu'en vers, en deux parties, etc. A Paris, chez Gueffier, *in*-8.

Le premier volume de cette collection ren-

ferme des lettres d'un ton fort léger sur différens ouvrages, et une douzaine de petits morceaux de littérature ou de philosophie, dont quelques-uns sont très-ironiques.

Dans le second volume, on a rassemblé les dernières poésies fugitives de *M. Dorat* (nous avons reimprimé celles qui nous ont paru les meilleures), un poëme de féerie en prose intitulé *Orian et Zuléma ;* quatre contes aussi en prose, parmi lesquels il s'en trouve d'assez libres ; et seize lettres très-agréables de M. le comte de ** à Madame la Duchesse de ***, pendant la campagne de 1701 en Italie. (*M. Dorat* prévient dans un avis, que ces lettres lui ont été communiquées, mais que la forme et le style sont entièrement de lui).

La plupart des opuscules de cette collection sont tirés du *Journal des Dames*, que *M. Dorat* avoit entrepris de ressusciter en 1777 et 1778. Cette tentative eut peu de succès, quoique chaque cahier contînt de jolies pièces. Mais le public s'attendoit à un Journal, et on lui donnoit un mélange de prose et de vers. Les

jugemens sur les ouvrages nouveaux étoient fort courts et relégués aux dernières pages : encore n'y étoit-il pas question d'un tiers des livres qui avoient paru dans l'année.

RÉGULUS,

TRAGÉDIE,

EN TROIS ACTES,

Représentée par les comédiens français le 31 juillet 1773.

ÉPÎTRE
A MADAME
LA DAUPHINE,
AUJOURD'HUI
REINE DE FRANCE.

Toi, notre gloire et nos délices,
L'image et le bienfait des Dieux ;
Combien mes écrits sont heureux
De paroître sous tes auspices !...
Le temps n'a plus de droits sur eux.
Par toi les talens vont éclore ;
Des arts tu hâtes le réveil ;
Ton vif éclat relève encore
De Louis l'auguste appareil,
Et tu ressembles à l'Aurore,
Ouvrant le palais du Soleil.

O jours d'un fortuné présage,
Où, sous la garde de nos cœurs,
Tu sais échapper aux honneurs,
Ce joug imposé par l'usage !

Où l'aimable simplicité
A nos spectacles te soulage
Des apprêts de la majesté;
Où la riante liberté
S'empresse et vole à ton passage!
Va, poursuis, accorde à nos jeux
Les doux regards de l'indulgence:
Le laurier qui croît sous tes yeux
Sèche ou languit dans ton absence.

Vois les neuf Sœurs t'offrir des chants
Que l'ame applaudit, qu'elle inspire,
Et qui peignent nos sentimens.
De roses couronnant sa lyre,
L'une cherche dans ton sourire
Le prix flatteur de ses accens:
Aux bergers des prochaines rives
L'autre raconte ces vertus,
Que ton rang ne tient point captives,
Et qu'il fait aimer encor plus.
Sur la musette solitaire,
Elle dit aux bois d'alentour,
Par quels soins ta main tutelaire,
Sous l'humble toît d'une chaumière,
Consola l'Hymen et l'Amour;

Comment ta noble bienfaisance
Fit avec tant d'humanité
Dans ton char asseoir l'indigence
Et l'infortune à ton côté.
C'est alors qu'une hymne touchante
S'élève à toi du fond des cœurs,
Et qu'oubliant tous ses malheurs,
La pauvreté reconnoissante
En tributs présente des fleurs
A la grandeur compatissante,
Qui connoît le charme des pleurs.

Oui, tel est, divine princesse,
Le destin qui t'est préparé,
Ainsi qu'à l'époux adoré,
Qui prévient les vœux qu'on t'adresse.. :
Tout les Français vont répéter
Ce que les Muses m'ont fait dire :
Couple charmant, sous votre empire,
On oubliera l'art de flatter.
Vous prouvez ce qu'on a su feindre,
Et vos regards vont enfanter
Des Virgiles pour vous chanter,
Et des Albanes pour vous peindre.

PERSONNAGES.

RÉGULUS.

MANLIUS.

MARCIE, *femme de Régulus,*

BARSINE, } *femmes de Marcie.*
FLAVIE, }

LICINIUS, *tribun du peuple.*

AMILCAR, *ambassadeur de Carthage.*

ATTILIUS, *fils de Régulus.*

PRISCUS, *Romain.*

LICTEURS.

Suite de ROMAINS et d'AFRICAINS.

OFFICIERS *romains.*

La scène est dans un vestibule du temple de Bellone.

RÉGULUS,

RÉGULUS,

TRAGÉDIE.

ACTE I.

La scène représente le parvis du temple de Bellone. On voit sur l'un des côtés la statue de la déesse ; au fond, une place publique, ornée de bustes des anciens Romains ; et à la rive opposée, Rome et le Capitole. Des siéges sont préparés pour le sénat.

SCENE PREMIERE.

MARCIE, BARSINE.

BARSINE.

Sous ces vastes parvis consacrés à Bellone,
Dans ces lieux révérés que la crainte environne,
Quels dieux guident vos pas ?

MARCIE.

Ceux de qui les regards
Sont quelquefois encor tournés vers nos remparts ;
Tous les dieux protecteurs de la race d'Énée,
Dont ils ont garanti la haute destinée ;
Les dieux de Régulus.

BARCINE.

Un lustre écoulé,
Depuis que, loin de vous, il languit exilé,
Ont-ils brisé ses fers ?

MARCIE.

Que me dis tu, cruelle ?
Ah ! loin de m'alarmer, encourage mon zèle.
Je ne sais quel espoir, bien cher à ma douleur,
Par ses illusions vient consoler mon cœur.
On attend aujourd'hui l'envoyé de Carthage :
Mais (telles sont nos loix, tel est l'antique usage),
Dans l'enceinte de Rome il ne peut être admis :
Rome n'ouvre ses murs qu'à des sujets soumis.
Sous ce portique auguste on consent à l'entendre :
Les sénateurs mandés doivent bientôt s'y rendre.
J'ai devancé leurs pas, je cherche Manlius,
Et mes pleurs vont encor parler pour Régulus :
Je veux savoir enfin le sort qu'on lui destine.

BARSINE.

Quoi ! toujours suppliante !...

MARCIE.

Il n'importe... Ah! Barsine,
édons à nos destins : ils ne sont plus ces tems
ù j'osois respirer un légitime encens.
es jours, où Régulus, domtant jusqu'à l'envie,
lustroit à la fois sa femme et sa patrie.
rapport inégal de ses ans et des miens
e fut point un obstacle à de si beaux liens,
mon ame séduite au bruit de son courage,
comptant ses lauriers, n'apperçut point son âge.
sortir d'un long siége, où son noble secours.
oit sauvé la vie à l'auteur de mes jours,
revint précédé d'une pompe guerrière :
pousai le vainqueur et j'acquitai mon père.
gulus m'adoroit, et me plut à son tour :
toit un sentiment.... au-dessus de l'amour!
els transports, quelle joie ont marqué la naissance
ce fils, ce cher fils, notre unique espérance!
oyois mon epoux, au retour des combats,
rire a cet enfant caressé dans mes bras,
us prodiguer les soins d'une ame simple et pure,
léposer sa gloire au sein de la nature.
vois-je alors prévoir un sinistre avenir,
que de si beaux jours dussent sitôt finir ?
ente de nos murs, tu ne vis point, Barsine,
mes profonds ennuis la fatale origine.
ès cinq ans de paix et d'un hymen heureux,

La haine dans Carthage alluma tous ses feux.
Il fallut, assurant la fortune publique,
Détourner les complots que méditoit l'Afrique.
Sans briguer cet emploi, modeste et renfermé,
Parmi tous ses rivaux, Régulus fut nommé.
Il vint me l'annoncer; son front plein de nobles
Imposa, malgré moi, silence à ma foiblesse.
Par sa mâle constance étonnant mes esprits,
Sans verser une larme, il embrassa son fils;
Il partit; mais bientôt sa prompte renommée.
Fit connoître l'orgueil à mon ame charmée.
De ses nombreux exploits dévorant les récits,
Rome tournoit vers moi ses regards attendris.
Le nom de mon époux, sa valeur fortunée,
Au bonheur de l'Etat joignoient ma destinée.
Quel changement, hélas! dans son sort et le m
Régulus est esclave, et je ne suis plus rien.
Régulus est esclave! ah! dieux! ô sort funeste!
Un regret éternel est tout ce qui me reste.
Plus d'honneurs, plus de rang, lorsqu'il est dans le
Partager, loin de lui, l'horreur de ses revers;
Sentir tous les degrés de sa longue infortune,
Fatiguer les Romains de ma plainte importune,
Assiéger le consul, pleurer avec mon fils,
Voilà tous mes devoirs, je les ai tous remplis.

BARSINE.

Le consul peut beaucoup; et sa faveur....

MARCIE.

Ecoute.

austère Manlius est généreux sans doute :
ɔme le croit au moins, et je n'ose penser
ı'au projet de me nuire il ait pu s'abaisser;
ependant (avec toi je rougirois de feindre),
ıns le juger encor, tout me force à le craindre :
ans le fond de mon ame, un secret mouvement,
ɔntre lui, malgré moi, dépose à tout moment.
stime, en ses pareils, la valeur, la prudence,
ı haine des tyrans, la noble indépendance;
ais non l'atrocité de ces tristes vertus,
ıres dans leur principe, affreuses par l'abus,
es mornes préjugés, ce fier patriotisme,
ui détruit le bonheur, et n'est point l'héroïsme.
plains le malheureux, le mortel endurci
ue la tendre pitié n'a jamais adouci :
ı, Manlius jamais n'en a connu les charmes,
ce farouche cœur ne s'ouvre point aux larmes.

BARSINE.

rop prompte a l'accuser. . . .

MARCIE, *avec vivacité.*

Qu'il serve Régulus;
tombe à ses genoux, et ne l'accuse plus.
é par le devoir et la reconnoissance,
tribun, plus sensible, est ma seule espérance.

Dès ses plus jeunes ans, instruit par mon époux,
Toujours il l'admira, sans en être jaloux :
A Rome, au champ de Mars, dans la paix, dans la guer
Régulus autrefois lui tenoit lieu d'un père,
Souvent dans le sénat, il parut son appui,
Et doit en ce moment tout attendre de lui.
Puisse, au moins, Manlius ne m'être point contraire!
Je n'ose espérer plus de cette ame sévère :
Ses yeux indifférens, que lassent mes malheurs,
Se sont accoutumés à voir couler mes pleurs.
Il vient; éloigne-toi.

SCENE II.

MANLIUS, *suivi des licteurs*; MARCIE.

MARCIE.

Seigneur, daignez m'entendre;
A cette grace, hélas! j'ai le droit de prétendre.

MANLIUS.

Madame, pardonnez si des soins importans,
A vos yeux, malgré moi, m'ont caché si long-tems.
J'obéis, avant tout, au devoir qui m'enchaîne :
Mais, quel pressant motif en ce lieu vous amène ?

MARCIE.

Et vous le demandez!... feignez-vous d'ignorer

Le dessein qui m'occupe et peut seul m'attirer ?
Songez à Régulus, perdu pour la patrie,
Traînant dans un cachot une pénible vie,
Et sous des fers honteux, pour vous, pour les Romains,
A peine soulevant ses généreuses mains !
Peut-être en ce moment, il succombe, il expire,
Et fait, en expirant, des vœux pour cet empire,
Pour un sénat jaloux qui l'a sacrifié,
Pour son ingrat pays, dont il est oublié....
Osons-nous prolonger l'odieux esclavage
Où frémit sa vengeance, où languit son courage ?
Comment excuser Rome ? et peut-on, Manlius,
Respirant l'air du Tibre, oublier Régulus ?
Quel enclos dans nos murs n'atteste point son zèle,
Sa sublime équité, sa valeur immortelle ?
Les tribunaux ? du foible il y fut le vengeur :
Le sénat ? vous savez s'il en étoit l'honneur.
Montez au Capitole, où sa main triomphante,
Suspendit des vaincus la dépouille sanglante,
Ces lances, ces drapeaux à Carthage enlevés,
Monumens glorieux, que Rome a conservés.
Que dis-je ? et ces faisceaux, et ces aigles altières,
Et l'auguste appareil des honneurs consulaires,
Et cette pourpre enfin, souveraine des rois,
Régulus, comme vous, les obtint autrefois.
Le chef, l'ami, le dieu des légions romaines,
Vainqueur en cent combats, va mourir dans les chaînes!

Moi seule je lui reste. O ciel ! ô Régulus !...
Et voilà donc le prix que l'on garde aux vertus !

MANLIUS.

J'approuve vos regrets, et non votre injustice.
Le sort de votre époux est pour Rome un supplice ;
Mais, pour rompre ses fers si vos efforts sont vains,
Accusez-en Carthage et non pas les Romains.

MARCIE.

Carthage enchaîne un bras toujours armé contr'elle ;
Rome oublie un Romain, un défenseur fidelle.
Carthage, en l'accablant, se venge d'un vainqueur ;
Rome, en l'abandonnant, punit un bienfaiteur.
Prononcez, Manlius ; qui des deux est coupable ?..
On peut tout réparer ; l'instant est favorable.
A l'envoyé d'Afrique, en ce jour solemnel,
D'un malheureux ami proposez le rappel.
Je ne puis que pleurer ; vous pouvez davantage,
Vous pouvez, d'un seul mot, finir son esclavage.

MANLIUS.

Je le souhaite au moins ; je voudrois aujourd'hui
Racheter de mon sang un captif tel que lui :
Si pourtant à l'Etat son retour pouvoit nuire,
Avec sincérité j'ose ici vous le dire,
N'attendez rien de moi, rien de mon amitié ;
Mon ame, par devoir, se ferme à la pitié.

(Surprenant un mouvement de colère dans Marcie.)
Je sais que des soupçons l'atteinte injurieuse
A flétri bien souvent la vertu courageuse;
Quand je sers les Romains, quand je veux leur bonheur,
Je brave les soupçons, mon juge est dans mon cœur.
J'estime Régulus, je le vois sans envie :
Mais ce cœur inflexible est tout à la patrie;
Elle seule est l'objet, le but de mes travaux.

MARCIE.

Eh! n'est-ce pas l'aimer, que lui rendre un héros ?
C'est à vous, à vous seul que ma douleur s'adresse.
Vous allez servir Rome, en servant ma tendresse.

MANLIUS.

Je n'ose vous flatter d'un espoir incertain :
Je suis consul, madame, et non pas souverain.

MARCIE.

Combien vous m'alarmez ! cette sombre réponse
Me fait déjà sentir les rigueurs qu'elle annonce.
On vient. Ciel ! le tribun. Je vois trop qu'aujourd'hui
Je ne peux réclamer d'autre soutien que lui.

SCENE III.

LICINIUS, MARCIE, MANLIUS.

MARCIE.

Eh bien, Licinius?

LICINIUS.

L'ambassadeur arrive;
Le peuple, pour le voir, a couru sur la rive.
Mais, ce que nul Romain n'attendoit aujourd'hui,
Régulus est dans Rome, et revient avec lui.

MARCIE.

Régulus!... que dit-il? le ciel me le renvoie!
Je ne me connois plus;... je succombe à ma joie.
(*à Priscus.*)
Est-il vrai? Régulus va paroître en ces lieux!...
Puissé-je me montrer la première à ses yeux!

(*Elle sort.*)

SCENE IV.

MANLIUS, LICINIUS.

MANLIUS,

(avec une joie tranquille.)

Eh, quel est donc, tribun, le dessein de Carthage?
Régulus en ces lieux!

LICINIUS.

Il est sur le rivage;
C'est avec moins d'éclat qu'on reçoit les vainqueurs;
Tous les Romains font vœu de venger ses malheurs.
D'un regard ténébreux fixant le Capitole,
Entre mille guerriers que son retour console,
Il marche... on rompt les fers dont ses bras sont chargés;
Et les cœurs, une fois, ne sont point partagés.
Les chemins, trop étroits dans cet instant d'ivresse,
Ne peuvent contenir la foule qui s'empresse;
Charmés de le revoir, les vieillards attendris,
Attentifs et muets, le montrent à leurs fils:
Et moi, je viens ici, dans l'excès de mon zèle,
Déployer les transports d'une amitié fidèle,
Annoncer le héros, dont les soins bienfaisans
Daignèrent aux vertus former mes premiers ans.
Mais vous allez enfin jouir de sa présence:
Avec l'ambassadeur je le vois qui s'avance.

SCENE V.

(*On voit une suite d'Africains et le peuple. Le consul, Licinius et les autres sénateurs prennent leurs places ; celle qu'occupoit autrefois Régulus, auprès des consuls, demeure vuide ; Régulus et Amilcar passent entre les licteurs : Régulus, en entrant, s'arrête..*)

MANLIUS, PRISCUS, LICINIUS, RÉGULUS, AMILCAR.

MANLIUS.

Citoyen généreux, qui peut vous arrêter ?

RÉGULUS.

Rome entre ses enfans ne doit plus me compter.

MANLIUS.

Recouvrez tous vos droits, et prenez votre place.

RÉGULUS.

Je n'en ai point ici.

MANLIUS.

Rome vous a fait grace.

RÉGULUS.

Un esclave paroître et s'asseoir parmi vous!

MANLIUS

Le malheur d'un héros le rend sacré pour nous.

(*Se retournant vers Amilcar.*)

Mais je céde à vos vœux. Que souhaite Carthage ?
Parlez ; sur quel espoir cherchez-vous ce rivage ?

AMILCAR.

Carthage, qui long-temps balança vos succès,
Par ma voix, sénateurs, vous propose la paix ;
Et, si vous refusez sa première demande,
Elle souhaite au moins que le Tibre lui rende
Nos illustres captifs, dans vos murs retenus :
Les vôtres, à ce prix, vous seront tous rendus ;
A ce prix, Régulus, qu'Amilcar vous ramène,
Pour gage du traité, va voir tomber sa chaîne,
Et peut, dès aujourd'hui, reprendre avec éclat,
Tout ses titres dans Rome, et son rang au Sénat.

MANLIUS.

Nous aimons Régulus : le destin qui l'opprime
N'a pu changer nos cœurs, qu'un même zele anime,
Et nous serons heureux, s'il est quelque moyen
De rendre à la patrie un si noble soutien :
Mais sur ses intérêts que lui-même il prononce,
Rome dans son avis trouvera sa réponse ;
C'est elle qui le veut. Approchez, Régulus,
Et réglez votre sort. (*Manlius s'assied.*)

RÉGULUS,

(*avec joie et plus de sérénité.*)

Je ne résiste plus.

AMILCAR, *à Régulus.*

De parler pour Carthage aujourd'hui tout vous presse,
Et vous savez quel prix.... (*Amilcar s'assied.*)

RÉGULUS, *toujours debout.*

Je tiendrai ma promesse,

(*S'avançant au milieu du sénat.*)

Puisque, malgré mes fers, ma défaite, et vos loix,
Vous permettez qu'ici j'ose élever la voix,
Je n'abuserai point de cet honneur insigne;
Et moins je l'espérois, plus mon cœur en est digne.
Me laissant vos bontés, le sort ne m'ôte rien,
Et l'esclave dans moi fait place au citoyen.
Descendans de Rémus, peuple vainqueur et libre,
Guerriers, législateurs, héros et dieu du Tibre,
Vos ennemis enfin s'abaissent devant vous;
Mais ne laissez jamais fléchir votre courroux.
Encore une victoire, et l'Afrique est soumise;
Deux postes exceptés, la Sicile est conquise.
Rome voit se former des soldats généreux,
Nés sur le même sol, servant les mêmes dieux,
Réunis par les loix, les mœurs et le langage:
Eh! que pourroient contr'eux les soldats de Carthage,

Mercenaires errans, dont le sang mandié
Ne vaut pas même l'or de ceux qui l'ont payé ?
Que dis je ? l'étranger, qu'aigrit leur injustice,
Aux Africains déjà ne vend plus son service.
Xantippe, ce héros leur vengeur, leur appui,
Dont j'ai pleuré la mort, quoique vaincu par lui,
Xantippe, qu'opprima leur perfide inconstance,
Apprend à l'univers ce qu'il faut qu'il en pense,
Détourne les secours qu'on osoit leur porter,
Et décourage ceux qui pourroient l'imiter.
Triomphans aujourd'hui, vous allez l'être encore;
Est-il temps de traiter alors qu'on vous implore ?
Enfin que craignez-vous de ce peuple affoibli ?
Une fois, il est vrai, les destins m'ont trahi :
Mais soudain notre Rome, en guerriers si fertile,
Pour effacer ma honte arme un bras plus utile :
Métellus a paru, nos vainqueurs ont tremblé,
Et leur sang odieux à grands flots a coulé.
Combien de fois, ô ciel ! j'ai joui de leurs craintes !
L'écho de leurs rochers me renvoyoit leurs plaintes:
De la contagion le souffle dévorant
Les ensevelissoit sous leur sable brûlant,
Et les cris de Carthage, à la douleur en proie,
Au fond de mon cachot venoient porter la joie.
J'y rentre sans regret, pourvu que par vos mains
Ruisselle jusqu'à moi le sang des Africains.
Que je hais leur demande et leur infame adresse !
Ils ont cru dans mon cœur surprendre une foiblesse,

Et par un vil appât s'assurer de ma foi :
Mais ils me connoîtront, mais Rome est tout pour moi ;
Mais je voue à Carthage une haine immortelle,
Et ne vient parmi vous que pour m'armer contr'elle.

LICINIUS.

Vous !

RÉGULUS.

Redoutez la paix qu'elle ose demander.

LICINIUS.

Si l'échange vous sauve, il le faut accorder.

RÉGULUS,

(avec chaleur et indignation.)

Eh ! quoi ! pour racheter la liberté d'un homme,
Quel exemple odieux donneriez-vous à Rome ?
L'honneur, ce feu sacré que j'atteste aujourd'hui,
Cette ame des vertus qui s'éteignent sans lui,
De nos antiques mœurs la force héréditaire,
La discipline enfin, ce frein si nécessaire,
Tout n'est-il pas détruit, si de lâches soldats,
Qui se disent Romains et craignent le trépas,
Osent encore nourrir l'espérance chérie
De revoir leurs foyers, leurs femmes, leur patrie ?
Quel secours en attendre ? ils ont fui, ces Romains !
Ils ont tendu leurs bras aux fers des Africains !
Insupportable affront ! souvenir que j'abhorre !
Ils ont connu la honte et respirent encore !

Qu'ils meurent dans les fers! ils ont fui sous mes yeux:
Je les ai commandés; je dois mourir comme eux.

LICINIUS.

Mourir! un autre espoir aujourd'hui nous anime;
Il faut un autre prix à ce transport sublime;
Et, si l'échange enfin peut être dangereux,
N'êtes-vous rien pour nous?

RÉGULUS.

Eh! qui suis-je, grands dieux?
Qui suis-je, aveugle ami? mon sang et mon courage
Vont s'éteindre bientôt sous les glaces de l'âge.
Les coups affreux du sort, plus que le poids des ans,
Précipitent la fin de mes jours languissans;
Traînant vers le tombeau ma vieillesse stérile,
Je ne pourrois à Rome être long-temps utile:
Mais, combien le seroient à vos fiers ennemis,
Tous leurs chefs, nos captifs, perdus pour leur pays?
Ces braves citoyens, qu'irrite l'esclavage,
Sont tous autant d'appui dont vous privez Carthage.
Oui, oui; je les ai vu, de carnage altérés,
Arracher de nos mains leurs drapaux déchirés,
Echauffer, enflâmer les cœurs les plus timides,
Dans les plus grands périls toujours plus intrépides,
Ivres de notre sang, dont ils étoient couverts,
Ne succomber qu'au nombre et rugir dans leurs fers.
Ils sont vos prisonniers, gardez-vous de les rendre.
Contr'eux ce foible bras pourroit-il vous défendre?

D'ailleurs, n'avez-vous point celui de Métellus,
Et pouvez-vous encore regretter Régulus ?
Je fus déjà vaincu, je pourrois encor l'être;
Votre estime, sénat, je la perdrois peut-être,
Je n'y survivrois pas ; et je ne veux jamais,
Quand ils sont contre vous, accepter vos bienfaits.

LICINIUS.

Ainsi, vous exigez que Rome soit ingrate!
Que sa honte paroisse où votre honneur éclate ;
Qu'ici même un arrêt injuste et solemnel
Vous condamne aux horreurs d'un exil éternel!
Vous, de qui le retour aujourd'hui nous console!
Vous, que nous aurions dû conduire au Capitole!

(Il se lève et va à la tête du peuple.)

Pour lui faire un tel sort, eût-il fallu, Romains,
Le chercher dans le champ que labouroient ses mains,
Interrompre le cours de ses travaux rustiques,
Et l'arracher du sein de ses dieux domestiques ?
On diroit donc un jour, en pleurant Régulus :
« Le Tibre eut un héros, fameux par ses vertus :
» Renonçant au repos, prodigue de sa vie,
» Il s'immoloit entier au bien de sa patrie.
» Guerrier, par ses exploits il défendit l'Etat.
» Citoyen, ses conseils éclairoient le sénat :
» Dans les déserts d'Afrique il s'ouvrit un passage ;
» Il affranchit nos murs, il abaissa Carthage ;

» Et ce même Romain, toujours infortuné,
» Expira dans les fers, par Rome abandonné ».

RÉGULUS.

Et toi, tu la trahis !...

LICINIUS.

Non, je lui suis fidèle ;
Non, ce n'est point à vous que je borne mon zèle ;
C'est comme citoyen que je suis votre appui.
Tout ce peuple vous aime, et je parle pour lui.

RÉGULUS.

Terminez, sénateurs, un combat qui m'offense ;
Ou, comme je le dois, j'entends votre silence.

MANLIUS,

(*regardant les sénateurs qui paroissent attendris et les yeux baissés.*)

De votre aspect touchant vous voyez les effets.

(*Après un silence.*)

Il faut peser, sans vous, de si grands intérêts.

(*Aux sénateurs.*)

Avant de prononcer sur le sort d'un tel homme,
Réunissons les voix au sein même de Rome.
Fabrice, Lentulus, Camille, Traséas,
Distraits par d'autres soins, n'ont pu suivre nos pas ;
Ce temple touche aux murs, où leur expérience
Peut d'un avis utile aider votre prudence.
Et tout veut...

RÉGULUS.

Manlius!

MANLIUS.

Reposez-vous sur moi;
A Rome, à Régulus, je sais ce que je doi.
Je ne trahirai point des vertus que j'admire.

(*à Amilcar.*)

De ce qu'on aura fait on viendra vous instruire,
Amilcar.

AMILCAR.

C'est assez. Dans ces lieux ennemis
J'ai dévoré l'affront qu'a reçu mon pays:
Je ne dirai qu'un mot; c'est à vous de m'entendre.
Vous aimez Régulus; tremblez de nous le rendre:
Vous seuls d'un sort cruel pouvez le préserver;
En traitant avec moi, vous allez le sauver;
Mais, si vous refusez l'échange qu'on propose,
Carthage inexorable en punira la cause.

SCENE VI.

MANLIUS, LICINIUS, RÉGULUS, LES SÉNATEURS, LICTEURS.

LICINIUS.

QU'ENTENDS-JE! et nous pourrions....

REGULUS.

Point de lâche pitié,
C'est Rome qui doit vaincre et non pas l'amitié.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MARCIE, FLAVIE.

MARCIE.

Ainsi donc tes secours m'ont rendue à la vie?
Prends pitié de mon trouble, ô ma chère Flavie!
Je quittois le consul, je sortois de ces lieux:
Quel objet tout-à-coup se présente à mes yeux!
Mon époux, Régulus, que le peuple environne!
Romains, Carthaginois, gardes, rien ne m'étonne,
Je traverse la foule, et je lui tends les bras;
On s'arrête: un moment il ralentit ses pas;
Et d'un ton formidable;..« éloignez-vous, Marcie »,
Me dit-il, » ces instans sont tous à la patrie ».
Il me laisse, il s'arrache à mes embrassemens.
Que devins-je, Flavie, en ces cruels momens?
Mes yeux noyés de pleurs se couvrent d'un nuage;
Je le suis, je me jette à travers son passage;
Je voulois lui parler.... inutiles desirs!
Ma voix tombe, s'éteint, se perd dans mes soupirs,
Et l'on me traîne, hélas! expirante, éperdue,
Dans l'asyle prochain, où tes bras m'ont reçue.

Que fait-il.... Le sénat vient de se séparer.
Cher époux, en ce lieu j'ai cru te rencontrer ;
Et tu ne parois point !... dissipe mes alarmes.

(*à Flavie.*)

Il ne sait pas combien il m'a coûté de larmes !
Barsine m'abandonne !... on vient ; c'est elle !...

SCÈNE II.

FLAVIE, MARCIE, BARSINE.

MARCIE.

Eh bien !
Que dit-on ? que sais-tu ? ne m'apprendras-tu rien ?

BARSINE.

Sur les discours du peuple et ses vagues murmures,
On hasarde, en tremblant de vaines conjectures ;
Et j'ai su seulement que tous nos sénateurs
Dans Rome rassemblés...

MARCIE.

O mortelles frayeurs !
Et Régulus !... d'où vient que le cruel m'évite ?
Où porte-t-il ses pas ? tu parois interdite !
Parle.

BARSINE.

Aux autels de Mars, votre époux généreux,
Pour vous, pour les Romains, forme, dit-on, des vœux.
Parmi les cris de joie, et les craintes publiques,
Les parfums et l'encens fument sous les portiques,
Et ce mortel si cher, attirant tous les yeux,
Partage les respects que nous rendons aux dieux.

SCENE III.

FLAVIE, MARCIE, PRISCUS, BARSINE.

PRISCUS, *à Marcie.*

L'AMBASSADEUR vous cherche.

MARCIE.

Amilcar! ô surprise!

PRISCUS.

Il souhaite qu'ici mon zèle l'introduise,
Il marche sur mes pas.

MARCIE.

Qu'il entre.

SCENE IV.

FLAVIE, MARCIE, BARSINE.

MARCIE.

Un Africain !
Pourquoi me cherche-t-il, et quel est son dessein ?
Je ne sais quel effroi....

BARSINE.

Madame, il faut l'entendre.

FLAVIE.

On le conduit vers vous.

MARCIE.

Ciel ! que va-t-il m'apprendre !
(*Les femmes de Marcie se retirent.*)

SCENE V.

MARCIE, AMILCAR.

AMILCAR.

Madame, pardonnez ; mon aspect dans ces lieux
Peut-être en ce moment importune vos yeux ;
Mais un grand intérêt a pu seul m'y conduire,
Et pour Rome, et pour vous, j'ai dû vous en instruire.

MARCIE.

Rassurez mes esprits.

AMILCAR.

J'estime votre époux,
Et viens pour le sauver.

MARCIE.

Comment ? expliquez-vous.

AMILCAR.

Vous connoissez Carthage et ses haines cruelles
Qu'attisèrent long-temps nos sanglantes querelles,
Elle est prompte à punir, ardente à se venger ;
J'ai souvent plaint nos mœurs, sans pouvoir les changer :
Si Régulus trompoit les vœux de ma patrie. . . .

MARCIE.

Il ne dépend plus d'elle.

AMILCAR.

Ecoutez-moi, Marcie.

MARCIE.

Eh bien ?

AMILCAR.

Ne croyez point qu'aux seuls devoirs lié,
J'affecte les dehors d'une fausse pitié.
Quels que soient les débats entre Carthage et Rome,
Je ne serai jamais l'ennemi d'un grand homme.

Je sers même l'Afrique, en servant Régulus :
Craignez-le plus que moi.

MARCIE.

Tous mes sens sont émus.
Quelle infortune encor l'attend sur ce rivage ?

AMILCAR.

Et si, de ce jour même, il retourne à Carthage.

MARCIE.

O ciel !

AMILCAR.

De nos captifs le sort lui fut remis ;
On demande un échange, il est libre à ce prix ;
Mais contre cet échange il a parlé lui-même.

MARCIE.

Qu'entends-je ? Régulus ! et c'est ainsi qu'il m'aime !
Mais je m'alarme en vain ; le sénat le chérit :
A son zèle barbare il n'aura point souscrit.

AMILCAR.

Le sénat est trompé.

MARCIE.

Se peut-il ? quel mystère !
Achevez.... je frémis.

AMILCAR.

Cette horrible lumière....

MARCIE.

Mon cœur en a besoin.

AMILCAR.

Je vais le déchirer.

MARICE.

Le doute est plus affreux; parlez, sans différer.

AMILCAR.

Eh bien, connoissez donc l'épouvantable abîme
Où se jette aujourd'hui votre époux magnanime;
Connoissez Régulus; il conseille aux Romains
De ne point accepter l'offre des Africains:
Si le sénat l'écoute, il rentre en esclavage;
Mais il cache au sénat, qu'il entraîne ou partage,
Qu'un supplice inoui, par la haine inspiré,
S'il revient sur nos bords, est pour lui préparé,

MARCIE.

Cieux, tonnez sur Carthage, et sauvez sa victime!
Quel que soit, Amilcar, le soin qui vous anime,
D'un avis important je rends grace au destin.
De Rome et du sénat cet asyle est voisin,
Un moment y conduit; j'y cours, à l'instant même,
Attendrir tous les cœurs pour un héros que j'aime.
Dieux justes, dieux vengeurs, faites valoir ses droits;
Inspirez son épouse, et parlez par sa voix!

SCENE VI.

AMILCAR, *seul.*

Le trouble, la douleur, et l'effroi de Marcie.
Mieux que tous mes efforts, vont servir ma patrie.
Je satisfais mon cœur, en parlant pour l'Etat;
A mes concitoyens j'épargne un attentat,
Je ne les trahis point.

SCENE VI.

AMILCAR, RÉGULUS.

AMILCAR.

Viens, mortel inflexible,
Implacable ennemi, plus que nous insensible :
Viens t'applaudir encor de m'avoir outragé.
S'il s'oppose à sa perte, Amilcar est vengé.

RÉGULUS, *de l'air le plus sombre.*

Rejoins tes Africains : dis-leur que leur ôtage
Va bientôt avec eux retourner à Carthage.

AMILCAR.

Tu quitterois ces lieux!

RÉGULUS.

Je l'espère du moins.

AMILCAR.

Quoi ? les nœuds les plus chers ! ...

RÉGULUS.

Mon cœur a d'autres soins.
Carthage me verra courageux et fidèle,
Du respect des sermens lui laisser un modèle.
Vas, quel que soit l'excès de sa férocité,
Souffrir pour son pays n'est point l'adversité.
Je l'avouerai pourtant, à ce retour pénible,
Mon cœur, qui s'y résout, est loin d'être insensible.
Mais il est, je le sens, des devoirs révérés,
Qui, pour être cruels, n'en sont pas moins sacrés ;
L'homme doit les remplir, c'est son plus beau partage.
Il doit à ces devoirs mesurer son courage ;
Ou, laissant le mépris s'attacher à ses pas,
Il se creuse un tombeau, même avant son trépas.

AMILCAR.

Malheureux ! quand tes dieux aux miens te redemandent,
Veux-tu que je te traîne aux tourmens qui t'attendent?
Moi-même, je ne puis y songer sans terreur,
Contemple leur image et connois-en l'horreur.
Vois notre orgueil blessé, se changeant en furie,
Dévouer aux douleurs les restes de ta vie ;

Et par tes fiers dédains tes bourreaux excités,
Appesantir sur toi leurs bras ensanglantés.
Vois le fer et le feu lentement te détruire,
Et la mort, pour toi seul, cent fois se reproduire.

REGULUS.

Amilcar, on saura, sous le ciel africain,
Ce que peut la conſtance et le cœur d'un Romain.

AMILCAR.

Eh! quoi! ton front est calme, et c'est moi qui frissonne!
Quelle est cette vertu dont l'ascendant m'étonne?
Que ton sort, Régulus, ne dépend-il de moi!
Ton ennemi sauroit te sauver malgré toi.
Adieu.... ne me hais point. Ce cœur fier et sauvage
Admire l'héroïsme, applaudit au courage....
Puissé-je partir seul! puissent mes soins heureux
Soustraire à ses destins un mortel généreux!
Je veux pour mon pays des succès légitimes;
Il lui faut des rivaux, et non pas des victimes.

SCENE VIII.

RÉGULUS, *seul.*

Dieux! m'auroit-il trahi? me voilà libre enfin!
Malheureux! quels combats s'élèvent dans mon sein!
Combien j'ai dévoré de soupirs et de larmes!
Quoi! je vais vous briser, nœuds si remplis de charmes!..

Pardonne chère épouse, au rigoureux devoir.
Qui m'a fait un tourment du plaisir de te voir.
Je souhaite en secret, et je crains ta présence.
Pleurs que j'ai retenus, coulez en son absence.
Mais que faisoit mon fils?.. mes yeux ne l'ont point vu...
Je le perds, il échappe à ce cœur éperdu;
Je mourrai sans le voir!... toi, sa mère, ô Marcie!
J'aurai fait en tout temps le malheur de ta vie.
Enchaînée à mon sort, dès tes plus jeunes ans,
Tu m'as sacrifié tes jours les plus brillans;
Et voilà donc le prix de ta noble tendresse,
De ce cœur courageux, qui pour moi s'intéresse!
Si je pars, des bourreaux m'attendent loin de toi!....
N'importe; j'ai promis, je garderai ma foi.
Vous, du salut public autrefois les victimes,
Retracez à mes yeux vos dévoumens sublimes.
Intrépides Romains, magnanimes héros,
J'apperçois vos autels, et non pas vos tombeaux.
La vie est un moment; la mort n'est qu'un passage;
Mais, le nom qu'on s'est fait, s'étendra d'âge en âge:
Il n'est rien qu'à la fin le temps n'ait abattu;
Tout périt, hors la gloire, et sur-tout la vertu.

(*Se retournant vers la statue de Bellone.*)

Sœur terrible du dieu qui préside aux batailles,
Qui cimentas de sang ces antiques murailles,
A mes juges, Bellone, inspire ta fureur,
Puissé-je en ce moment leur transmettre mon cœur!

Souviens toi des combats, des jours où sur ta trace
Je courois dans nos rangs défier ton audace,
Et, si tu veux payer tout ce qu'a fait mon bras,
A mes concitoyens fais vouloir mon trépas.

SCENE IX.

MARCIE, RÉGULUS,

MARCIE, *arrivant.*

QU'ENTENDS-JE? son trépas!....

RÉGULUS, *se relevant*

Ciel! Marcie!..

MARCIE.

Ah! barbare!....
Tu hâtes par tes vœux l'instant qui nous sépare!
Quoi! je suis dans tes bras!.... combien je t'ai pleuré!
Et tu voulois me fuir! va, j'ai tout réparé.
Cruel, tu m'es rendu: le sénat qui t'admire,
Tremble et frémit du piége où tu l'allois conduire:
Tous les cœurs sont à toi... quel moment!...

RÉGULUS.

Que dis-tu?

MARCIE.

Oui; nous te défendrons de ta propre vertu.

Pour te rendre à ton fils, à sa mère qui t'aime,
Il faut donc, malheureux, t'arracher à toi-même!

RÉGULUS.

D'où naissent ces transports, d'où venoit cet effroi?

MARCIE.

Je sais tout d'Amilcar. Moins rigoureux que toi,
C'est lui que je craignois, et c'est lui qui m'éclaire.

RÉGULUS.

Quel trouble! quel discours! qu'as-tu donc osé faire?

MARCIE.

J'ai couru, j'ai volé, l'œil inondé de pleurs.
L'enceinte, où de nos loix règnent les défenseurs,
A soudain retenti de mes trop justes plaintes;
Les sénateurs émus ont ressenti mes craintes;
Et ma main, prévenant les plus noirs attentats,
Te ravit au cercueil qui s'ouvroit sous tes pas.
J'ai de tous nos malheurs retracé l'origine.
La rigueur de tes fers, la mort qu'on te destine;
Oui, je l'ai révélé, ce secret plein d'horreur,
Qu'un silence sublime enfermoit dans ton cœur:
J'ai peint tes jours en proie à des monstres impies,
Dans l'art des cruautés surpassant les furies,
Et, pour t'ôter des jours long-temps infortunés,
Dérobant un supplice aux enfers étonnés.

L'excès du désespoir me tenoit lieu lieu d'audace :
Je n'ai rien épargné, cris, prières, menace.
A mes récits affreux, tous les fronts ont pâli ;
De tendresse et d'effroi les cœurs ont tressailli ;
Et de tous, sans rougir, j'ai brigué le suffrage....
Ce noble abaissement déplaît à ton courage ;
Mais, à ta plainte ici laissant un libre cours,
Je serai fière encor, si j'ai sauvé tes jours.

RÉGULUS, *avec vivacité.*

Digne fruit de tes soins !.. dans leur ardeur trop prompte,
Loin de la prévenir, as-tu juré ma honte ?
A tes vaines frayeurs serai-je donc soumis ?
Et faut-il te compter parmi mes ennemis,
Parmi ceux de l'Etat ?

MARCIE.

De l'Etat ! à quel titre ?
Je prends Rome aujourd'hui, l'univers pour arbitre.
Et que n'as-tu poiut fait pour tes concitoyens ?
Tu renonças pour eux à de paisibles biens :
Pour défendre leurs murs, troublé dans ton asile,
Oublié, quand ton bras ne put leur être utile ;
De leur gloire occupé dans l'un et l'autre sort,
A ton amour pour eux, que manque-t-il ?

RÉGULUS.

Ma mort.

MARCIE.

Tu m'arraches le cœur !.... et ton fils et ta femme
N'ont-ils pas, Régulus, quelques droits sur ton ame ?
Verras-tu d'un œil sec, et ses pleurs et les miens ?
Quand tu peux les serrer, romperas-tu nos liens ?
Si tu veux nous ravir notre unique espérance,
Si rien ne peut fléchir ta farouche constance,
Peins-toi mon abandon, et vois, dès aujourd'hui,
Ton épouse expirante, et ton fils sans appui.
(*Régulus se détourne pour cacher son attendrissement.*)
Tu m'aimas!... ah ! ton cœur infidèle et parjure
Doit-il donc tout à Rome, et rien à la nature ?

RÉGULUS, *avec le plus grand trouble.*

Elle aura mes regrets ; elle eut mes premiers vœux.
De ce cœur déchiré plains l'effort douloureux,
Son trouble, ses combats... sa foiblesse peut-être.

(*Avec enthousiasme.*)

Que dis-je ? moi trahir les bords qui m'ont vu naître!
La patrie est un corps respectable et sacré.
Qui de nous peut, sans crime, en être séparé ?
Lui prodiguer son sang, la servir, la défendre ;
Va, crois-moi, ce n'est point lui donner, c'est lui ren(
Ne lui devons-nous pas, rangs, honneurs, sûreté,
Le nom de citoyen, sur-tout la liberté ?
La liberté !... sans qui l'homme cesse d'être homme,
Le fondement, l'orgueil et la gloire de Rome ?

Il faut de quelque peine acheter sa douceur :
Mais, exempt de travaux, a-t-on droit au bonheur ?
L'ingrat qui le prétend, qu'il s'éloigne, qu'il fuie,
Qu'il aille loin du Tibre, ensevelir sa vie,
Et malheureux par-tout, chassé de l'univers,
A des monstres errans disputer les déserts !

MARCIE.

Ah ! dieux ! combien ton zèle et t'aveugle et t'égare !
Peut-on être à-la-fois, et sensible et barbare ?
Mais quelle est donc enfin, quelle est ta liberté,
Ce don si précieux, et par toi si vanté ?
Des maux qu'elle t'a fait revois la triste image.
Depuis douze ans, ta vie est un dur esclavage :
Ose me démentir. Depuis ce temps, dis-moi,
Un jour, un seul moment, as-tu joui de toi ?
De l'amitié paisible as-tu goûté les charmes ?
Peux-tu chérir un bien qui fait couler mes larmes ?
Je ne puis commander au trouble de mes sens.
Enfin, ouvre tes yeux éblouis trop long-tems :
Reviens à la nature : être époux, être père,
En respecter toujours le sacré caractère ;
Voilà les premiers nœuds, le véritable honneur,
Les loix saintes de l'homme et sur-tout son bonheur.

RÉGULUS, *avec vivacité.*

Marcie ! ...

MARCIE.

A ces transports, à ta noble colère,
Je répondrai deux mots : Je suis épouse et mère.

RÉGULUS, *avec une sorte de fureur.*

Sois Romaine.

MARCIE,

(*se jetant dans ses bras avec le plus grand attendrissement.*)

Cruel !

RÉGULUS, *troublé et d'une voix attendrie.*

Va rejoindre ton fils.

MARCIE.

Que lui dirai-je, hélas ! dans le trouble où je suis ?
Avec moi renfermé sous un toit solitaire,
Sans cesse à ma douleur il demande son père :
De son âge innocent il dédaigne les jeux :
Le fils de Régulus est déjà malheureux !
Songe avec quels transports, quelle touchante ivresse,
Tu reçus dans tes bras ce fruit de ma tendresse !
Toi, qui l'as tant chéri, tu vas donc l'immoler !
Instruit par tes leçons, il peut te ressembler.
Ses progrès, son ardeur auroient pour toi des charmes
Déjà sa foible main a soulevé des armes.

(*Régulus fait un mouvement de joie*).

Digne d'être ton fils, il se fait mille fois,
Toujours plus attentif, raconter tes exploits.
Souvent même, au récit de ta longue souffrance,
Il semble être saisi d'un instinct de vengeance;
Et, de mon désespoir prévenant les éclats,
Il vient, avec des cris, se jeter dans mes bras....
Oui, je l'ai vu souvent, pour toi quel doux présage!
Frissonner de colère au seul nom de Carthage.
Tu sembles t'attendrir!

RÉGULUS, *retenant ses larmes.*

Je reconnois mon fils....
Il sera quelque jour l'honneur de son pays.

MARCIE.

Ton égal, ton vengeur, si tu veux le conduire.

RÉGULUS.

Mon exemple et son nom suffiront pour l'instruire;
Mais que vient-on m'apprendre?

SCENE. X.

MARCIE, RÉGULUS, PRISCUS.

RÉGULUS.

Eh bien! suis-je trahi?

Réponds.

PRISCUS.

Par ce billet vous serez éclairci.

MARCIE,

(avec trouble, et se jetant sur la lettre.)

Une lettre!.... donnez.

RÉGULUS.

Que faites-vous, Marcie?

Osez-vous?....

MARCIE.

J'ose tout, quand je crains pour ta vie.

(Elle lit.)

« Tes conseils, au sénat, ont prévalu par moi;
» Je les ai soutenus, en ami d'un grand homme;
» Je n'ai vu que ta gloire et l'intérêt de Rome.
» Moi-même, ô Régulus! j'ai parlé contre toi »,

RÉGULUS.

Rome l'emporte enfin !

MARCIE.

Je reste anéantie.
Voilà donc ton arrêt.

REGULUS.

Mon triomphe. O patrie !
Généreux Manlius !

MARCIE.

C'en est trop ! à ce nom,
Mon cœur n'écoute plus ni conseil, ni leçon.
Je ne saurois souffrir qu'on me vante un barbare,
Qui te donne la mort, nous perd et nous sépare;
Nous séparer ! qui ? lui !... tu peux y consentir !...
Cher époux....

RÉGULUS.

Que veux-tu ?

MARCIE.

T'émouvoir, te fléchir,
T'arracher au trépas.

RÉGULUS, *avec la plus grande chaleur.*

Eh ! qu'est-ce que la vie,
Quand il faut la traîner avec ignominie ?

De tes cruels regrets, va, je suis pénétré....
Mais, voudrois-tu, dis-moi, d'un cœur déshonoré?
Les dieux veulent ma mort: vois leur main vengeresse
D'affronts multipliés accabler ma vieillesse.
Cédons à leurs décrets, livrons à leur courroux
Une victime pure et digne de leurs coups.
Au lieu de l'ébranler, affermis mon courage:
Entre mon fils et toi mon ame se partage;
Je le chéris, je t'aime, et mes vives douleurs....
Viens, ouvre-moi tes bras...que j'y cache mes pleurs...

(*Après un moment de silence.*)

Malheureux ! ciel ! Marcie ?... Ah ! cher Priscus, pardonne
Ce reste de foiblesse où mon cœur s'abandonne;
Va dire à Manlius qu'il a rempli mes vœux:
Il est ami fidèle, et Romain généreux:
Mais s'il ne poursuit point, il n'a rien fait encore.
Pour hâter mon départ, c'est lui seul que j'implore.
Un cœur tel que le sien ne peut se démentir;
S'il aime Rome enfin, qu'il m'en fasse sortir.

(*Priscus sort.*)

SCENE XI.

RÉGULUS, MARCIE,

MARCIE.

Qu'entends-je? où suis-je?.... on vient: ah! le tribun s'avance;
Son aspect me rassure, et me rend l'espérance.

SCENE XII.

MARCIE, RÉGULUS, LICINIUS.

MARCIE.

Que vois-je? quelle joie éclate dans vos yeux?

LICINIUS.

Tout le peuple est pour nous, et nous aurons les dieux.

RÉGULUS.

Quels sont donc les affronts qu'ici tu me prépares?

LICINIUS.

On doute que la foi soit dûe à des barbares;
Et, pour vous dégager d'un horrible serment,
Les augures par moi s'assemblent à l'instant.

RÉGULUS, *hors de lui.*

Ces inutiles soins sont pour moi des injures:
Mon cœur et mes sermens, ce sont là mes augures.
Je cours au peuple. . . .

MARCIE,

(*tombant à ses genoux et se tournant vers Licinius.*)

Ah ! dieux ! mon cher Licinius,
Désarmez votre ami qui ne me connoît plus.
Unissez vos efforts à mes vaines alarmes.

LICINIUS.

Eh ! qu'espérer d'un cœur qui résiste à vos larmes ?

MARCIE, *avec des cris.*

Quoi, ton fils! quoi, sa mère!

RÉGULUS, *du ton le plus pathétique.*

Ils me sont chers tous deux.
Ne vivant que pour vous, j'eusse été trop heureux.
J'ai cru m'unir à toi sous des meilleurs auspices.

(*Il s'arrache de ses bras.*)

Mais la haute vertu veut de grands sacrifices.

MARCIE.

Tu veux donc mon trépas ?

REGULUS,

(se jetant dans ses bras et s'en arrachant soudain.)

Laisse-moi.

MARCIE.

Je te suis.

Licinius ! ...

LICINIUS.

Je cours assembler nos amis.

Fin du second acte.

ACTE III.

Tout est prêt pour l'embarquement de Régulus : un peuple innombrable, qui vient successivement sur ses pas, lui ferme le passage aux vaisseaux qui sont figurés dans le lointain.

SCENE PREMIERE.

RÉGULUS,

(suivi d'une foule de Romains, au milieu desquels il se débat avec indignation.)

Ah ! laissez-moi, fuyez, ouvrez-moi le passage.
L'approbre d'un Romain, ô Rome, est ton ouvrage !
Fondateurs de l'empire, illustres demi-dieux,
Qu'un airain immortel reproduit à mes yeux,
Vous, dont le sang coula pour venger la patrie,
Soyez les défenseurs de ma gloire flétrie ;
Sortez de vos cercueils, et garants de ma foi,
Paroissez tout-à-coup entre ce peuple et moi.
Dans les fers de Carthage, hélas ! je fus plus libre,
Que dans ces murs sacrés arrosés par le Tibre.
On commande à mes vœux, on enchaîne mes pas ;
On ne craint point ma honte, et l'on craint mon trépas,

SCENE II.

LICINIUS, *environné par le peuple ;* RÉGULUS.

LICINIUS.

Non : Rome ne veut point que Régulus la quitte.
Je remplis, en son nom, la loi qui m'est prescrite,
J'obéis à l'augure, au peuple, à l'équité :
Je défends la vertu, je sers l'humanité.

(*à Régulus, avec la plus grande vivacité.*)

Lorsque je te dois tout, prétends-tu que moi-même,
J'aille à ses assassins livrer l'ami que j'aime ? ..
Non. Cherche une autre main pour servir tes fureurs.
L'interprête du peuple est l'organe des cœurs :
J'apporte ici leur vœu si pressant et si tendre,
Qui devroit t'émouvoir, que tu rougis d'entendre,
Ce cri de la douleur qui, montant jusqu'aux cieux,
Va leur redemander un héros malheureux.
Ah ! laisse-moi céder à la reconnoissance ;
Souviens-toi de tes soins à former mon enfance.
Si j'ai quelques vertus, dignes d'un citoyen,
Souviens-toi que mon cœur les puisa dans le tien,
Et pardonne aux efforts qu'au nom de la patrie,
Je fais pour te venger, et pour sauver ta vie.

Plutôt qu'un si grand cœur fût outragé par moi,
Cette main verseroit tout mon sang devant toi :
Mais, quand tu cours remplir des devoirs trop funestes,
Tout veut qu'on te retienne, et tout veut que tu restes.

RÉGULUS, *avec emportement.*

Que je reste, grands dieux! non, ne l'espérez pas :
Non, laissez-moi vous fuir, m'arracher de vos bras.
C'est une lâcheté que des Romains demandent !
Et c'est de Régulus que des Romains l'attendent !
Eh ! lorsque Curtius, par la gloire enflammé,
Dans un gouffre entr'ouvert se jeta tout armé ;
Quand Scévole, bravant un pouvoir inutile,
Sur un foyer brûlant tint son bras immobile ;
Quand le vieux Décius, pour finir en héros,
Osa se dévouer aux mânes infernaux,
Enfonça des Latins les phalanges hautaines,
Et sauva, par sa mort, les légions romaines ;
Quand son fils, imitant cette noble fureur,
Au Samnite insolent renvoya la terreur ;
Quel Romain condamna leur audace intrépide,
Refroidit leur ardeur par un zèle timide,
Leur proposa de vivre... et crut les retenir
Par l'effroi des tourmens, ou la peur de mourir ?

LICINIUS.

Qu'oses-tu m'opposer ? une mort glorieuse
Etoit le digne prix d'une ardeur généreuse :

Mais toi, veux-tu périr dans la honte des fers?

RÉGULUS, *hors de lui.*

Eh! pourquoi les briser, dis-moi, s'ils me sont chers?
Ces chaînes font ma gloire et la rendent plus pure.

(*Au peuple.*)

Si vous me les ôtez, je ne suis qu'un parjure,
Un traître, un fugitif, à qui, même en ces lieux,
Le dernier citoyen feroit baisser les yeux.

LICINIUS.

Eh bien! cède, en aveugle, au zèle qui t'enflâme,
Au fanatisme ardent qui dessèche ton ame;
Immole ton épouse, abandonne ton fils;
Repais-toi de leurs pleurs, n'écoute point leurs cris;
Laisse un infortuné, dont l'amitié t'outrage;
Fuis, cours, vas défier les bourreaux de Carthage:
Que par eux déchiré!... tout mon cœur a frémi:
Daignez tourner encor les yeux sur votre ami;
Mon protecteur!.. mon père! ainsi d'affreux supplices
Paîront tant de vertus, d'exploits et de services!

RÉGULUS.

J'ai fait ce que j'ai dû, quand je vous ai servis;
Mais il est un moyen de m'en rendre le prix.

LICINIUS.

Comment?

RÉGULUS.

Les Africains, que j'ai trop su connoître,
Ont cru dans Régulus vous envoyer un traître,
Qui de leur cruauté voudroit se préserver,
Et viendroit vous trahir, afin de se sauver.
Ah ! c'est-là pour mon cœur la plus sensible offense.
Eh bien ! si vous m'aimez, embrassez ma vengeance :
C'est la vôtre : armez-vous, armez mille vaisseaux ;
Cherchez, au sein des me s, des triomphes nouveaux :
Teints d'un sang odieux, rapportez sur ces rives
Vos drapeaux enlevés et vos aigles captives :
Ne quittez point le fer, que vos rivaux punis
N'expirent étendus sur de sanglans débris.
Eternel monument de la rage africaine,
Que ma mort dans vos cœurs soit un titre de haine !
Pour vous guider encor, mes mânes en courroux,
S'élevant dans vos rangs, marcheront devant vous ;
Et mon nom, devenant le signal du carnage,
Du fond de mon tombeau je détruirai Carthage.
Cet espoir ennoblit le trépas où je cours.
Ne bornons point la vie au terme de nos jours.
Brutus n'est plus, Brutus respire encor dans Rome :
Amis, le lâche meurt, et jamais le grand homme.
Quel prix du sacrifice, et pour moi quels honneurs,
Quand je serai nommé parmi vos bienfaiteurs ;
Lorsque de vieux Romains, héritiers de mon zèle,
A leurs enfans, un jour, m'offriront pour modèle !

LICINIUS.

Est-ce un Dieu qui nous parle ? Ah ! jouis, Régulus,
De l'attendrissement qu'excitent tes vertus :
Vois les larmes couler. Rome entière qui t'aime,
Gémissante à tes pieds t'implore pour toi-même.

(Licinius veut tomber aux pieds de Régulus, qui le relève avec une surprise mêlée d'indignation.)

SCENE III.

LICINIUS, RÉGULUS, MANLIUS, LICTEURS, PEUPLE.

RÉGULUS,

(d'un air morne.) *(avec transport.)*

Le consul m'abandonne. Ah ! c'est lui que je voi.
Viens, mon cher Manlius, viens t'unir avec moi ;
Approche... les cruels, par pitié, me trahissent,
Et pensent m'honorer, alors qu'ils m'avilissent.
Seconde-moi, commande, ose leur résister.

MANLIUS.

Je t'entends, je frémis, et saurai t'imiter.

Citoyens, que l'on ouvre un chemin au rivage !

LICINIUS.

Amis de Régulus, fermez-lui le passage.

MANLIUS.

Que fais-tu ?

LICINIUS.

Mon devoir.

MANLIUS.

Licteurs!

LICINIUS.

Peuple!

RÉGULUS,

(*avec la plus grande chaleur, au peuple qui fait un mouvement.*)

Arrêtez :

Un tribun est le seul qu'ici vous écoutez !
Peuple que j'ai servi, peuple d'ingrats que j'aime,
J'allois chercher la mort : eh bien ! frappe toi-même ;
Dégage mon serment... Non, vous êtes Romains ;
Vous allez, à l'instant, m'ouvrir tous les chemins.
Je sais, qu'au fond du cœur, chacun de vous m'envie,
Et fait des vœux secrets pour perdre ainsi la vie.
Un moment de pitié surprit votre vertu ;
Mais vous en rougissez ; l'honneur a reparu :

Vous avez surmonté cette indigne foiblesse :
Je le vois... dans vos cœurs a passé mon ivresse.
Dieux ! le rivage est libre ! .. Africains, je vous suis.

SCENE IV.

BARSINE, MARCIE, ATTILIUS, RÉGULUS, MANLIUS.

(*Régulus est prêt à s'avancer vers le rivage, lorsque Marcie entre, accompagnée de son fils, que suit un gros de peuple. Marcie, dans ce moment, a plusieurs femmes à sa suite.*)

MARCIE et son fils; les mêmes.

MARCIE,

(*courant devant Régulus, et lui présentant son fils.*)

Avant d'aller mourir, embrasse au moins ton fils.

RÉGULUS.

Mon fils ! ah ! malheureux ! qu'on l'éloigne.

ATTILIUS.

Mon père !

Quoi ! vous abandonnez votre fils et sa mère !

Vous voulez nous quitter pour courir au trépas !
Et, quand je vous revois, c'est pour vous perdre !

RÉGULUS.

Hélas !

ATTILIUS.

Ne partez point ; soyez l'appui de ma jeunesse :
Que je puisse vous voir, vous contempler sans cesse !
Laissez dans votre cœur, foible une seule fois,
Pénétrer les accens de ma timide voix.
Au non de mon amour, de mes pleurs, de mon âge,

(*Avec le cri de la douleur.*)

Laissez-vous attendrir.... N'allez point à Carthage.

RÉGULUS,

(*après avoir serré son fils long-temps dans ses bras*).

Que ne puis-je dans toi, formant mon successeur,
Laisser à mon pays un nouveau défenseur !
Ne me reproche point un départ nécessaire :
Un jour ta fermeté justifiera ton père.
O mon fils, mon cher fils ! au lieu de t'affliger,
Que ton bras, jeune encore, apprenne à me venger,
Attends pour me pleurer, qu'il ait puni Carthage.
Tous ces braves Romains guideront ton courage :

Il n'en est pas un seul qui ne soit tôn soutien;
Et je te laisse un père en chaque citoyen.
Viens, reçois mes adieux.... viens, mon fils....

MARCIE.

Ah! barbare!
Sont-ce là les adieux que ton cœur nous prépare?
Eh bien, puisque les pleurs ne peuvent rien sur toi,
Puique Rome triomphe et l'emporte sur moi,
Permets, du moins, permets que, fuyant ce rivage,
Attilius et moi, te suivions à Carthage.
J'irai, j'attendrirai ces tigres furieux,
Sur le sort d'un héros plus insensible qu'eux:
Tu connoîtras enfin, sauvé par mes alarmes,
Les droits de la nature et la force des larmes;
Ou, si malgré mes cris, je me vois repousser,
Altérés de ton sang, s'ils osent le verser;
Multipliant alors les bourreaux et les crimes,
Ils pourront, au lieu d'une, égorger trois victimes!

RÉGULUS.

Qu'entends-je?... où suis-je? Ah! dieux! toi me suivre! qui? toi?
Veille sur notre fils.... qu'il soit digne de moi!
Que parmi nos guerriers la gloire un jour le nomme!
Tu te dois à ce fils, et tu le dois à Rome.
Qu'il garde ses sermens! qu'il s'exerce aux travaux;

Qu'il vive en citoyen, et qu'il meure en héros !
Dans tous les temps Marcie aux Romains sera chère.
Du fils de Régulus on aimera la mère.

(*Les embrassant.*)

Marcie, Attilius, séparons-nous.

MARCIE, *au peuple.*

Cruels,
Pourrez-vous les souffrir, ces apprêts criminels ?
Voyez ses meurtriers féroces et parjures,
Prolongeant avec art ses jours dans les tortures !
Régulus ! lui, périr ! lui, votre bienfaiteur !
Non... le trépas n'est dû qu'à son persécuteur,
A Manlius.

RÉGULUS, *avec la plus grande chaleur.*

Réprime un transport si coupable :
La vertu qu'on accuse en est plus respectable.
Honteux de tes soupçons et contre eux affermi,
Je cours les abjurer dans le sein d'un ami.

(*Il se précipite dans les bras de Manlius.*)

MARCIE.

Ton ami ! ciel !... Romains, oserez-vous l'en croire ?

RÉGULUS.

Il mérite ce titre ; il a sauvé ma gloire.

Viens expier, mon fils, un outrage odieux :
Voilà ton protecteur.

(Il remet son fils à Manlius.)

MANLIUS.

J'en atteste les dieux.
Je jure à l'amitié de lui servir de père ;
Je le jure à toi-même, aux yeux de Rome entière.
Je pardonne à Marcie un excès de douleur :
Je n'en ai point rougi ; j'étois sûr de mon cœur ;
Je connoissois le tien : un jour, un jour peut-être,
Elle sera plus juste, et pourra me connoître.
Je sais, ô Régulus ! te plaindre et t'admirer ;
Mais, je ne te fais point l'affront de te pleurer.

RÉGULUS.

Et voilà l'amitié dont Régulus s'honore !
Je vais mourir content.... mais qui m'arrête encore ?
Je fuis : c'est trop long-temps demeurer en ces lieux,
Déshonorer ce jour, et souiller nos adieux.
Marcie !... ah ! cache-moi ces honteuses alarmes :

(Aux gardes.)

Qu'on l'entraîne.... mon fils, je te défends les larmes.

MARCIE,

(le suivant de l'œil, et le voyant monter dans son vaisseau.)

Je meurs.

(*Elle tombe entre les bras de ses femmes, et son fils se jette dans les siens.*)

LICINIUS.

O Régulus!

RÉGULUS, *du haut de ses vaisseaux.*

Veillez, ô mes amis,
Sur les jours de ma femme, et sur ceux de mon fils!

Fin du troisième et dernier acte.

LA FEINTE PAR AMOUR,

COMÉDIE.

EN TROIS ACTES ET EN VERS.

VERS

Présentés à Madame la DAUPHINE, *le jour qu'elle vint à la comédie française, sans être annoncée.*

Quoi ! sous un nuage envieux,
Croyez-vous, auguste DAUPHINE,
Pouvoir vous cacher en ces lieux ?
Lorsque Vénus descend des cieux,
On sent l'influence divine
De son aspect majestueux ;
Et, lorsque vous trompez leurs yeux,
Le cœur des Français vous devine.

VERS

VERS

Présentés au ROI, *après la représentation de* LA FEINTE PAR AMOUR, *à Choisy.*

Des souverains, quoi ! le plus adoré,
A mes essais daigne sourire :
Ah ! plus mon cœur est enivré,
Moins j'ai de force pour le dire.
Des écrivains heureux que leur siècle chérit,
Un autre âge souvent vient faner la couronne ;
Mais rien jamais ne la flétrit,
Lorsque c'est LOUIS qui la donne.
Une timide fleur, peu faite pour briller,
Loin de lui languissoit encore ;
Sous ses yeux elle vient d'éclore....
Et la fleur se change en laurier.

PERSONNAGES.

MELISSE, *jeune veuve.*

DAMIS, *amant de Mélise*

LISIMOND, *oncle de Mélise.*

FLORICOURT.

DORINE, *suivante de Mélise.*

GERMAIN, *laquais de Damis.*

La scène est dans la maison de Lisimond, commune à Mélise et à Damis.

LA FEINTE
PAR AMOUR,
COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

DORINE, GERMAIN.

GERMAIN.

Ce que c'est que d'habiter dans le même logis !
On va, l'on se cultive et l'on voit ses amis.

DORINE.

Ton maître ?...

GERMAIN.

Quel motif peut ici te conduire ?

DORINE.

Un billet qu'à Damis Mélise vient d'écrire.

GERMAIN.

Billet doux

DORINE.

Il suffit ; tout va se déclarer.

GERMAIN.

Tu n'aimes point Damis ?...

DORINE.

Eh ! comment l'endurer ?

Quel homme !...

GERMAIN.

Réservé, n'osant rien se permettre

DORINE.

Monsieur apparemment craint de se compromettre.
C'est un air, c'est un ton équivoque et discret,
Un feu sourd qui veut naître et soudain disparoît.
Je veux, moi, qu'en aimant l'on bavarde, l'on rie,
Qu'on se plaigne, se brouille et se reconcilie.

GERMAIN.

Qu'on ait le diable au corps.

DORINE.

Ton Damis ne l'a pas;
Il est du plus beau froid !...

GERMAIN.

Il te faut des éclats.
Des soins.... marqués.

DORINE.

Oh ! oui !

GERMAIN.

Sur ce pied-là, mon maître,
Neuf ou dix mois plutôt, étoit ton fait peut-être.
Moi je l'ai vu, soumis à la commune loi,
Prodiguer, comme un autre, et son cœur et sa foi.
Il est vrai qu'aujourd'hui ce n'est plus le même homme;
Et, je te l'avouerai, quelquefois il m'assomme
Avec son air tranquille et son ton mesuré.
Non, depuis sa réforme, il n'est plus à mon gré;
J'en suis fâché pour lui.

DORINE.

Tu n'es pas à connoître
De quels graves motifs sa réforme a pu naître?

GERMAIN.

Mais... j'en fixe l'époque au goût très-singulier
Que pour certaine femme il eut l'hiver dernier.

C'étoit un vrai lutin, ne voulant que séduire,
Attirant avec art, dans l'espoir d'éconduire,
Bien parjure, bien gai, de tout faisant un jeu :
Il alla brusquement l'étourdir d'un aveu ;
La dame s'en moqua, prit son vol de plus belle ;
Et voilà vingt amans attroupés autour d'elle.
Le dépit, la fureur, la plainte étoient son lot :
Bref, l'amour cette fois n'en avoit fait qu'un sot.
Depuis cet accident, il a juré sans doute,
Voulant un autre sort, de prendre une autre route,
D'élaguer les soupirs, les protestations,
Et d'être moins alerte en déclarations.
Quelqu'amoureux qu'on soit, Dorine, Dieu sait comme
Quatre mois de rigueur découragent un homme !

DORINE.

C'est ce qui m'a semblé.

GERMAIN.

Malgré son changement,
Mélise l'aime enfin... assez passablement.

DORINE.

Tu crois cela ?

GERMAIN.

Très-fort.

Va, va, pure chimère.

GERMAIN.

Point.

DORINE.

Allons ; à vingt ans on n'aspire qu'à plaire.
Veuve d'un pédagogue, appelé son mari,
Elle a pris dans le monde un maintien aguerri,
Et, de la liberté connoissant l'avantage,
Elle ne voudra plus tâter de l'esclavage.
D'honneur! l'indépendance est un état charmant,
Les veilles, le spectacle, et les goûts du moment,
Et la coquetterie à toute heure excitée,
Et le renom flatteur d'une femme citée,
Voilà ce qui l'enivre !... à quelques humeurs près,
Qui depuis plusieurs jours ont voilé ses attraits.
Fière d'accumuler conquête sur conquête,
Fort légère, un peu folle et pourtant très-honnête,
Son unique desir, crois-moi, c'est de charmer:
Nous vous laissons le soin et l'embarras d'aimer.
Mais aussi, qu'un amant à mots couverts s'explique,
Qu'il élude l'aveu... ma foi, cela nous pique.
Vous entendre gémir et soupirer vos feux,
Moi, c'est-là dans l'amour ce que j'aime le mieux.
Un aveu réjouit.... un soupir intéresse.

GERMAIN.

Je suis tout stupéfait de ta délicatesse !
Mon maître cependant, Mélise en conviendra,
Peut tourner une tête alors qu'il le voudra;
Et j'ai, moi qui te parle, adopté son système :
On se fait mieux aimer, ne disant pas qu'on aime.

J'ai donné dans le piège où lui-même il fut pris :
Eh ! bien, c'étoit l'enfer, et mépris sur mépris.
Tu n'imagines pas, pour les plus minces charmes,
Ce qu'il m'en a coûté de soupirs et de larmes ;
C'est une conscience !... Il faut changer cela,
Et faire un peu la loi.

DORINE.

J'aime ce projet-la.

GERMAIN.

Qu'il me vienne à présent quelque adroite soubrette,
Je vous la mène un train !...

DORINE.

Oui-dà ?

GERMAIN.

J'ai la recette.
Eh, ne valons-nous pas ton sublime marquis,
Par sa frivolité connu dans tout Paris,
Etourdi s'il en fût, grand conteur de sornettes,
Et trop distrait sur-tout pour acquitter ses dettes ?
Mélise franchement....

DORINE.

Dis ce qu'il te plaira ;
Nous savons mieux que toi tous les talens qu'il a.
Il doit, il se ruine ?

GERMAIN.

On le dit.

DORINE.

Bagatelle.
Il subvient à propos aux langueurs de mon zèle,
Donne sans trop compter, et va toujours semant;
Ce qui mène une intrigue et distingue un amant.

GERMAIN.

Comme il voudroit enfin avancer ses affaires,
N'a-t-il pas depuis peu doublé tes honoraires?
Il a craint les langueurs.... n'importe, malgré toi,
Votre bon oncle est fou de Damis et de moi.

DORINE.

Il est vrai que Damis aujourd'hui s'en empare.

GERMAIN.

Il nous a proposé sa nièce.

DORINE.

Le barbare!
Ne me parle jamais de ce vieux éventé.
C'est le dernier qu'il voit dont il est entêté;
Ce qu'il veut le matin, le soir peut lui déplaire;
Et, lassé de ton maître, il voudra s'en défaire:
Tête vague, esprit foible, et sans le moindre plan.
Ne fut-il pas jadis apprenti courtisan?

Je riois de le voir, dans son humeur caustique,
S'ériger en penseur, trancher du politique;
Affectant tous les airs, et n'en ayant aucun,
Il se croyoit utile, et n'étoit qu'importun.
Ce ton a disparu; maintenant c'est un autre.
Il est peut-être bon : mais ce n'est pas le nôtre...
On entre: c'est Damis.... Il a l'air de rêver.

SCENE II.

DORINE, GERMAIN, DAMIS.

GERMAIN.

Ne l'interrompons point.

DORINE.

Laisse-moi l'observer,
Chut.

GERMAIN, *à part.*

Il tient le portrait de Mélise elle-même?
Il croit que je l'ignore.

DAMIS,

(*contemplant un portrait et à basse voix.*)

Oui, c'est celle que j'aime.
Voilà ces traits si doux, ce naïf enjouement,
Ces regards où l'esprit est joint au sentiment.

Heureuse illusion, qui me rends sa présence,
L'amour ne t'inventa que pour charmer l'absence.
Je ne sais cependant ; ce portrait séducteur,
En captivant mes yeux, contente peu mon cœur.
Un reproche secret vient troubler mon ivresse.
Qu'est-ce qu'un bien qui pèse à la délicatesse ?
Ce qui m'enchante ici, gage trop imparfait,
N'est qu'un larcin, hélas ! et dût être un bienfait.

DORINE,

(*à part.*) (*haut à Germain.*)
Il soupire !... sur quoi promène-t-il sa vue ?

GERMAIN.

C'est que de ses bijoux il a fait la revue ;
C'est un portait qu'il a tiré de son écrain.
De ces misères-la nous tenions magasin.

DORINE.

Un portrait !

DAMIS.

Que dit-tu ?

GERMAIN, *s'approchant à la gauche de Damis.*

Je dis que quelque belle
Vous a sans doute fait cette faveur nouvelle !

DAMIS, *à part.*

Le drôle n'en croit rien.

DORINE, *s'approchant à la droite de Damis.*

Monsieur !..

DAMIS, *surpris.*

Qu'est-ce ?

DORINE.

Un billet.

DAMIS, *avec joie.*

De Mélise ?

DORINE.

Prenez, et lisez, s'il vous plaît.

DAMIS, *à part.*

Voyons : d'un vain espoir je me flatte peut-être....

(*Après avoir parcouru le billet.*)

Me trompé-je ? comment !... ne laissons rien paroître

(*Il relit le billet à voix basse.*)

« Vos assiduités, j'aurois dû le prévoir,
» Fixent sur moi les yeux d'un monde susceptible.
» Echappons aux propos en cessant de nous voir.
» Quel que soit cet effort, j'ai cru me le devoir,
» Et votre calme heureux m'y rendra moins sensible ».

(*Appercevant Germain qui a les yeux sur la lettre.*)

Que fais-tu là ? va-t-en.

GERMAIN.

Peste, il n'y fait pas bon !

DAMIS.

DAMIS.

Qu'on sache si bientôt je puis voir Lisimon.

(*Germain sort.*)

SCENE III.

DAMIS, DORINE.

DAMIS, *à part.*

COMMENT interpréter.... je tremble...

DORINE.

Quel nuage...

DAMIS, *haut, et en affectant un air serein.*

Je dois récompenser, Dorine, un tel message.

DORINE.

Vous moquez-vous?

DAMIS, *lui donnant sa bourse.*

Prenez.

DORINE.

Soit : mais en vérité,
Vous pouviez être ingrat avec sécurité.

DAMIS.

Je hais ce vice-là.

DORINE.

Vous êtes magnifique.
Ce procédé, monsieur, est vraiment héroïque.
Je n'imaginois pas (voyez le préjugé !)
Qu'à prix d'or quelquefois on payât un congé.

DAMIS, *surpris.*

Comment ?

DORINE.

Vous le tenez.

DAMIS.

Je soutiens....

DORINE.

Je proteste....
L'argent est bien donné... quitte à prouver le reste.

DAMIS.

Un congé, dites-vous ?

DORINE, *gaîment.*

Oui, bien clair et bien net.
J'ai vu, n'en doutez pas, composer ce billet ;
J'ai vu, j'ai lu, relu le congé qu'il renferme :
Tant-pis, si votre orgueil est offensé du terme.

DAMIS,

(après une pause, avec un dépit concentré et une gaîté contrainte.)

Je voulois de Mélise, en cette occasion,
Couvrir l'étourderie et l'indiscrétion :
A ce qu'il me paroît, ce zèle est inutile.
Votre maîtresse en moi trouve un ami docile,
Soumis, respectueux, qui n'a point hésité
Pour souscrire à l'arrêt que son cœur a dicté.

DORINE.

J'admire le biais dont vous prenez la chose.
Ainsi vous acceptez la loi qu'on vous impose,
Et ne murmurez pas d'un arrêt si soudain ?

DAMIS, *avec une gaîté feinte.*

L'a-t-elle écrit gaîment ?

DORINE, *l'observant.*

Sans gaîté, sans chagrin,
D'un air indifférent.

DAMIS.

Indifférent ?

DORINE.

Sans doute.
Pour écrire autrement on sait ce qu'il en coûte.

DAMIS, *avec un peu plus de vivacité.*

Mais au fait, savez-vous le fin de tout ceci ?

DORINE.

Je sais que cette nuit on a très-mal dormi.

DAMIS.

Ah ! voilà contre moi ce qui la détermine !

DORINE.

Mais ne diroit-on pas que ce n'est rien.

DAMIS.

Dorine

Approuve sa maîtresse ?

DORINE.

Eh, ne le dois-je pas ?

DAMIS.

Sur-tout, quand elle fait de semblables éclats ;
La prudence le veut.

DORINE.

J'aime la remontrance.
Econduire un amant, c'est blesser la prudence,
C'est bouleverser tout.

DAMIS.

Un amant est fort bon.

DORINE.

Ce titre là vous choque ?

DAMIS.

Et c'est avec raison....
Mais brisons là-dessus. Quoi que Mélise fasse,
Je saurai constamment endurer ma disgrace;
Et, puisqu'une insomnie a causé mon malheur,
Je juge le motif pour calmer ma douleur.
Ces événemens-là n'ont plus rien qui m'étonne.
Le caprice m'exclud, l'amitié lui pardonne;
L'indulgente amitié n'a jamais de fureurs,
Et ne connoît point l'art de contraindre les cœurs.

DORINE.

Oh, vive l'amitié! qu'elle est calme et soumise!
Vous êtes surprenant. Je vais dire à Mélise
Avec quelle douceur, et de quel air serein,
On accueille chez vous ses billets du matin.

(*Elle sort.*)

SCENE IV.

DAMIS, *seul, et avec dépit.*

ENFIN, madame, enfin, je connois votre style.
Vous voulez m'affliger, et j'en suis plus tranquille.

SCENE V.

DAMIS, GERMAIN.

GERMAIN.

LISIMON est, dit-on, chez Mélise.

DAMIS, *avec humeur.*

Il suffit.

(*Il lit le billet et le chiffonne.*)

GERMAIN, *à part.*

Ce diable de billet lui tourmente l'esprit.

DAMIS,

(*se promenant toujours, et à part.*)

Vous me chassez ! fort bien.

GERMAIN, *à part.*

Fort mal.

DAMIS, *à part.*

A la bonne heure.

Rien n'est encore perdu, mon secret me demeure.

GERMAIN.

Pauvre avoir que cela !

DAMIS, *à part, et parcourant le théâtre.*

De l'éclat et du bruit,
Des soins trop prodigués, c'est l'orgueil qui jouit.
Il faut un autre frein à votre humeur légère;
Je vous ai fait parler, j'ai bien fait de me taire.
On [redacted] distrait votre cœur... il faut le ranimer,
Et punir la coquette en la forçant d'aimer.
Mais ce cruel billet!... gardons-nous de m'en plaindre.
J'ai dû le desirer, beaucoup plus que le craindre;
C'est quelque chose au moins...qu'est-ce que je prétends?
Fixer un cœur volage; il résiste, et j'attends....
J'attendrai. Ce billet m'a rendu l'espérance.
Heureux d'être aujourd'hui l'objet d'une imprudence!
Trop heureux d'occuper! pour qui s'y connoît bien,
Un dépit... un congé vaut toujours mieux que rien.

GERMAIN,

(*s'approchant par degré de Damis, qui marche toujours avec la même action.*)

Monsieur....

DAMIS, *brusquement.*

Hein!....

GERMAIN.

Vous voulez me cacher votre flâme;
Je ne suis plus admis aux secrets de votre ame.

DAMIS.

Après ?

GERMAIN.

Epargnez-vous ces inutiles soins ;
Ce qu'on ne me dit pas, je ne le sais pas moins.

DAMIS.

Si je le laisse aller, il va par complaisance,
De mes propres amours me faire confidence.

GERMAIN, *avec intrépidité.*

Oui, monsieur ; cet air froid qui cache votre feu,
Vos discours, votre ton, tout cela n'est qu'un jeu.

DAMIS.

Très-scrupuleusement gardez vos conjectures :
S'il venoit jusqu'à moi les plus légers murmures,
Vous m'entendez ?...

GERMAIN.

C'est mots sont significatifs.

DAMIS.

C'est que je n'aime point les esprits inventifs.

GERMAIN.

Moi, je n'invente rien. Vous n'aimez pas Mélise ?
Sa main par Lisimon ne vous est pas promise ?
Ce portrait que tantôt vous observiez ?...

DAMIS.

Eh bien ?

GERMAIN.

Me direz-vous aussi que ce n'est pas le sien ?
D'après son grand tableau, lorsqu'elle fut sortie,
Vous fîtes l'autre jour tirer cette copie.

DAMIS.

Motus, encore un coup, ou gare....

GERMAIN.

Avec ce ton,
Vous obtenez des droits sur ma discrétion.

DAMIS.

Prévenez là dedans qu'à me suivre on s'apprête.

(*A part.*)

Qu'on ne s'éloigne pas. Ma surprise est complète!

(*On entend chanter et faire du bruit derrière le théâtre.*)

Qu'est-ce que ce train-là, va-t-en voir à l'instant.

GERMAIN.

C'est monsieur Floricourt qui s'annonce en chantant.
Il est votre rival.

DAMIS.

Lui ?

GERMAIN.

Déclaré.

DAMIS.

Quel conte !

SCENE VI.

FLORICOURT, DAMIS, GERMAIN.

GERMAIN.

Tenez lui-même ici vous en rendra bon compte ;
Il est franc. (*Germain sort.*)

FLORICOURT, *du ton le plus gai.*

Je suis triste, et je viens près de toi
Pour éclaircir le noir qui s'empare de moi.
Que je te trouve heureux ! un esprit toujours libre !
Tu maintiens dans tes goûts le plus juste équilibre ;
Le sort prévient tes vœux, tout succède à ton gré ;
Très-peu d'ambition, un amour tempéré !
Moi, je suis baloté de toutes les manières :
Le feu, plus que jamais, s'est mis dans mes affaires ;
Tout, depuis ce matin, m'affecte horriblement.

DAMIS.

Depuis ce matin ?

FLORICOURT.

Oui.

DAMIS.

Le terme est alarmant.

FLORICOURT.

Ma sensibilité devient insuportable.

DAMIS.

Allons, remettez-vous; un revers vous accable!
Comment vont les amours, les projets, tout le train?

FLORICOURT.

Nous vivons, mon ami, dans un siècle d'airain.
Rien n'avance, ne va... j'ai plus de cent paroles;
Pour les effets néant... j'ai beau changer de rôles,
Saisir l'esprit, le ton de nos sociétés,
Amuser tous les jours dix cercles d'hébêtés;
Voir les gens qu'il faut voir, briller par ma dépense,
Rencherir sur ces riens qui font notre importance;
Je reste là tout net.... on me berce d'espoir;
Vingt billets le matin m'invitent pour le soir;
On me fête, et c'est tout: avantage stérile!
J'ai prouvé cependant que je puis être utile...
Tiens, pas plus tard qu'hier dans un fort grand soupé,
J'eus des trais d'un bonheur.... dont chacun fut frappé.
On murmuroit tout bas, il est vraiment aimable;
J'abîmai le baron; il parut détestable.
Je fis rire Chloé, rire jusqu'à l'excès,

Une bégueule morne et qui ne rit jamais....
Tu sais qu'elle peut tout, qu'on obtient tout par elle.
Eh bien! quand on sortit je réclamai son zèle;
Elle me répondit par des airs nonchalans,
Me pria de descendre, et d'appeler ses gens.
Eh! sur ces têtes-là fondez quelqu'espérance!
Nulle solidité, point de reconnoissance.
Qu'ils s'arrangent, je sens qu'il faut vivre pour soi,
Et mon ingrat pays n'est pas digne de moi.

DAMIS.

Comment? je vous croyois en faveur.

FLORICOURT, *avec étourderie.*

Quel vertige!
Crois-tu donc à ce mot, à ce brillant prestige?
La faveur maintenant n'est qu'un flux et reflux;
On a beau la poursuivre, on ne la fixe plus.
Il semble qu'aujourd'hui la fortune vous rie.
Demain le ciel se brouille, et la scène varie.
Le terrein où je marche est fertile en ingrats;
C'est un sable mouvant qu'on sent fuir sous ses pas.
Et le public léger, qu'un changement réveille,
Brise, en riant, l'autel qu'il encensoit la veille.
Ainsi de crainte en crainte, et d'espoir en espoir,
On se tue à briguer ce qu'on ne peut avoir.
Parmi cent concurrens, coudoyé dans la foule,
Moins de gré que de force, on cède au flot qui roule;

Et, plus que mécontent, mais non pas converti,
On se retrouve au point d'où l'on étoit parti.

DAMIS.

Ce tableau me paroît frappant de ressemblance.
Vous devenez profond !

FLORICOURT.

Il le faut bien... on pense.
C'est fait, je m'exécute et borne mon roman.

DAMIS.

Propos.

FLORICOURT.

Ton œil encor n'a pas saisi mon plan ?

DAMIS.

Oh ! pas le mot.

FLORICOURT.

Ecoute. Epouses-tu Mélise,
Ne l'épouse-tu pas ?

DAMIS.

La demande est exquise.

FLORICOURT.

Quels que soient tes projets, je n'y pénètre pas ;
Mais j'épouserai, moi.

DAMIS, *ironiquement.*

Dès-lors plus d'embarras.
De vos expédiens j'admire la justesse.

FLORICOURT.

Nul procédé, sur-tout : le prix est pour l'adresse.
Dorine me protége ; elle sait babiller :
Moi, je posséde l'art de la faire parler ;
Je me la suis acquise, et sa foi m'est connue.

DAMIS, *à part.*

Cette Dorine là me paroît entendue.

FLORICOURT.

Et Lisimon, d'ailleurs, servira mon amour.
On dit qu'il a jadis raffolé de la cour ;
Je veux lui mettre encor l'ambition en tête.
C'est un ressort plaisant.

DAMIS.

Et sur-tout fort honnête.
Ainsi vous épousez.

FLORICOURT.

Un peu.

DAMIS.

C'est mon avis.

FLORICOURT.

Tes conseils sont très-bons, tu les verras suivis.

DAMIS.

Rien n'est mieux calculé qu'une telle conduite ;

Et c'est avec plaisir que j'en verrai la suite.
Vous n'aimez pas Mélise, on conçoit bien cela:
Votre cœur ne s'est point oublié jusques-là.
Sa fraîcheur, sa jeunesse, une grace piquante,
D'un sourire attrayant la finesse éloquente,
N'ont pu, j'en jurerois, vous inspirer un goût:
Mais, Lisimon est riche, et Mélise aura tout;
Voilà ce qu'il vous faut; rien n'est plus convenable;
Et c'est ce qu'on appelle un hymen très-sortable.
S'aimer, détail bourgeois! bravant ce sot abus,
Vous allez épouser.... quelques cent mille écus.

FLORICOURT.

Oui. Par ce mariage (et tu m'y détermines)
Je veux de ma fortune étayer les ruines.
Pour les gens de notre ordre il n'est que ce recours.
Etourdis par nos goûts, distraits par nos amours,
Tant que l'activité nous tient lieu d'opulence,
Nous vivons dans l'ivresse et dans l'indépendance.
Autre temps, autres soins; risquant quelques soupirs,
Nous implorons l'hymen pour payer nos plaisirs.
Adieu, je vais courir chez tous mes gens d'affaires,
Et mettre à la raison intendant et notaires.
Tous ces animaux-là qu'on voit en enrageant,
Ont toujours de l'humeur, et n'ont jamais d'argent.

DAMIS.

N'allez pas les manquer.

FLORICOURT, *prenant la main de Damis.*

Non vraiment. Je te quitte,
J'emporte un avis sage, et mon cœur le mérite. (*Il sort.*)

SCENE VII.

DAMIS, *seul.*

D'UN moment de dépit il peut tout obtenir;
Il va voir Lisimon, je dois le prévenir.
N'ussé-je point d'amour, je lui serois contraire;
Je voudrois traverser le bonheur qu'il espère;
L'amitié m'en eut seule inspiré le dessein.
Sans adorer Mélise, il prétend à sa main!
Ses graces, son esprit n'ont rien qui l'intéresse!
En elle il considère, il cherche la richesse;
Quel amant! de mon but ne nous écartons point;
L'amour me l'indiqua, la probité s'y joint.
Mais si j'échoue enfin... si Mélise enivrée,
Se borne à cette cour dont elle est entourée!
Je ne le sais que trop, la beauté bien souvent,
Attentive à l'hommage, est sourde au sentiment.
Cachons encor le mien... Amour! tu sais si j'aime!
Ce pénible détour m'est dicté par toi-même:
Mélise, tu le vois, est prête à t'échapper,
Et je crois te servir, en osant la tromper.

Fin du premier acte.

ACTE II.

La scène est dans un avant-salle de l'appartement de Mélise.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, *seul.*

Chez Mélise, aujourd'hui ! moi ! quelle hardiesse !
Voyons : par l'oncle ici piquons un peu la nièce.
Il va venir, osons ; et, dans l'espoir que j'ai,
En feignant un refus, vengeons-nous d'un congé.
Je puis bien à mon tour risquer une imprudence.

SCENE II.

DAMIS, LISIMON.

DAMIS.

Ah ! je vous attendois avec impatience.

LISIMON, *absorbé dans la rêverie.*

Me voilà. J'en conviens, j'étois dans ce moment
D'une vue assez neuve occupé fortement.

Monsieur, c'est que le tact des affaires publiques
Veut de mâles esprits et des cœurs énergiques.
Quand je m'en escrimois, j'accordois tout cela:
Le tableau de l'Europe étoit imprimé là.
Tu m'as fait avertir, j'accours, adieu l'idée,
C'est le diable!

DAMIS.

Pardon: votre humeur est fondée.

LISIMON.

C'est fait... que me veux-tu?

DAMIS.

Je me suis consulté;
Et je peux avec vous parler en liberté.
Mélise est fort aimable; elle a droit de prétendre
Aux hommages, aux vœux de l'amant le plus tendre;
Mais comment souffre-t-elle un cercle d'étourdis,
D'agréables, de sots, par la mode enhardis;
Du bon ton, qu'ils n'ont pas, se croyant les arbitres,
Mettant leur ineptie à l'ombre de leurs titres,
Traînant d'un luxe outré l'indiscret attirail,
Petits sultans, honnis même dans leur serrail;
Tous ces demi-seigneurs sans talens et sans armes,
Qui bornent leurs exploits à tromper quelques femmes,
De pères très-fameux enfans très-peu connus,
Dont on cite les noms, au défaut des vertus?

LISIMON.

Je vais, si tu le veux, t'expliquer ce mystère.

DAMIS.

Soit.

LISIMON.

Tel que tu me vois, jadis j'eus ma chimère,
Comme un autre : à la cour j'étois fort assidu :
Dans un monde nouveau je me croyois perdu.
Je proposois alors des plans économiques,
Que je te montrerai, tous bien patriotiques,
Bien conçus....

DAMIS.

Je le crois.

LISIMON.

J'osai les présenter ;
Mais l'embarras étoit de les faire adopter.
Ces gens-ci m'y servoient, du moins en apparence :
Je les reçus chez moi, par excès de prudence.
Sous les dehors du zèle, ils venoient par essains,
En obsédant ma nièce, opiner sur mes vins.
Moi, comme un franc Gaulois, j'aime encor ma patrie.
Leurs protestations trompoient ma bonhommie.
Qu'ai-je embrassé ? du vent. On ne m'écoute pas ;
J'en fus pour mes calculs et pour mes résultats.
Aussi tout va, dieu sait ! graces à ma routine,

J'aurois en trois matins remonté la machine,
Je n'y renonce point; mon porte-feuille est plein :
Aujourd'hui secondé, j'exécute demain.
Oui, monsieur, qu'on m'installe et je réponds du reste.
Je puis être à l'Etat d'un profit manifeste.
Brouillant, bouleversant les principes connus,
J'arbore la réforme et je pare aux abus.
Voilà dans quel espoir ma folle complaisance
A de ces importuns toléré l'affluence.

DAMIS.

De leur zèle affecté voyez quels sont les fruits.

LISIMON.

Puisqu'ils ne peuvent rien, ils seront éconduits.

DAMIS.

Bon, change-t-on ainsi sa manière de vivre?
Votre charmante nièce au tourbillon se livre;
Et, croyant échapper à de tristes liens,
Obéit à des goûts qui ne sont pas les siens.
Elle est à cette époque, où l'ame irrésolue
Entre différens choix reste encore suspendue.
Son naturel heureux lutte et perce toujours;
Mais, s'il faut avec vous s'expliquer sans détours,
Il incline un peu trop vers la coquetterie,
Jeu cruel qui bientôt mène à la perfidie,
Des plus doux sentimens corrompt la pureté,
Eteint le caractère et nuit à la beauté.

Il faudroit à Mélise un ami difficile,
Qui tourmentât son cœur, encor neuf et docile,
Employât pour le vaincre un manège innocent.
Y jettât par degrés un trouble intéressant,
Enveloppât de fleurs les traits de la censure,
Et sût, à force d'art, le rendre à la nature.

LISIMON.

Eh bien, soit cet ami.

DAMIS, *riant à demi.*

Moi ?

LISIMON.

Toi-même, parbleu.
Il faut, comme tu dis, la tourmenter un peu,
Par de certains secrets dérouter son caprice,
Retenir la coquette au bord du précipice ;
Et, lui sauvant sur-tout l'ennui de la leçon,
La forcer par humeur d'avoir de la raison. . .
L'idée est lumineuse, et je l'ai bien saisi :
A l'application. Je t'en charge.

DAMIS.

Folie!
Revenons, s'il vous plaît, et daignez m'écouter.
(*Il regarde de tous côtés avec un air mystérieux.*)
Vous m'offrîtes sa main, je ne puis l'accepter,

Je veux choisir, monsieur, quelqu'un qui me convienne,
Dont la façon de voir s'accorde avec la mienne,
Qui connoisse le prix d'une amour délicat,
Et sache préférer le bonheur à l'éclat.

LISIMON.

Tu m'étonnes beaucoup et je te crois à peine.
Sans doute elle t'a fait quelque nouvelle scène,
Car c'est une étourdie!... ah! je vais la tancer
D'une belle façon!

DAMIS.

Gardez-vous d'y penser.
Ne vous voilà-t-il pas, comme à votre ordinaire,
Emporté?...

LISIMON.

J'en conviens, je suis un peu colère.

DAMIS.

Un peu? beaucoup.

LISIMON, *se radoucissant.*

Eh bien, je me corrigerai.
(*Reprenant le ton vif.*)
Mais on fera, morbleu! ce que je résoudrai.
Dans ce que j'ai conclu je suis fixe et tenace;
Ma nièce obéira....

DAMIS.

Modérez-vous, de grace.
De mon absence au moins choisissez le moment,
Et qu'à cet entretien je ne sois pas présent....
Ciel! Mélise!... je sors.

(Mélise entre dans ce moment. Ils se font une révérence et Damis sort.)

SCENE III.

MÉLISE, LISIMON, DORINE.

MÉLISE, *avec étonnement.*

Damis ici?

LISIMON.

Lui-même.
Pourquoi non, s'il vous plaît?

MÉLISE.

Ma surprise est extrême.
Quand nous mariez vous?

LISIMON.

Je le voudrois en vain:
Vous l'avez trop bien su guérir de ce dessein.

MÉLISE, *vivement.*

Quoi!...

LISIMON.

Rien.

MÉLISE.

Encore ?...

LISIMON.

Eh bien !...

MÉLISE.

Parlez.

LISIMON.

Je vous annonce...

MÉLISE.

Mais quoi donc ?

LISIMON.

Que Damis à vos charmes renonce.
De vos airs, de vos tons, il est las à la fin.
Il refuse en un mot le don de votre main.

MÉLISE.

Il me refuse !

LISIMON.

Net. Mais cela sans colère,
Toujours maître de lui (car c'est son caractère,)
Si posément enfin, et d'un air si glacé,
Que tout autre à ma place en seroit courroucé.

MÉLISE,

MÉLISE, *avec une gaîté contrainte.*

Courroucé! pourquoi donc? le trait est impayable.

LISIMON,

Vous paroît-il plaisant?

MÉLISE.

(*avec chaleur, et ne pouvant cacher son dépit.*)

Damis est admirable!
C'est moi, monsieur, c'est moi, qui trompant son espoir,
Lui mandois ce matin de ne me plus revoir.

LISIMON.

Fable!

DORINE.

Rien n'est plus vrai: ma maîtresse est vengée.
De l'exécution cette main fut chargée.

MÉLISE.

De sa froideur pour moi vous voilà convincu?

LISIMON.

Oh! oui!

MÉLISE.

Vous en a-t-il long-temps entretenu?
Félicitez-vous bien, vantez votre conduite,
De vos préventions, voilà quelle est la suite.

LISIMON, *brusquement.*

Moi, j'ai cru que ces nœuds seroient bien assortis;

(*Affectant de la finesse.*)

J'ai même soupçonné que vous aimiez Damis.

MÉLISE.

Mon oncle, assurément le soupçon est unique.
Vous êtes étonnant.

LISIMON.

Non, je suis véridique.

DORINE.

Que monsieur Lisimon a l'esprit clairvoyant!
Rien ne peut échapper à son œil pénétrant.
Il lit, sans se tromper, jusqu'au fond de nos ames;
Comme il déchiffre un cœur, comme il connoît les femmes!

LISIMON.

Que trop, en vérité! j'ai bien payé cela;
On est dupe long-temps avant d'en venir là...
Mais, dans ce moment-ci, je m'abuse peut-être,
Je ne démêle rien, je ne sais rien connoître....

(*à Mélise, avec humeur.*)

Que m'importe après tout? congédiez Damis;
Si vous le voulez même, épousez le marquis.
Bel hymen!

MÉLISE, *avec impatience.*

Vous l'aimiez dans ces jours de folie,
Où les gens du bel air étoient votre manie;
Quand mon oncle, en projets consumant chaque jour,
En poste alloit chercher des chagrins à la cour...
De tous ces messieurs-là vous goutiez l'importance,
Leur ton vous paroissoit le ton par excellence.

LISIMON.

Oh! j'avois mes raisons. Le bien public d'ailleurs....
Bref, c'est un autre temps, et je veux d'autres mœurs.

DORINE.

Floricourt, au surplus, n'a rien pour vous déplaire.
D'une vieille parente il sera légataire;
Sa naissance est illustre; il est jeune, bien fait.

MÉLISE, *avec humeur.*

Ah! vous le protégez?...

DORINE.

(*à Lisimon.*) Enfin on s'y connoît.
Puis, s'il vous revenoit un jour en fantaisie
De vouer à l'Etat votre rare génie;
Aux airs de courtisan il saura vous plier,
Et c'est un homme, au moins, qui peut vous appuyer.
Quel plaisir de briller, d'étendre un peu sa sphère!
Une fois en crédit, que d'heureux on doit faire!

LISIMON.

Tu crois donc qu'on pourroit. . . .

DORINE.

Je vous ai dévoilé.

LISIMON.

Toi! .. comment donc? par où?

DORINE.

Tout en vous m'a parlé;
Discours obscurs, mais fins; silence énigmatique. . .
Et ce rire ingénu qui cache un politique.

LISIMON.

L'y voilà.

MÉLISE.

Finissz. . . . Le beau raisonnement!

LISIMON, *après avoir réfléchi.*

Eh! ce qu'elle dit là n'est pas sans fondement,
Elle voit assez bien. Mais j'insiste: ma nièce,
Je veux encor pour vous signaler ma tendresse.
Je regrette Damis, quoique vous en disiez,
Et veux le ramener, dès ce soir, à vos pieds.
Je sens bien qu'il faudra, rappelant ma finesse,
Négocier la chose avec un peu d'adresse. . .
Mais on sait se tirer d'une difficulté,
Et délicatement ménager un traité;
Sois sûre. . . . enfin. . . .

SCENE IV.

MÉLISE, DORINE.

MÉLISE.

Mon oncle est incompréhensible.

DORINE.

Damis, toujours Damis ! ce caprice est risible...
Oui ; mais tous ces discours sont ici superflus ;
Damis est hors de cour et vous n'y songez plus.

MÉLISE.

Y songer ! il faudroit que je fusse bien folle !
Sa conduite, avec moi, cependant me désole.
Je voudrois à mes pieds le voir s'humilier,
Et...

DORINE.

Ce procédé là seroit plus régulier.

MÉLISE.

N'en parlons plus.

DORINE.

Sans doute.

MÉLISE.

Au fond, je le déteste.

DORINE.

De vos ressentimens ce dépit est le reste.

MÉLISE.

Tu dis que mon billet n'a point paru l'aigrir?

DORINE.

Non; tranquillisez-vous.

MÉLISE.

Je n'en puis revenir.
Mais, moi, Dorine, aussi j'ai fait une impudence;
Que prétendois-je, enfin?

DORINE.

Punir son impudence.

MÉLISE.

Dis sa discrétion, c'est le mot: en effet,
Tu le sais comme moi, qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait
Qui lui pût attirer cette rigueur extrême?

DORINE.

Comment! un insolent qui ne dit pas qu'il aime!

MÉLISE.

Qu'il aime! il faut savoir s'il aime: le sais-tu?

DORINE.

Eh! mais, rien n'est plus clair.

MÉLISE.

Moi, je n'en ai rien vu.

DORINE.

Moi, je vous garantis qu'il brûle au fond de l'ame.

MÉLISE.

Eh ! que ne parle-t-il ?

DORINE.

Mais il craint pour sa flâme.

MÉLISE.

Oh ! il a bien raison.... mais il faut s'expliquer !

DORINE.

N'ayez pas seulement l'air de le remarquer.

MÉLISE.

Bon !

DORINE.

Laissons ce sujet; car il vous indispose.

MÉLISE.

Moi ! non : autant parler de lui que d'autre chose ;
Tu peux continuer.

DORINE.

Parlons-en donc... eh bien,
Puisque vous le voulez, qu'en dirons-nous ?

MÉLISE.

Oh ! rien.

DORINE.

Pourquoi donc cette humeur et cette impatience ?
Si vous l'aimiez encor ?

MÉLISE.

Tais-toi.

(*Elles se taisent pendant un moment.*)

DORINE.

Le beau silence !

MÉLISE.

Tu n'as point remarqué le portrait qu'il tenoit ?
Tu n'as point distingué ? ..

DORINE

Non, il l'examinoit
D'un œil très-satisfait.

MÉLISE, *à part.*

(*haut.*) Je souffre le martyre !
Tu n'as rien entendu de ce qu'il a pu dire ?

DORINE.

Il avoit l'air content.... c'est tout ce que je sai.

MÉLISE, *avec la plus grande vivacité.*

Je ne demande pas s'il étoit triste ou gai :
Répondez juste au moins.

DORINE.

Je quitte la partie;
Mais j'apperçois Germain.

MÉLISE.

Demeurez, je vous prie;
Qu'il approche.

SCENE V.

MÉLISE, DORINE, GERMAIN.

MÉLISE, *d'un air distrait.*

Ah! c'est toi, Germain?

GERMAIN.

Pour vous servir,
Madame; commandez, et je cours obéir....
Je montois chez Damis.

MÉLISE.

Il est ici ton maître?

GERMAIN.

Oui, même tout le soir je crois qu'il y doit être.

MÉLISE.

Seul?

GERMAIN.

Seul, je l'imagine.

MÉLISE.

Il ne peut être mieux.
Tu sais apparemment qu'il est fort amoureux ?

GERMAIN.

Amoureux !

MÉLISE.

Et bien plus, il ose le paroître....

GERMAIN.

Madame, écoutez donc..

DORINE.

Dis, tu dois t'y connoître.

GERMAIN.

Je sais qu'il s'est donné ces airs-là quelquefois.

DORINE.

Eh ! sait-on quel objet a décidé son choix ?

GERMAIN.

Non : il est fort discret, il soupire en silence ;
Rien n'échappe avec lui....

MÉLISE.

La bonne extravagance !

DORINE.

Et ce portrait divin dont il est enivré,
Qu'il observe sans cesse avec l'air égaré ;
A ton compte, Germain, n'est ce point un indice ?

MÉLISE.

Va, parle à cœur ouvert, et quitte l'artifice.

DORINE.

Sans doute, allons, du cœur.

GERMAIN.

S'il ne faut rien celer,
Ce portrait lui plaît fort, et....

MÉLISE, *poussant Dorine.*

Fais-le donc parler.

DORINE, *poussant Germain.*

Va donc.

GERMAIN.

Seul dans un coin, quand il est à son aise,
Il le tourne et retourne, il le baise et rebaise;
Il lui parle souvent comme s'il l'entendoit,
Et lui reparle encor, comme s'il répondoit.
Cela me charme, moi, je me plais à l'entendre.

DORINE.

A cette école-là tu deviendras fort tendre.

MÉLISE.

Et l'on ne peut savoir quel est l'original ?

GERMAIN.

Non.

DORINE.

Non ?

MÉLISE.

Germain discret ! mais cela n'est point mal...
Oh ! c'est, n'en doutons pas, quelque franche coquette.

GERMAIN.

Madame, en vérité....

MÉLISE.

Quelque folle parfaite.

GERMAIN.

Madame, je rougis....

MÉLISE.

J'en suis sûre.

GERMAIN.

Comment ?
Quoi qu'il en soit enfin, le portrait est charmant.

MÉLISE.

Affreux, peut-être ?

GERMAIN.

GERMAIN.

Affreux ! cela vous plaît à dire.

MÉLISE.

Je le repète, affreux.

GERMAIN.

Je cède et me retire.
Ah ! ce pauvre portrait, comme vous le traitez !
Mais vous ne savez pas à qui vous insultez.

MÉLISE, *le rappelant.*

Si Damis n'est point trop occupé de sa flâme,
Dis-lui que je l'attends, ici même.

GERMAIN.

Oui, madame. (*Il sort.*)

SCENE VI.

MÉLISE, DORINE.

MÉLISE.

Il faut que je lui parle indispensablement.
Oui....

DORINE, *à part.*

Ma maîtresse en tient indubitablement.

MÉLISE.

Je veux qu'avant le soir tout ceci se termine.

DORINE.

Comme il va s'applaudir !

MÉLISE.

Retirez-vous, Dorine.
J'entends du bruit: on vient. Ciel! Floricourt! l'ennui!...
Mais, feignons... contre moi tout conspire aujourd'hui.

(*Dorine, en sortant, rencontre Floricourt : ils se font réciproquement des signes.*)

SCENE VII.

FLORICOURT, MÉLISE.

FLORICOURT.

On vous rencontre enfin!... mais vous êtes charmante
De disparoître ainsi, de tromper mon attente.
Qu'elle est belle !

MÉLISE.

Oh! laissez ce ton complimenteur !

FLORICOURT, *du ton le plus étourdi.*

Non, madame ; avec vous ce ton-là part du cœur.

MÉLISE, *riant.*

Du cœur! y songez-vous! vous léger, vous frivole! ..
Recueillez-vous, marquis : est-ce là votre rôle?

FLORICOURT.

Sans doute.

MÉLISE.

Encore un coup supprimons la fadeur,
Sinon, je vous le dis, j'aurai beaucoup d'humeur,
Et je vous ennuierai.

FLORICOURT, *avec galanterie et légèreté.*

Non, cela ne peut être.
Je cherche le plaisir, et vos yeux le font naître :
Mais, depuis près d'un mois, disons la vérité,
Dans quelle solitude avez-vous végété?
C'est se conduire mal; tout le monde en murmure.
Plus de bals, de soupers, pas la moindre aventure!
Vous avez de l'humeur; on n'en est pas surpris.
Vous prenez un travers, je vous en avertis.
Comment donc, belle, aimable, à la fleur de votre âge,
S'enterrer chez un oncle, et s'ériger en sage!
Mais vous n'y pensez pas; il faut absolument
Vous rendre à vos amis, vous remettre au courant.
Je vous offre mes vœux, qui sont flatteurs peut-être;
Mon nom, ce que je suis, et ce que je dois être;
Une existence enfin. Allons, ouvrez les yeux;

Le temps vole, il échappe, il emporte les jeux,
Ressuscitez; sortez de cette nuit profonde,
Et paroissons tous deux sur la scène du monde.

MÉLISE.

Mais vous devenez fou!

FLORICOURT, *de l'air le plus évaporé.*

Non, je ne le suis pas.
C'est trop ensevelir de si brillans appas,
Faits pour orner, madame, un plus décent asyle
Que des cercles obscurs et l'ombre de la ville.
Ecoutez-moi : je viens d'apprendre en ce moment,
J'en ai l'avis sur moi, que je dois sûrement
Hériter, avant peu, d'une tante éternelle!...
Qui me remet toujours.

MÉLISE.

Cette dame est cruelle.

FLORICOURT.

Elle ne finit pas. Mais, pour cette fois-ci,
Il paroît cependant qu'elle a pris son parti.
Elle a quatre-vingts ans, c'est l'âge des retraites.
J'envahis sa fortune, elle est des plus complettes.
Le tout vous est offert. Nous mêlerons nos biens,
Et l'opulence encor va serrer nos liens.

MÉLISE.

L'opulence! et le cœur? est-il un autre empire?

Le trésor d'un amant c'est l'amour qu'il inspire.
Est-il riche; on l'ignore... on songe à ses vertus.
Est-il pauvre; on le venge, en l'aimant encore plus;
Voilà mes sentimens.

FLORICOURT.

Je vous en félicite;
Vous bravez la fortune et cédez au mérite!
Ce sacrifice est noble et sur-tout bien placé.
Je savois à quel cœur je m'étois adressé.

MÉLISE.

Par exemple, marquis, permettez-moi de rire.
Quoi! vous prenez pour vous ce que je viens de dire?

FLORICOURT, *avec la plus grande gaîté.*

Eh! comment s'y tromper? le détour est charmant.

MÉLISE.

Encor?

FLORICOURT, *hors de lui.*

Vous me voyez dans un enchantement!....
Je suis las d'espérer. Décidez-vous, de grace.
Ecoutons la raison et laissons la grimace.

(Il tombe à ses pieds.)

Ah! je vous le demande au nom de nos beaux jours;
Faisons à tout Paris envier nos amours.

MÉLISE.

Trêve donc, s'il vous plaît, à la plaisanterie...
Il extravague.... on vient : levez-vous, je vous prie.

FLORICOURT.

Non. Je lis dans vos yeux, dans ce tendre embarras,
Que mon hommage a pris et ne vous déplaît pas.

(*Damis entre dans ce moment. Il est apperçu de Mélise et non de Floricourt.*)

C'est à moi d'affermir mon bonheur qui s'apprête.
Tout me sert, et je cours assurer ma conquête.

(*Floricourt, en sortant, rencontre Damis, et lui fait des signes d'un air triomphant.*)

SCENE VIII.

DAMIS, MÉLISE.

DAMIS *du fond du théâtre.*

Fort bien, le tête-à-tête est un peu hasardé.
Est-ce pour ce tableau que vous m'avez mandé?
Il est touchant!

MÉLISE.

A-t-il le bonheur de vous plaire?

DAMIS, *avec une gaîté contrainte.*

Beaucoup.

MÉLISE, *ironiquement.*

Il me parloit de son ardeur sincère.

DAMIS.

Et vous daigniez répondre à des transports si doux!
C'est l'usage au surplus.

MÉLISE, *à part.*

(*haut.*) Mais, seroit-il jaloux?
J'étois libre, monsieur, lorsqu'on vous fit descendre.

DAMIS, *très-froidement.*

Vos ordres son sacrés; j'ai volé pour m'y rendre.
(*à part.*)
L'entretien sera vif.

MÉLISE.

M'expliquez-vous enfin
Les propos que mon oncle à tenus ce matin?
Qu'est-ce que cet hymen, ce refus, cet outrage
Dont il vous accusoit?

DAMIS.

Quand tout vous rend hommage;
Madame, en vérité pensez-vous à cela?
C'est une vision que cet outrage-là.
Ne le savez-vous pas? qui raconte, exagère,

Et c'est l'art d'embrouiller la chose plus claire.
Votre oncle brusquement vient m'offrir votre main.
Je ne m'attendois pas à ce bonheur soudain ;
Je n'avois ni le droit, ni l'orgueil d'y prétendre ;
C'est en m'appréciant que j'osai m'en défendre.
Voilà tout.

MÉLISE, *d'un ton ironique.*

Voilà tout ?...

DAMIS, *se rapprochant.*

Mais vous, madame, vous,
M'expliquez-vous enfin quel est ce grand courroux,
Cet étonnant billet qui de chez vous me chasse ?
Comment me suis-je donc attiré ma disgrace ?

MÉLISE.

Ma lettre vous l'apprend sans rien dissimuler.
Je suis lasse, monsieur, d'apprêter à parler ;
Je suis jeune, on m'observe, on censure, on raisonne,
Et, pour fuir les amans, je ne vois plus personne.

DAMIS.

Est-ce à ce titre d'amant que je suis renvoyé ?

MÉLISE, *très-vîte.*

Point de détail.

DAMIS.

Je vois qu'on m'a calomnié.
Quand on aime, on s'échappe, on se trahit : madame,

Vous ai-je dit un mot qui fît croire à ma flâme ?

MÉLISE, *avec vivacité.*

Eh ! quand cela seroit ?

DAMIS.

Oui : mais... cela n'est pas !

MÉLISE, *avec chaleur.*

Quoi ! votre empressement à suivre tous mes pas,
Cette assiduité que tout Paris a vue,
Et votre jalousie avec art retenue,
N'annonçoient pas assez un homme qui prétend
Et semble, pour le dire, aux aguets d'un instant ?

DAMIS.

Ah ! ne confondons point ! tout cela vouloit dire
Qu'on rencontre chez vous ce que mon cœur desire,
Des graces, des talens....

MÉLISE.

Vous m'impatientés.

DAMIS.

Un commerce divin, cent belles qualités.
Cela signifioit que votre esprit enchante,
Qu'on se plaît à vous voir, que vous êtes charmante.
Enfin........

MÉLISE.

Parlez.

DAMIS.

Cela, je le dis sans détour,
Prouvoit tout vos attraits, sans prouver mon amour.

MÉLISE.

Soit, soit; eh! que me fait votre amour, je vous prie?

DAMIS.

Vous m'accusez, il faut que je me justifie.

MÉLISE.

De quoi donc? il m'outrage à chaque mot!

DAMIS.

De quoi?
De l'amour prétendu qui vous révolte en moi.

MÉLISE.

Vous me haïssez donc, monsieur?

DAMIS.

Qui? moi, madame?

MÉLISE.

Répondez.

DAMIS.

Mieux que moi vous lisez dans mon ame
Et c'est trop prolonger mon embarras.
Comment! lorsqu'on vous voit dire qu'on n'aime pas,

Un tel aveu pour vous seroit tout neuf peut-être ?
Il pourroit vous fâcher ; mais vous l'auriez fait naître.
Car enfin, si vos lois n'en veulent qu'aux amans,
Pourquoi m'envelopper dans vos ressentimens ?
Pourquoi, prompte à risquer un arrêt qui m'accable,
Si je suis innocent, me traiter en coupable ?

MÉLISE.

Allez, monsieur, allez, vous m'êtes odieux.

DAMIS.

Vous ne fûtes jamais plus aimable à mes yeux.

MÉLISE.

Eloignez-vous des miens.

DAMIS.

D'où vient cette colère ?
J'obéis, et je sors, de peur de vous déplaire.

SCENE IX.

MÉLISE, *seule.*

Eh ? de cet homme-là je serois le jouet !
Qu'est-ce donc qui me tient ? l'aimerois-je en effet ?
Oh! que je l'aime ou non, je prétends qu'il fléchisse ;
Je le veux par raison, bien plus que par caprice....

J'ai su toucher son cœur, il a beau se masquer,
Et son adroit orgueil ne veut pas s'expliquer!
C'est mon maudit billet!... Qui me forçoit d'écrire
Que prétendois-je avant qu'il m'eût osé rien dire?
Ma conduite est étrange, incroyable vraiment;
Mais la sienne!... la sienne est un affront sanglant.
Oh! cet homme est un monstre... eh bien, il est aimable,
C'est la règle... que faire? ô trouble insupportable!
Ce monstre-là me plaît, je le sens, j'en rougis;
Mais je m'en vengerai, quand je l'aurai soumis.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LISIMON, *seul.*

Ma foi, ce Floricourt n'est point aussi frivole....
Cet homme, avec le tems, peut jouer un grand rôle.
Dans ce moment encor, il m'a très-bien parlé.
Malgré mon air discret, comme il m'a démêlé!
La peste! quel coup-d'œil! oui, j'étois un barbare;
Je désolois Mélise, il faut que je répare.
Le marquis lui convient, il pense.... il ira loin,
Et de lui quelque jour on peut avoir besoin.
Que sait-on?

SCENE II.

LISIMON, MÉLISE, DORINE.

LISIMON.

Eh bien! qu'est-ce? un air mélancolique?
Moi, je veux qu'on me parle et qu'on se communique.
Ça, raisonnons un peu: j'avois jugé trop tôt.
Damis, je le vois bien, n'est pas ce qu'il vous faut.

Il a, je ne sais quoi, qui d'abord intéresse ;
Mais sa conduite sourde annonce trop d'adresse.
Trop de flegme, à la longue, est à périr d'ennui,
Et je crois que vraiment je me gâte avec lui.

DORINE.

Vivat! enfin, monsieur redevient raisonnable!
Damis a des moments ; mais il n'est point aimable.
Il aime avec méthode, il brûle sensément ;
La mode en peut venir, et rien n'est moins plaisant.

MÉLISE.

A ravir! comment donc!... allez, mademoiselle,
Sachez une autre fois mesurer votre zèle ;
Renfermez avec soin ses transports indiscrets :
Et supprimez sur-tout le talent des portraits.

DORINE.

Madame, une autre fois je serai moins sincère,
Et je saurai....

MÉLISE.

Sachez m'obéir et vous taire.

LISIMON.

Sans doute, elle outre un peu; mais je crois qu'en effet,
Damis est trop contraint et n'est point votre fait.

MÉLISE.

Y songez-vous? laissez, laissez aller les choses.
Je ne comprends plus rien à vos métamorphoses.

LISIMON.

Oh ! je veux vous venger d'un insolent refus.

MÉLISE.

Je vous dispense, moi, de ces soins superflus.

LISIMON.

Mon amitié pour lui dans cette circonstance,
Lui vaut, de votre part, un reste d'indulgence ;
Mais je vois clairement que vous le détestez,
Et je ne pretends pas forcer les volontés.
Rejetez un hymen pour lui trop honorable.

MÉLISE, *à part*,

Vous me persécutez. Il est insupportable.

LISIMON.

Assurément il l'est, et j'en suis révolté.
J'admire, en pareil cas, votre sécurité ;
Je suis d'une fureur!... C'est que cette aventure
Peut prendre dans le monde une sotte tournure.
Je vois loin.

MÉLISE.

Oui, très-loin.

LISIMON.

Et puis d'ailleurs j'ai su
Que là-bas..... à la cour, il est très-peu connu.

MÉLISE.

Quoi! cela vous reprend ?

LISIMON.

L'obscurité me blesse.
Tout bien considéré, se borner est foiblesse.
Quand on a votre esprit, vos graces, votre goût,
Il faut prendre un mari fait pour aller à tout.
J'ai des projets... je veux... l'affaire m'intéresse,
Et, pour bien des raisons, je dois venger ma nièce.
En ce jour, à l'instant : oui, j'y cours de ce pas...
Vous m'arrêtez envain, je n'en démordrai pas;
Je n'ai point comme vous une tête légère,
Qui veut et ne veut plus; il faut du caractère. (*Il sort.*)

SCENE III.

MÉLISE, DORINE.

MÉLISE.

Voila du Floricourt.... si pourtant son humeur...
Damis a dans mon oncle un zélé protecteur;
Je crois qu'il devient fou... mais moi, suis-je plus sage?
(*à Dorine.*)
De parler aujourd'hui vous avez une rage ?

DORINE.

Moi!

MÉLISE.

Damis est à plaindre.

DORINE, *entre ses dents.*

Il le mériteroit,

MÉLISE.

Hein? comment? votre esprit se forme tout-à-fait.
Je vous trouve aujourd'hui brillante en reparties.
(à part)
Mais, par où de mon oncle arrêter les lubies?
Il va trouver Damis, que lui va-t-il conter?

(Damis paroît ; Dorine se retire.)

SCENE IV.

MELISE, DAMIS.

MÉLISE.

Quoi! c'est vous?

DAMIS.

Je me sauve.

MÉLISE.

(Après une pause.) Oh! vous pouvez rester!
Savez-vous que tantôt j'étois fort singulière.

DAMIS.

Vous vous en souvenez ?

MÉLISE.

J'en ai ri la première ;
Je ne sais où j'ai pris ces indiscrets éclats.
Il est tout simple au moins que vous ne m'aimiez pas.

DAMIS.

Je vous ai rassurée.

MÉLISE.

Et j'en suis fort contente.

DAMIS.

Autant que je puis voir, l'amour vous épouvante.

MÉLISE.

Tout ce qui me fâchoit, c'est qu'en vous défendant,
Vous paroissiez encore avoir l'air d'un amant.
Il régnoit dans vos tons, je ne sais quelle gêne,
Qui sur vos sentimens me laissoit incertaine;
Oui; tenez, on eût dit que vous étiez piqué.

DAMIS.

Voilà ce que dans moi vous avez remarqué ?

MÉLISE.

C'est ce que j'ai cru voir.

DAMIS.

Idée.

MÉLISE.

En conscience,
Etes-vous bien certain de votre indifférence ?

DAMIS, *riant.*

Celui-là vient de loin ! quoi ! vous n'y croyèz pas ?
Mais ne retournons point à nos premiers débats.
Prenez garde ; au traité vous êtes infidèle ;
C'est vous qui commencez à me chercher querelle.
Quand je vous aimerois, pensez-vous entre nous
Que j'irois l'avouer après votre courroux,
Moi ! qui sais à quel point cela peut vous déplaire,
Moi ! qu'on vient de chasser sans nul préliminaire !
Si contre moi le doute a bien pu vous armer,
Quel sort me feriez-vous si j'osois vous aimer ?

MÉLISE.

Le cas est différent.

DAMIS.

Il deviendroit le même.
Oh ! je vous connois bien ; malheur à qui vous aime !

MÉLISE.

Quelle obstination !

DAMIS.

Eh bien ! n'en parlons plus.
Pourquoi, sans nul objet, s'échauffer là-dessus ?

MÉLISE.

Vous êtes incroyable avec votre systême!
Comment? si vous m'aimiez par un malheur extrême!
Loin d'en faire l'aveu, loin de me prévenir...

DAMIS, *avec une sorte de crainte.*

Mais,.. il est quelquefois très-bon de voir venir.

MÉLISE.

Et le cœur est soumis à ces calculs infâmes!
Les hommes! quels fléaux! puis on s'en prend aux
femmes.
D'un instinct libre et pur si l'amour est le fruit,
Du moment qu'on raisonne, il est déjà détruit.
L'homme honnête, monsieur, dédaignant la finesse,
Doit tout à son penchant et rien à son adresse.
Eh! qu'attendre d'un cœur par lui-même gêné,
Qui, s'observant toujours, n'est jamais entraîné?
Il faut s'abandonner, sentir tout, ne rien feindre,
S'enflammer pour le prix, sans projet pour l'atteindre.
Qui sait le mieux tromper, plaît quelquefois le mieux:
Mais qui plaît sans aimer, jouit sans être heureux.
Ah! je plains bien le sort d'une femme sensible!....

DAMIS.

Ce phénix, s'il existe, est au moins invisible.

MÉLISE.

A vos yeux.

DAMIS.

Le trouver, c'est l'affaire du tems.
Sous le masque entre nous, reconnoît-on les gens?
De vos goûts passagers comment suivre les traces?
Le sentiment chez vous disparoît sous les graces.

MÉLISE.

Quoi! vous ne savez pas lire au fond de nos cœurs?

DAMIS.

Moi! vraiment je le donne aux plus fins connoisseurs.

MÉLISE.

Vous n'avez donc pas vu que, cent fois dans sa vie,
Floricourt, par exemple, et m'excède et m'ennuie?
Vous n'avez donc point vu, malgré tous leurs propos,
Que, même en les fêtant, je méprise les sots;
Qu'au milieu du grand monde, où je parois légère,
Je me suis fait un plan et presque un caractère;
Qu'à la foule bruyante, à mille jolis riens,
J'ai souvent préféré vos graves entretiens?
Et que....

DAMIS.

Vous vous taisez? pourquoi donc?

MÉLISE, *à part.*

Je m'admire?

DAMIS.

Eh bien?

MÉLISE.

Eh bien! monsieur.... je n'ai plus rien à dire.

DAMIS.

Quand le cœur ne sent rien.

SCENE V.

Les mêmes, FLORICOURT,

FLORICOURT,

(*riant aux éclats dans le fond du théâtre.*)

(*S'approchant.*) D'HONNEUR le tour est gai.
Ah! je respire enfin, notre oncle est subjugué.
Jugez s'il m'aime! il veut, et dès cette journée,
Décider mon bonheur, fixer notre hymenée.
Il est expéditif.

MÉLISE.

Fort bien! marquis, fort bien!
L'aveu de Lisimon vous assure du mien:
Vous pouvez y compter.

FLORICOURT.

Après ce tour d'adresse,
Il seroit trop piquant...

MÉLISE.

Mais par quelle finesse
Avez-vous donc, monsieur, retourné son esprit?
Car cela me paroît miraculeux.

FLORICOURT.

Bien dit.

MÉLISE, *avec empressement.*

Voyons.

FLORICOURT.

Pour le réduire il a fallu lui plaire.
Votre oncle s'est d'abord armé d'un front sévère,
J'ai radouci mon ton pour ne le point heurter,
Et j'ai surpris enfin l'instant de le flatter.
J'ai vanté son discours soit disant laconique,
Sa pénétration, sur-tout sa politique:
Je me suis étonné qu'un homme tel que lui
Ne fût point dans l'Etat très-puissant aujourd'hui.
Vous auriez un œil d'aigle, un abord populaire,
Et l'art d'approfondir, joint avec l'art de plaire,
Lui disois-je à-peu-près: il l'a cru bonnement;
Moi, de montrer alors un zele véhément,
D'offrir tout mon crédit... enfin rien ne l'arrête,
Le voilà décidé.

MÉLISE.

Mais c'est une conquête,

(*à part, et regardant Damis.*)
Voyez si rien l'émeut.

FLORICOURT.

L'amour agit pour nous.

MÉLISE, *sérieusement.*

Puisque mon oncle enfin est appuyé par vous,
A ses nouveaux desseins je n'ose être contraire.
Il faut....

FLORICOURT.

Vous convenez que pour moi tout prospère;
Notre hymen...

MÉLISE.

Oui, marquis, devient très-positif.

DAMIS, *d'un ton piqué.*

La grandeur de votre oncle est un point décisif,
Et......

FLORICOURT.

J'ai craint de Damis quelque temps la poursuite;
On m'a tranquillisé.

DAMIS.

Qui donc?

MÉLISE, *vivement.*

Dites-nous vîte.

FLORICOUT.

FLORICOURT, *à Mélise.*

Je sais qu'il aime ailleurs.

MÉLISE.

Il peut nous mettre au fait.

FLORICOURT.

Eh! comment donc; comment?

MÉLISE.

Il a certain portrait

Qui ne le quitte pas.

FLORICOURT.

C'est Celadon lui-même!

MÉLISE.

Oui, pour ce portrait-la sa folie est extrême.

DAMIS.

Madame, il est trop vrai, je l'aime éperdument.

MÉLISE, *avec dépit.*

L'original, sans doute, est un objet charmant?

DAMIS, *d'un ton passionné.*

Oh! charmant!

MÉLISE.

Je le crois.

DAMIS.

Je lui dois cet hommage.

FLORICOURT.

Et bien ! s'il est ainsi, montre-nous son image.

DAMIS.

Si madame le veut, ma prudence consent;
Mais à condition que vous serez absent.

FLORICOURT.

Moi !

DAMIS.

Vous.

FLORICOURT.

Pour un portrait, allons, quelle manie !

DAMIS.

Vous le faire entrevoir, c'est en donner copie.

FLORICOURT.

Il est d'une rigueur ! .. Madame, prononcez.

MÉLISE.

Mon sexe... est curieux.

FLORICOURT.

J'entends, vous me chassez.
Je vais de Lisimon aiguillonner le zèle;

Votre bonheur, le mien près de lui me rappelle,
J'y vole : en m'éclipsant d'un air paisible et doux,
Je satisfais d'avance aux égards d'un époux.

(Il baise la main de Mélise, et sort.)

SCENE VI.

MÉLISE, DAMIS.

DAMIS.

Cet hymen me paroît une affaire conclue.

MÉLISE.

Tout de bon, croyez-vous que j'y sois résolue ?

DAMIS.

Pourquoi non ? de votre oncle il a déjà l'aveu,
Et.... le vôtre suivra.

MÉLISE.

Le mien ?.. voyons un peu
Le portrait.

DAMIS.

Un moment.

MÉLISE.

Volontiers : mais de grace,
Que vous importe enfin que cet hymen se fasse ?

Vous êtes occupé, tout le prouve et le dit :
Ce que l'art veut cacher, l'art même le trahit.
Pour moi, ce qui m'en plaît, tout haut je le confesse,
C'est que vous possédez une étrange maîtresse.
Elle est assurément calme dans ses amours !
Elle sait que chez moi vous êtes tous les jours,
Et son orgueil se tait, et son cœur est tranquille !
De tous vos soins pour moi spectatrice immobile,
Madame ne dit mot, trouve que tout est bien,
Et n'a garde avec vous de se plaindre de rien !
Elle a donc cinquante ans !

DAMIS.

Pas tout-à-fait encore.
Elle n'en a que vingt.

MÉLISE, *à part.*

Quel conte ! je l'abhorre.

DAMIS.

Ah ! n'en parlez point mal. Quand vous la connoîtrez,
D'un jugement trop prompt vous vous repentirez ;
C'est moi qui vous le dis.

MÉLISE.

Vous dites à merveille.

DAMIS.

Vraiment ?

MÉLISE.

Continuez, oui, je vous le conseille ;
Que m'importe... Ah! je vois... peut-être croyez-vous
Qu'une humeur sans motif cache un dépit jaloux?
Cela seroit nouveau ! moi, de la jalousie !
Moi, vous aimer! non, non ; je n'en ai nulle envie ;
Je ne m'oppose point à vos félicités.

DAMIS.

Vous ne devinez pas combien vous m'enchantez...
C'est votre dernier mot ?

MÉLISE

Ce doute là m'offense.
Vos discours à la fin lassent ma patience.
Allez trouver, monsieur, la beauté qui vous plaît,
Et gardez constamment un aussi rare objet.

DAMIS.

Je me le promets bien....

MÉLISE, *avec chaleur*

Mon Dieu ! j'en étois sûre...
Je me ravise, et veux connoître sa figure :
Son naturel paisible, unique en ses effets,
Me donne le desir de contempler ses traits.

DAMIS.

Oh! dans ce moment-ci, vous verriez mal sans doute.

MÉLISE.

Elle craint mes regards ?

DAMIS.

C'est moi... qui les redoute.

MÉLISE.

Mais, j'ai votre parole... essuierai-je un refus ?

DAMIS.

Pour juger sainement vos sens sont trop émus.

MÉLISE.

Je le veux.

DAMIS.

Je ne puis.

MÉLISE

Contez, contez d'avance,
Puisqu'elle en a besoin, sur beaucoup d'indulgence.

DAMIS, *tirant le portrait.*

Vous l'exigez ?

MÉLISE, *arrachant le portrait.*

Oui, oui; mais donnez donc, monsieur.

DAMIS.

Oh, tout charmant qu'il est, il va vous faire peur.

MELISE, *avec le plus grand étonnement.*

Ciel!

DAMIS.

Je l'avois prévu.

MÉLISE.

Mon portrait!

DAMIS.

Oui, lui-même;

C'est un vol que j'ai fait.

MÉLISE.

Cette audace est extrême!

(*Après une pause et riant.*)

Vraiment je l'ai tantôt joliment arrangé.

DAMIS.

Puisqu'il est ressemblant, madame, il est vengé.

MÉLISE.

D'honneur! il est parlant, et... quel fourbe vous êtes!
Voilà donc contre nous les complots que vous faites?
Sur l'excès de vos torts, je n'ose m'arrêter.
Pourquoi ravir un bien que l'on peut mériter?
Mais ce portrait enfin suffit-il pour m'instruire?

DAMIS.

Il est chargé de tout; moi je n'ai rien à dire.

D'ailleurs puis-je jamais fléchir votre courroux?

MÉLISE.

Puisque vous en parlez, je conviens avec vous...
C'est le cas ou jamais d'être fort en colère.

DAMIS.

Oh, oui! vous sévirez contre le téméraire.

MÉLISE.

C'est selon... cependant... je dois... que sais-je?

DAMIS.

Enfin....

MÉLISE.

Quand le coupable plaît.

DAMIS.

Fait-on grace au larcin?
Il faut qu'absolument votre bouche prononce.

MÉLISE, *après un silence.*

Il vous tint lieu d'aveu : qu'il soit donc ma réponse.
(*Elle lui rend le portrait.*)

DAMIS, *avec la plus grande vivacité.*

Je tombe à vos genoux. Quel moment enchanteur!
Plus je me suis contraint, plus je sens mon bonheur.

Ne vous souvenez plus d'une ruse innocente,
Qui peut-être a fixé votre ame indépendante....
Ah ! la mienne est à vous ! recevez son serment.
Le calme de mon front cachoit un cœur brûlant.
Je redoutois vos goûts, le marquis.... vos caprices.
Vous ne vous doutiez pas de tous mes sacrifices.
Des combats douloureux, voilà mes seuls forfaits.
J'ai feint quelques instans pour ne feindre jamais.
L'amour seul m'inspira : c'est lui qui me couronne.
Le tour n'est pas si noir... vous riez.

MELISE.

Je pardonne.

(*Damis se remet à ses genoux.*)

SCENE VII.

LISIMON, FLORICOURT,

(*au fond du théâtre.*)

DORINE, GERMAIN,

(*entrant par une coulisse opposée.*)

DAMIS, MÉLISE.

(*Ils restent tous dans une différente attitude.*)

LISIMON, *à Dorine.*

Que le notaire. . . .
(*Appercevant Damis aux genoux de Mélise.*)
Attends. . . . je reste confondu. . .

FLORICOURT, *à Damis.*

L'attitude me plaît. . . . d'ailleurs c'est un rendu.
Vous avez votre tour.

LISIMON, *à Floricourt.*

Quel est donc ce mystère?
Que diable! je croyois que vous aviez su plaire.

FLORICOURT.

Eh bien, vous vous trompiez.

DAMIS, *à Lisimon.*

Daignez combler mes vœux.

DORINE, *se mettant entre Floricourt et Lisimon.*

Courage.... ou vous voilà disgraciés tous deux.

FLORICOURT, *à Lisimon, avec gaîté.*

Adieu nos grands projet! Tout amant à ma place
S'en iroit contristé, honteux de sa disgrace;
Un tendre désespoir m'ennuiroit à mourir.
Eprouvé-je un revers, je médite un plaisir.
Je reviens à mes goûts, il me faut des coquettes.
(*à Mélise.*)
Damis est trop heureux! je le suis, si vous l'êtes.

(*Il s'échappe en faisant signe qu'on ne prenne pas garde à lui.*)

SCENE VIII.

LISIMON, MÉLISE, DAMIS, DORINE, GERMAIN.

LISIMON, *à Damis.*

Pour chasser un rival ton secret est fort bon.

GERMAIN, *d'un air triomphant.*

Nous avons esquivé la déclaration !

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

De ce qui est contenu dans ce volume.

AVERTISSEMENT. Page 5

Précis sur la vie de M. Dorat. 7

Notice des ouvrages de M. Dorat, qui ne sont point insérés dans ses *Œuvres choisies.* 19

Epître à Madame la DAUPHINE. 69

Régulus, Tragédie. 73

Vers présentés à Madame la DAUPHINE, le jour qu'elle vint à la comédie française, sans être annoncée. 132

Vers présentés au ROI, après la représentation de LA FEINTE PAR AMOUR, à Choisy. 133

La Feinte par Amour, Comédie. 135

Fin de la table du premier volume.

CHEF-D'ŒUVRES

DE

DORAT.

CHEF-D'ŒUVRES

DE

DORAT.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez BELIN, Imprimeur-Libraire, rue Jacques, n°. 22.

AN VII DE LA RÉPUBLIQUE.

LE CÉLIBATAIRE,

COMEDIE

EN CINQ ACTES

ET EN VERS.

Représentée pour la première fois par les comédiens français, le 20 septembre 1775.

ÉPÎTRE

DÉDICATOIRE

A LA REINE.

ASTRE heureux qui luis sur la France,
Toi, dont les regards indulgens
Feront éclore les talens,
Et deviendront leur récompense;
Pour que mon bonheur soit entier,
Reporte-les sur cet ouvrage;
De ta faveur daigne appuyer
L'honneur de ton premier suffrage.
Ta présence ajoute au laurier,
Et le respect t'en doit l'hommage.

CE dieu qui garantit les mœurs,
Frère de l'Amour, mais plus sage,
Eût trouvé des contradicteurs
Chez le Français un peu volage;
Mais aujourd'hui, paré de fleurs,

Et ceint d'une double couronne,
L'Hymen, montrant à ses censeurs,
Deux époux heureux sur le trône,
A repris ses droits dans les cœurs.

O vous, dont les lois fortunées
Nous promettent des jours brillans,
Couple auguste d'époux amans,
Puisse la main des Destinées
Respecter vos liens charmans,
Et si bien enchaîner le Tems,
Que vos amours et vos années
Restent toujours à leurs printems !

LETTRE

Qui indique les changemens qu'on a fait à cet ouvrage, et dans laquelle on tâche de répondre à quelques objections.

VOTRE lettre m'a fait un plaisir extrême. Rien n'est plus intéressant qu'un solitaire tel que vous. Vous avez vu le tourbillon ; vous en avez ri, vous l'avez apprécié, et le souvenir vous en reste pour amuser vos loisirs et votre philosophie. Pour moi, quoiqu'au milieu du tumulte, je n'y participe guère. Je vis chez moi, ou avec quelques amis, plus solides que brillans : je m'occupe des lettres, sans m'en laisser tyranniser. Dans le séjour des cabales, j'ai conservé le calme : elles ne m'ont pas tout ôté.

Je suis touché de tout ce que vous me dites de ce malheureux Célibataire, qui s'est attiré tant de reproches. A peine a-t-il entrevu le jour, qu'on l'a traité, comme si vraiment il étoit un bon ouvrage. Pour moi, j'ai le bon esprit de n'en rien croire. Ma vanité est aussi lente que mes censeurs sont alertes. Quoi qu'il

en soit, j'aime mieux vos critiques que vos éloges. Les uns me flattent, les autres peuvent m'éclairer; c'est ce que je demande. Personne, je le sens, n'a plus besoin que moi de lumières et de conseils. Je vois trop vîte, pour voir toujours bien, et je suis encore très-loin de connoître à fond cet art si frivole de faire des comédies.

D'après cela, voudrez-vous me permettre quelques légères discussions, à mesure que vos remarques les feront naître? Ce n'est point l'amour-propre qui répond; c'est la modestie qui cherche à s'instruire.

« Je ne sais si je me trompe; mais peut-être » aurois-je mieux aimé, dites-vous, que Saingérans fût le rôle dominant de la pièce. »

J'avois pensé comme vous dans ma première esquisse. L'exécution m'a découragé. Qu'importe que l'on ramène un libertin sexagénaire, qui achève tristement son rôle d'inutile, et dont la correction ne pourroit être d'aucun avantage, puisque personne ne s'y intéresse, et qu'il ne s'intéresse à personne? Ce tableau, je crois, n'étoit qu'affligeant, sans aucun profit pour les mœurs. Je me suis retrouvé à mon

aise, quand, rejettant le vieux garçon sur le second plan, il ma servi à montrer dans une perspective sombre, le dégoût, l'ennui, l'abandon, l'inquiétude d'un esprit vague, les langueurs d'une ame éteinte, tous les inconvéniens du célibat. Ce contraste, dont j'ai eu la bonne foi de m'applaudir, m'a paru devoir rendre plus piquant encore le ridicule de mon principal personnage. C'est sur des motifs délicats que j'ai appuyé son systême, afin qu'on desirât davantage de l'y voir renoncer. Je l'ai pris à l'époque où il est important de le guérir; dans cet âge où l'esprit a tout son ressort, l'ame toute son énergie, où les systêmes peuvent être dangereux, conséquemment, où les retours peuvent être utiles. Je n'avois pas imaginé qu'on dût le traiter de *Jouvenceau*, parce qu'il est aimable, amoureux et jaloux. Les passions et les agrémens n'ont jamais dégradé un caractère. Un homme de trente-six ans, affermi dans ses idées, susceptible de résolutions fortes, de raisonnemens suivis, du sacrifice de ses plus chères impressions, est, selon moi, beaucoup plus célibataire, qu'un podagre bien

désœuvré, bien blâsé, bien extenué, qui se dément, qui se plaint, qui s'ennuie, qui n'a plus, de son premier plan, que le regret d'avoir mal choisi, l'envie tardive de se dédire, la honte de ne tenir à rien, et l'impuissance de réparer.

D'après mes foibles idées, je me figurois avoir trouvé le seul point de vue sous lequel on pouvoit hasarder cette pièce sur la scène. Tous les autres me paroissoient impraticables; et, si c'est une erreur, il ne falloit pas moins que vous pour m'en tirer.

Vous m'objectez que la manie du célibat n'est qu'une opinion, et non un caractère.

Eh! bon Dieu! mon cher comte, je me suis dit cela avant d'écrire le premier vers de la pièce. J'ai fait plus, je l'ai fait dire à l'un des personnages.

> Eh! ne te vante pas d'avoir un caractère.

Je trouve dans cette critique même, l'excuse du dénouement, sur lequel vous paroissez avoir quelque incertitude. C'est justement, parce que j'attaque une opinion, que j'ai pu la rectifier, sans manquer à la vraisemblance,

On ne change point en vingt-quatre heures un caractère primitif, imprimé par la nature, et fortifié par l'habitude : mais on réforme un travers, on détruit un préjugé ; sur-tout, lorsqu'on a eu l'adresse, j'ose le dire, de le mettre aux prises avec un sentiment.

Vous voudriez que je misse pour titre, *le Célibataire corrigé.* Et pourquoi cela ? Le titre seroit faux : Terville est entraîné, sans être convaincu ; il est subjugé par ses émotions, sans déroger à ses principes.

Le sentiment m'éclaire, et seul m'a corrigé.

Peut-être vous défierez-vous d'un mari qui sembloit aussi prévenu contre le mariage ; mais aussi, pour tranquilliser sur cet article, ai-je donné à Terville toutes les qualités d'un honnête homme. Son cœur est tendre, sensible, bienfaisant, généreux, et c'est à son cœur qu'il obéit. Il résiste à l'amour qu'il ressent ; il cède à celui qu'il inspire ; et, comme dans tout le cours de la pièce, il a laissé échapper, à travers son systême, les irrésolutions, les combats, les vœux secrets d'une ame délicate et passionnée, on ne tremble point pour le

sort de Julie. On sait que Terville, en la sacrifiant, l'adoroit. On a joui de ses tourmens, de sa douleur, quand on l'a vu sur le point de l'enchaîner lui-même et de la perdre pour jamais. C'est un martyr de la philosophie du jour, ramené à la nature par la sensibilité, l'amour et la vertu.

Quant à l'intrigue de M. et de madame de Verseuil, il étoit impossible de la laisser dominer davantage, sans nuire à l'ensemble. Si j'avois fait cette faute-là, l'accessoire l'eût emporté sur le fond; j'avois manqué mon but. Saingérans montre à Terville les suites affreuses du célibat; M. et Madame de Verseuil lui prouvent que l'on peut trouver des charmes dans un lien bien assorti : voilà ma double intention remplie. Qu'on fasse mieux, rien n'est plus facile. Pour moi, je n'en sais pas davantage.

Au reste, je vous envoie la seconde édition de cet ouvrage, avec quelques changemens que j'ai cru nécessaires, d'après l'impression du public, qui trompe cent fois moins que tous les raisonnemens des journalistes.

J'ai mis, ou du moins je crois avoir mis

plus de gaîté dans la scène, entre Saingérans et Terville, qui termine le troisième acte. J'ai refondu entièrement celle entre Verseuil et Julie, par laquelle le même acte débutoit. J'ai refait, toujours dans le troisième, quelques vers du monologue de Verseuil.

Dans la première scène du quatrième, qui étoit longue et froide, j'ai profité davantage de la situation de madame de Verseuil, et l'effet en doit être assez piquant au théâtre. Dans le même acte, se trouve une scène entre Madame de Verseuil et Terville. Elle n'étoit point assez développée, le motif en étoit vague. Je l'ai travaillée avec le plus grand soin. Au cinquième acte, j'ai tâché de donner plus de force au couplet par lequel Montbrisson répond à Terville. Cet endroit me rappelle un reproche que vous me faites encore. « Les raisons du Célibataire, dites-vous, sont plus » fortes que celles de Montbrisson.» Je n'avois garde de faire autrement. Leur scène n'est autre chose que le triomphe du sentiment sur la force du système. Terville déploie toutes les ressources de son esprit. Montbrisson prend toutes ses armes au fond de son cœur. L'un

raisonne, l'autre pleure, et le raisonnement est vaincu par les larmes.

Pardon, mille fois pardon, si j'ai fait une si belle défense contre vous. Mes premières idées me sont revenues en vous écrivant ; et j'étois un peu surpris, après les avoir méditées si long-temps, qu'on les trouvât aussi dépourvues de sens commun. Un autre fois, pour réussir mieux, je réfléchirai moins.

Au reste, vous m'avouerez qu'il ne falloit pas juger, avec cette rigueur, un premier essai dans le genre de la haute comédie. Il est assez difficile, pour qu'on y fasse des fautes; mais aussi pour qu'on ait le droit de compter sur quelque indulgence. Comme les critiques avoient précédé l'impression de l'ouvrage, convenez encore que la trace vous en étoit restée. Quand mes propres idées vous sont parvenues, elles ont eu à vaincre celles qu'involontairement vous aviez prises. Tous mes défauts me restoient, et j'avois de plus à lutter contre les préventions ; car on se prévient par intérêt comme par animosité. Il est pourtant assez singulier que je n'aie pu ni dû profiter d'une seule des remarques de mes censeurs.

Tous mes changemens portent sur des scènes, ou qui retardoient l'action par leur monotonie, et ils n'en ont rien dit ; ou qui n'étoient point aussi gaies qu'elles pouvoient l'être, et ils n'en ont rien dit; ou qui se répandoient en détails oiseux, au lieu de ramener à la situation, et ils n'en ont rien dit. Ils se sont déchaînés contre le caractère de Terville qui, sûrement, est le meilleur. Ils ont attaqué le style, dont en général, le public a paru satisfait. Ils ont blâmé le dénouement, qu'on est unanimement convenu d'approuver. En un mot, ils ont dit tout ce qu'il ne falloit pas, et ils ont eu grand soin de taire tout ce qu'il falloit dire. Pourquoi cela ? C'est que la précipitation des jugemens en ôte la solidité. Ce n'est pas en vingt lignes de prose, écrites à la hâte, qu'on peut apprécier le mérite d'une pièce de théâtre, fruit laborieux de beaucoup de combinaisons. Pour prononcer affirmativement, comme on fait aujourd'hui, il faudroit joindre à un examen réfléchi, une connoissance profonde de l'art et des modèles.

Un journaliste, qui prétend à quelque

gloire, devroit, comme Bayle, se détacher de tous les misérables petits intérêts étrangers aux écris ; et tenant, comme lui, la balance de l'impartialité, être à-la-fois homme de goût, littérateur et philosophe.

Mais c'est trop vous entrenir de toutes ces minuties littéraires, de pièces, de critiques, de moi sur-tout. J'abhorre l'égoïsme, les égoïstes, et tout ce qui s'ensuit. Si j'avois eu quelque disposition à l'orgueil, rien ne m'en auroit corrigé, comme celui de certaines gens. Souvent la meilleure leçon pour soi, est le ridicule qu'on apperçoit dans les autres.

Vous trouverez, à votre retour, bien du changement dans ma façon de voir et de juger les hommes. Je suis devenu presque misantrope : je crois y avoir gagné. J'en serai meilleur ami, et peut-être même en serai-je plus aimé. Ce n'est qu'en recueillant ses affections, qu'on les rend plus tendres et plus précieuses à ceux qui en sont l'objet. La dissipation endurcit l'ame ; elle s'ouvre dans la solitude, et ne s'épanche que dans l'intimité. Vous devez vous reconnoître à ce tableau : mon cœur

y décrit les plaisirs du vôtre. Quand revenez-vous? Notre cher.... vous attend avec l'empressement de l'amitié qui a besoin de consolation. Il souffre toujours. Son état m'afflige, et son humeur, toujours égale, malgré ses indispositions, toujours douce, malgré les injustices, est une leçon pour moi, aussi attendrissante qu'elle est utile. Adieu, monsieur le comte.

Je suis, etc.

PERSONNAGES.

TERVILLE, *célibataire.*

MONTBRISSON, *son oncle.*

Le comte de VERSEUIL.

M. DE SAINGERANS.

Mad. DE VERSEUIL.

JULIE.

NERINE.

LAFLEUR, *valet de Terville.*

Un LAQUAIS *de Verseuil.*

Un autre LAQUAIS *de Montbrisson.*

La scène est à la campagne, dans le château de Montbrisson.

LE CÉLIBATAIRE,

COMEDIE.

ACTE I.

La scène représente un vestibule, terminé par un jardin.

SCENE PREMIERE.

VERSEUIL, *seul.*

Elle n'a point paru !... j'ai beau me consulter,
De moment en moment, tout sert à m'agiter.
De chez Durfé sa sœur ma femme est revenue
Cette nuit !... je souhaite et redoute sa vue.
Du marquis de Rosanne on la croit veuve ici.
Mon cruel oncle est seul auteur de tout ceci;

Lui seul de mon hymen prolonge le mystère,
Et ma femme.... elle veut que je cherche à lui plaire.
Exige le secret, m'en a fait un devoir....
Enfin, après six mois, je vais donc la revoir !

SCENE II.

VERSEUIL, un VALET *qui entre précipitamment.*

VERSEUIL.

Eh bien ! où vas-tu donc, et quelle impatience ?....

LE VALET.

On a sur l'enveloppe écrit, en diligence....
Lisez.....

VERSEUIL, *à part.*

Eh ! donne donc. De Terville ! comment?...
Va, sors.

LE VALET.

Ne faut-il pas ?...

VERSEUIL.

Point de raisonnement.

(*Le valet sort.*)

SCENE III.

VERSEUIL, *seul*, *lisant la lettre.*

« J'ARRIVERAI peut-être aussitôt que ma lettre :
» Mais près de Montbrisson crains de me compromettre,
» En me désavouant de tout ce que j'ai fait.
» Verseuil, un tel hymen te convient tout-à-fait;
» Ton intérêt le veut, l'amitié le desire,
» Et j'ai dit, en ton nom, tout ce qu'il falloit dire;
» Si tu n'en a rien su, c'est un soin de ma part;
» Je n'osois d'un espoir te flatter au hasard.
» Je voulois te surprendre en risquant ces avances,
» Et le succès peut seul couvrir mes imprudences. »

(*à lui-même.*)

Et voilà justement d'où naît mon embarras?
Je tremble de parler.... ou de ne parler pas.
Quoi !... d'honneur, je m'y perds, j'aime, l'hymen me lie,
Et l'on compte sur moi pour épouser Julie !
Très-bien ! aussi Terville a-t-il perdu le sens.
Prendre pour cet hymen les soins les plus pressans,
Lui, de la liberté défenseur intrépide !....

(*Après une pause.*)

Faire un sort à Julie est ce qui le décide.

Que ne l'épouse-t-il ?

(*Appercevant Nérine.*)

Ah ! me voilà perdu.

SCENE IV.

VERSEUIL, NERINE.

VERSEUIL.

Vous écoutiez, je crois.

NERINE.

Je n'ai rien entendu.

J'entrois.... mais aúriez-vous quelque chose à m'apprendre ?

Tout ce que vous voudrez, je consens à l'entendre.

Je suis prête, parlez... que dis-je ? en ce moment,

Ce qui doit se passer se devine aisément.

VERSEUIL.

Encore ?

NERINE.

Il est très-clair que vous aimez Julie.

Toujours, avant la noce, on aime à la folie ;

Mais, tout prêt d'épouser, et de se voir lié,

Le plus heureux amant n'est heureux qu'à moitié :

Sur

Sur les cœurs qu'il soumet l'hymen agit d'avance,
Et, même avant sa chaîne, on sent son influence;
On s'inquiète, on rêve, on songe à son destin,
Et l'on est, comme vous, éveillé plus matin.
A propos, pour la fête, un témoin nous arrive,
Une femme agréable, une veuve assez vive,
Madame de Rosanne.

VERSEUIL, *avec un empressement inquiet.*

Oui? l'aime-t-on ici?

NERINE.

Que vous importe à vous?

VERSEUIL.

C'est pour être éclairci...
Et Nérine, du moins, la trouve-t-elle aimable?

NERINE.

Mais elle est moitié gaie et moitié raisonnable,
Moi, je n'y connois rien, et vous en jugerez.
Pensez-en bien du mal: vous me le confierez.

VERSEUIL.

Oui: comptez là-dessus.

NERINE.

On dit qu'elle est jolie.
Chez nous depuis cinq mois elle s'est établie.

A peine elle connut monsieur de Montbrisson,
Qu'elle vint à Paris loger dans sa maison;
Lui, jamais il n'avoit entendu parler d'elle.
La dame a du babil, de certains airs de zèle,
Et vîte pour Julie on demande ses soins;
J'avois peu de crédit, il m'en reste encore moins.
Voilà ce que je sais.... et ce que je présage,
C'est qu'elle accourt exprès pour votre mariage;
Il va la réjouir.

VERSEUIL, *à part.*

Je doute de cela.

NERINE.

La marquise aime assez tous ces incidens-là.

VERSEUIL, *à part.*

Oh! celui-ci, je crois, n'est pas fait pour lui plaire.

NERINE

Pourquoi donc parler bas? autant vaut-il se taire?
C'est-elle.....

VERSEUIL.

Dieu! je fuis!

NERINE.

Je vous en sais bon gré.
Montbrisson l'accompagne, il en est enivré.

VERSEUIL, *à part.*

Sortons ! malgré ma joie et mon impatience,
Je dois pour le moment, éviter leur présence.
(*Il sort. Nérine se retire lentement, et regarde madame de Verseuil avec humeur.*)

SCENE V.

La comtesse de VERSEUIL *sous le nom de la marquise de* ROSANNE, MONTBRISSON.

MONTBRISSON.

Ah ! je vous attendois avec empressement :
Pour la tendre amitié, l'absence est un tourment.
J'avois besoin de vous, j'ai du chagrin. Julie,
De jour en jour, se livre à sa mélancolie ;
Cette enfant m'inquiète, et sa moindre douleur
Ne peut être, madame, étrangère à mon cœur.

Mad. DE VERSEUIL.

Son père n'écrit point ; elle y songe sans cesse ;
Voilà peut-être aussi l'objet de sa tristesse.
A-t-elle enfin reçu de ses nouvelles ?

MONTBRISSON.

Non ;

Ce silence m'alarme, et c'est avec raison.
Quel ami j'ai perdu !

Mad. DE VERSEUIL.

Puis-je, sans imprudence,
Demander le motif d'une si longue absence ?
Ce qui vous intéresse a droit de me toucher.

MONTBRISSON.

Son malheur est de ceux qu'on ne doit pas cacher.
Dorival (c'est le nom du père de Julie)
Dans un poste éminent honoroit sa patrie ;
Mais il montroit des mœurs et de la probité :
Il arracha l'estime.... il fut persécuté.
Des délateurs puissans bientôt se réunirent :
D'injurieux soupçons par degrés le noircirent ;
Mon ami succomba : coup sur coup accablé,
De ses biens, de sa charge, il se vit dépouillé.
La cour fut prévenue, et la cour fut séduite ;
Contre un infortuné le crédit sollicite.
Un long temps se consume à détruire un méchant :
Pour perdre un honnête homme, il ne faut qu'un instant.
Dorival malheureux restoit sans espérance :
Je courus le trouver. « Tu m'aimas dès l'enfance :
» Je te dois tout, lui dis-je, et je viens te l'offrir :
» T'aider dans la disgrace est mon plus grand plaisir... »
« Non, me dit-il, je vais loin de la perfidie,
» Armer contre le sort une noble industrie ;

» Plus libre et moins connu, je serai plus heureux.
» Mais, tu peux satisfaire au plus doux de mes vœux;
» Il me reste une fille, elle sera la tienne :
» Je croyois l'élever, que ce droit t'appartienne,
» Je vais pour elle seule, au moment du repos,
» Recommencer ma course, et chérir mes travaux. »

Mad. DE VERSEUIL.

Quel père !.... et quel ami !

MONTBRISSON.

Ce récit est fidèle.
Jugez combien Julie a de droits sur mon zèle !
Elle tient, dans mon cœur, de ses vertus épris,
La place de ma femme et celle de mon fils.
Suis-je assez malheureux ?... Non, madame, sans elle,
Je ne survivrois pas à leur perte cruelle;
Depuis près de deux ans, je les pleure tous deux,
Et toujours leur image est présente à mes yeux.
Tout fuit autour de moi; je n'ai plus que Julie :
Ma sensibilité sur elle est réunie;
Et, dans cet abandon, trop fait pour alarmer,
Je tiens par elle encor à la douceur d'aimer.

Mad. DE VERSEUIL.

Elle en est digne au moins : attentive à vous plaire,
Son ame se partage entre vous et son père :
Vous êtes tout pour elle.

MONTBRISSON.

Ah ! n'allez point penser
Que je nuise à ses goûts, ou veuille les forcer.
Je n'irai point ici, captivant sa jeunesse,
Enchaîner les beaux ans au sort de la vieillesse;
Il faut que, de son âge exerçant tous les droits,
Elle soit très-heureuse, et le soit par son choix,
Je desire, en secret, pour ma tendre Julie,
Qu'un amour vertueux puisse embellir sa vie :
Je protège et chéris tous les penchans du cœur,
J'en ai senti long-temps l'innocente douceur:
Elle doit en jouir, c'est-là mon espérance,
Et sa félicité sera ma récompense.

Mad. DE VERSEUIL.

Quel langage touchant! que vous m'intéressez!
Et savez-vous sur qui ses vœux se sont fixés?

MONTBRISSON.

Sur personne, je crois; mais depuis une année,
Dans mon cœur, en secret, je l'avois destinée.

Mad. DE VERSEUIL.

Pour qui ?

MONTBRISSON.

Pour mon neveu: je croyois vaincre en lui
Ce coupable travers qui l'égare aujourd'hui.

Mad. DE VERSEUIL.

Vous le ramenerez.

MONTBRISSON.

Je crains bien le contraire.
Comme au meilleur principe, il tient à sa chimère.
Il a dans son erreur, dans son illusion,
L'inflexibilité que n'a point la raison.
Il s'est déjà, madame, offert dix mariages
Qui lui garantissoient les plus grands avantages,
La faveur de la cour, les graces, les moyens
De servir et son prince et ses concitoyens:
Il a refusé tout; et puis, l'âge s'avance;
Il a passé trente ans, je n'ai plus d'espérance.
S'il avoit moins d'esprit, et s'il combinoit moins,
Je pourrois augurer le succès de mes soins;
Mais, un fou qui raisonne, un fou qui se croit sage,
Vient-on à le prêcher, le devient davantage.
Il est né délicat, honnête, généreux;
Il fait taire son cœur; il sera malheureux.
Tranquille possesseur d'une fortune immense,
Terville la dissipe avec indifférence;
Insensible à l'espoir d'être utile après lui,
Il croit que par le faste on échappe à l'ennui.

Mad. DE VERSEUIL.

Eh bien, monsieur, il faut, en plaignant sa folie,
Chercher un autre époux à l'aimable Julie.

MONTBRISSON.

Il veut la marier.

Mad. DE VERSEUIL.

Qui? Terville, monsieur!

MONTBRISSON.

Comment! il s'en occupe.... il y met de l'ardeur!

Mad. DE VERSEUIL, *riant.*

Eh! quel est, s'il vous plaît, celui qu'il lui destine?

MONTBRISSON.

Il est jeune, placé, d'une ancienne origine,
Ayant l'éclat d'un nom, sans en avoir l'orgueil,
Charmant; c'est, en un mot, le comte de Verseuil.

Mad. DE VERSEUIL, *avec surprise et gaîté.*

Le comte de Verseuil!

MONTBRISSON.

D'où naît cette surprise?

Mad. DE VERSEUIL.

Dites-vous bien le nom? N'est-ce point par méprise?

MONTBRISSON.

C'est le nom sous lequel il nous fut présenté,
Et c'est celui, dit-on, qu'il a toujours porté.

Le connoîtriez-vous !

Mad. DE VERSEUIL, *souriant.*

On ne peut davantage.

MONTBRISSON.

Il est aimable.

Mad. DE VERSEUIL.

Fort.

MONTBRISSON.

Et je crois qu'il est sage.

Mad. DE VERSEUIL.

On l'assure.

MONTBRISSON.

Il suffit : votre suffrage est tout.
Je desirois quelqu'un qui fût de votre goût :
Verseuil réussira, puisqu'il a su vous plaire,
Madame, et vous pouvez avancer cette affaire.

Mad. DE VERSEUIL, *riant.*

Monsieur, je vous déclare, et c'est avec regret,
Qu'ici mon entremise aura très-peu d'effet.

MONTBRISSON.

Quoi que vous en disiez, vous voudrez bien, je gage,
De concert avec moi, presser ce mariage.

Mad. DE VERSEUIL.

Vous m'en dispenserez.

MONTBRISSON.

Non, assurément, non.
Votre sagesse aimable aidera ma raison.

SCENE VI.

Mad. DE VERSEUIL, *seule.*

En vain à deviner mon esprit se fatigue ;
Je ne peux démêler le nœud de cette intrigue.
Le Comte de Verseuil auroit pu !...
(*Pendant ce monologue, Verseuil entre sur la scène.*)

SCENE VII.

Mad. DE VERSEUIL, VERSEUIL.

VERSEUIL.

Le voici.

Mad. DE VERSEUIL.

Me trompai-je ? comment !

VERSEUIL.

Ecoutez ;

Mad. DE VERSEUIL.

Vous ici !

VERSEUIL.

Oui, le même toujours, aussi vrai que fidèle,
Détestant de mon cœur la contrainte cruelle....
Au gré de mes desirs que vous avez tardé !
Victime d'un ami, d'un soin trop hasardé.....
Mais pourquoi revenir sur les maux de l'absence ?
La peine est déjà loin, quand le bonheur commence.

Mad. DE VERSEUIL, *gaîment.*

Je reviens à propos pour votre hymen.

VERSEUIL.

Un mot.

Mad. DE VERSEUIL.

Oh ! cent, pour m'informer.....

VERSEUIL.

Vous le serez bientôt.

Mad. DE VERSEUIL.

Rien n'est plus sérieux.

VERSEUIL.

Eh bien, daignez m'entendre.
A peine eus-je formé le lien le plus tendre,

Soudain, vous le savez, mon régiment partit.
L'honneur parle, il commande, et l'amour obéit.
D'un exil douloureux, enfin le terme expire.
Impatient, troublé, je pars sans vous l'écrire.
Voilà mon tort : j'accours, et, plein d'un juste espoir,
Je vais chez Montbrisson, comptant bien vous y voir.
Mais, instruit qu'avec vous il étoit à sa terre,
Je vis qu'on fait très-mal en croyant très-bien faire.
Trompé dans mon attente, isolé dans Paris,
Jugez de mes regrets ! je m'accuse, et j'écris.
J'allois fermer ma lettre, on m'annonce Terville :
De Montbrisson, dit-il, connois-tu la pupille ?
Charmante !... j'y souscris, et vous sachant ici,
Je brûle d'y venir : il le souhaite aussi ;
Nous arrivons.... le jour que vous étiez partie,
Et l'on m'apprend alors que j'épouse Julie !
J'étois, à mon insu, tellement engagé,
Qu'au silence du moins je me crus obligé ;
Je ne l'ai point rompu : dans cette circonstance,
Je n'osois de Terville avouer l'imprudence.
Il me quitte, il s'échappe : on m'invite à rester.
Voilà d'où naît le mal, je n'ai pu l'éviter ;
Et, si dans tout ceci ma conduite est blâmable,
Qu'on s'en prenne à lui seul, qui m'a rendu coupable.

Mad. DE VERSEUIL.

Ah ! je respire enfin.

VERSEUIL.

VERSEUIL.

M'auriez-vous soupçonné ?...

Mad. DE VERSEUIL.

Puisque je vous revois, tout vous est pardonné.
Ainsi donc, dans votre ame et dans votre pensée,
Julie et ses attraits ne m'ont point éclipsée ?

VERSEUIL.

Vous !... mais combien de vœux je fais pour son bonheur !
Ses soins pour Montbrisson peignent si bien son cœur !

Mad. DE VERSEUIL.

En la louant, Verseuil, on dit ce que j'en pense ;
C'est la grace naïve, unie à la décence.
Elle va me haïr, me détester.

VERSEUIL.

Qui ? vous !
Pourquoi ?

Mad. DE VERSEUIL.

Je viens ici lui ravir son époux.

VERSEUIL.

D'une vaine frayeur cessez d'être frappée ;
Non, je ne la crois pas de moi fort occupée.

Mad. DE VERSEUIL, *très-gaîment.*

Si vous cédiez, au reste, au plaisir de changer,
Je serois, je vous jure, en fond pour me venger.
Tandis qu'on vous offroit de nouvelles conquêtes,
Moi, pour mon compte aussi, j'ai fait tourner deux têtes.

VERSEUIL, *avec vivacité.*

Et quelles, s'il vous plaît ?

Mad. DE VERSEUIL.

Ceci devient pressant,
Devinez.

VERSEUIL.

Le premier n'est pas embarrassant;
C'est Terville... c'est lui, n'est-ce pas ?.. suis-je habile?
De ces énigmes-là j'en devinerois mille.
Oui, puisqu'il vous a vue, il a dû s'enflammer;
Terville a trop de goût, pour ne pas vous aimer.

Mad. DE VERSEUIL, *en confidence.*

Il cache, et ce soupçon doit entraîner le vôtre,
Dans ses aveux pour moi, ses amours pour un autre.

VERSEUIL.

Vous croyez....

Mad. DE VERSEUIL.

Oh ! je crois qu'il se trompe à plaisir;

Et par lui-même ici je veux m'en éclaircir!
Mais l'autre ? un peu long-temps vous rêverez, j'espere ;
Vous aurez de la peine à vous tirer d'affaire.
Entrevoyez-vous ?

VERSEUIL.

Non.

Mad. DE VERSEUIL.

Cherchez bien.

VERSEUIL.

Je me rends.

Mad. DE VERSEUIL.

Déjà ?

VERSEUIL.

Dites-moi donc...

Mad. DE VERSEUIL.

Monsieur de Saingérans.

VERSEUIL.

Mon oncle ! oh, par exemple, il faut que j'en convienne,
J'étois loin d'y songer.

Mad. DE VERSEUIL.

L'anecdote est certaine.
Je ne plaisante point : il m'a toujours parlé ;
Il n'a point trop dormi:

VERSEUIL.

Vous l'aviez éveillé :

C'étoit sa passion qui l'occupoit.

Mad. DE VERSEUIL.

Sans doute :

Il veut venir me voir.

VERSEUIL, *avec ironie.*

Ici ? Je le redoute.

Mad. DE VERSEUIL.

Il connoît, m'a-t-il dit, monsieur de Montbrisson ;
D'exercice et d'étude il fut son compagnon ;
Il arrive ce soir, et l'a dû même écrire.

VERSEUIL.

Fort bien ! c'est sur le tard que mon oncle soupire ! . .
Quand j'y pense pourtant, il ne m'alarme pas,
Et peut nous aider même à sortir d'embarras.
S'il apprend qu'il s'agit pour moi d'un mariage,
Notre homme, j'en réponds, va faire un beau tapage ;
Et, grace à son refus, dont vous serez témoin,
D'autre explication nous n'aurons pas besoin.
Mais, quand pourrai-je donc, me trahissant moi-même,
A l'univers entier dire tout haut que j'aime,
M'abandonner sans crainte à des transports si doux,
M'enorgueillir enfin du nom de votre époux,

Obéir à l'amour ? Votre délicatesse
D'un silence forcé m'imposa la promesse.
Sans vous, à feindre ici rien ne m'auroit soumis ;
Mon cœur me démentoit, quand ma bouche a promis.
Par le même motif, hâtant l'effet contraire,
Je brûle d'avouer ce que vous voulez taire ;
Et, l'orsque mon bonheur au comble est parvenu,
Il me semble imparfait tant qu'il n'est pas connu.
Vos charmes, vos vertus, tout, tout me justifie,
Et je ne risque rien que d'exciter l'envie.

Mad. DE VERSEUIL.

Et cet oncle entêté ?

VERSEUIL.

Le vieil extravagant !

Mad. DE VERSEUIL.

Vous savez à quel point il est inconséquent.
Quoique l'hymen toujours ait paru lui déplaire,
Quoiqu'il soit, comme on sait, garçon sexagénaire,
Et libre dans ses mœurs : pouvez-vous oublier
Qu'il voulût à sa guise un jour vous marier ;
Et que, sur vos refus, sa bisarre colère
Nommoit à ses grands biens un autre légataire,
S'il n'eût de vous, dit-on, arraché le serment
Que vous rejetteriez tout autre engagement ?
Oubliez-vous aussi que la cour elle-même,
Qu'il avoit su gagner par quelque stratagême,

Desiroit un hymen si contraire à nos vœux ?
Vous déplairiez peut-être en déclarant vos nœuds ;
Et pour moi quel reproche... Ah ça, point de méprise :
Je conserve en ces lieux le titre de marquise,
La comtesse se cache ; il le faut, songez-y :
N'allez pas vous tromper et parler en mari.
Chut ! on entre.

SCENE VIII.

Les mêmes ; NERINE.

NERINE, *à part au fond du théâtre.*

ELLE arrive et la voilà qui cause
Avec un inconnu !... c'est une étrange chose
Que ce babil sans fin !...

Mad. DE VERSEUIL.

Ah ! Nérine, bon jour.
Ta maîtresse, dis-moi, sait-elle mon retour ?

NERINE, *sèchement.*

Oui, madame, et je viens demander audience.
Elle descend.

Mad. DE VERSEUIL.

Pourquoi ?

NERINE.

C'est par impatience.

Mad. DE VERSEUIL.

Je vais la prévenir.

(M. et Mad. Verseuil se font une révérence bien cérémonieuse, et sortent chacun de leur côté.)

SCENE IX.

NERINE, *à Verseuil qui s'en va.*

Ecoutez donc, Monsieur....
Où courez-vous si vîte avec cet air d'humeur?
Bon soir. Ce comte-là ressemble à la marquise;
Il s'entendent déjà; je n'y serai plus prise.
Ah! le maudit séjour! Ce Verseuil n'est qu'un fat;
Et Terville..... est un sot avec son célibat.

SCENE X.

LAFLEUR, NERINE.

LAFLEUR, *sans être vu, et faisant claquer son fouet.*

Vite, à boire au courier.

NERINE.

Oh ! c'est Lafleur, je pense;
Oui, je le reconnois à la soif : sa présence
Va m'égayer au moins ; j'étois d'un morne affreux.

LAFLEUR, *sans voir Nérine, en bottes, et se précipitant dans un fauteuil.*

Toujours sur les chemins ! c'est un métier fâcheux ;
Monsieur Terville ainsi me lasse à ne rien faire;
Toujour du mouvement, et jamais une affaire !

(*Appercevant Nérine.*)

Ah ! fripponne, bon jour !

NERINE.

Ce ton est cavalier.

LAFLEUR.

Ce sont de ces minois qu'on ne peut oublier.

NERINE,

(à part.) *(haut.)*

Je l'aime, ce Lafleur.... ainsi ton maître arrive?

LAFLEUR.

Oui; moi, j'ai devancé Jasmin, Germon, Lolive,
Et me voilà, pestant, enrageant de mon mieux,
Bien roué, bien brisé, mais toujours amoureux.

NERINE.

Avec ce bel amour, tu courras donc sans cesse?

LAFLEUR.

Il faut bien, mon enfant. Terville est dans l'ivresse;
Il va, vient, s'étourdit. C'est ici, puis c'est là,
Jamais de poste fixe; et, malgré tout cela,
Je ne jurerois pas qu'il n'eût au fond de l'ame
Quelques chagrins secrets, quelque invisible flâme.

(Observant Nérine.)

Souvent je l'ai surpris poussant de longs soupirs....

NERINE.

Bon!

LAFLEUR.

Ses distractions ne sont pas des plaisirs.

NERINE.

Mais encor? que sais-tu?

LAFLEUR.

Qui ? moi, je conjecture.
Suffit. . . . de ce train-là, quoiqu'ici je murmure,
Mes courses cependant valent bien le repos.
J'ai, pendant ma quinzaine, été dans dix châteaux.
Des spectacles par-tout, des fêtes, grande chère.

NERINE.

Oui-dà ? mais je veux, moi, qu'on soit plus sédentaire.
Sur ce principe-là règle-toi désormais :
Tu m'as placée ici, pour ne t'y voir jamais ;
Point d'intrigue à mener, point d'amant, quel supplice !
J'ai du zèle de reste, il est sans exercice ;
Ma maîtresse est charmante, et je la sers de cœur.
Eh bien ! elle m'évite et se tait.

LAFLEUR.

Quel malheur !

NERINE.

Il est désespérant. . . . je suis d'une colère ! . . .
Songe à m'épouser vîte, afin de me distraire !

LAFLEUR, *se levant avec précipitation et regardant de tous côtés.*

T'épouser ! bouche close ; au moins baisse le ton :
Mon maître est inflexible et n'entend pas raison
Sur cet article-là.

NERINE.

Ni moi non plus, j'espère.

LAFLEUR, *d'un ton important.*

Il faut, pour le servir, être célibataire,
C'est l'ordre; et moi, sur-tout, comme premier valet.
Je dois m'assujettir à l'état qui lui plaît.

NERINE.

Il me déplaît à moi.

LAFLEUR.

Vraiment, c'est que tu m'aimes.

NERINE.

Je ris de voir Lafleur adopter des systêmes:
Rien n'est aussi bouffon.

LAFLEUR.

Aussi prudent: enfin,
Aujourd'hui marié, je suis chassé demain.

NERINE, *avec impatience.*

L'une observe en ces lieux un silence tenace;
L'autre y défend l'hymen.... Que veulent-ils qu'on fasse?

LAFLEUR, *se rapprochant.*

Je te le dirois bien.

NERINE, *se rapprochant.*

Et je n'entendrois pas.

LAFLEUR.

Quoi?

NERINE.

L'amour conjugal a pour moi des appas.
Ou le notaire, ou rien.

LAFLEUR.

Ou rien. Voilà le diable.
(*à Nérine qui s'en va.*)
Où vas-tu donc?

NERINE.

Chercher un amant plus traitable,
Qui n'ait pas, comme toi, le goût de voyager,
Et qui, jusqu'à l'hymen, veuille bien déroger.

LAFLEUR.

J'ai le ton de mon siècle... entre nous, sauf le blâme,
Je pense en esprit fort, toi tu parles en femme.

NERINE.

D'accord.

LAFLEUR.

Ecoute-moi.

NERINE.

Non, pas un mot.

LAFLEUR, *courant après elle.*

Je vais,
Déjeûner avant tout, et... nous verrons après.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JULIE, NERINE.

NERINE, *à Julie qui ne la regarde point.*

Ne me voyez-vous point? Ne suis-je rien au monde?
Interrogez-moi donc, pour que je vous réponde.

JULIE.

T'interroger! Sur quoi?

NERINE.

Parfaitement trouvé!
Comment! sur quoi? sur tout.... Terville est arrivé.

JULIE, *froidement.*

On l'attendoit.... eh bien?

NERINE.

Eh bien, mademoiselle....
C'est qu'on est à l'affût de la moindre nouvelle.
Il amène Lafleur...., riez donc une fois.

JULIE.

Nérine, l'as-tu vu ?

NERINE.

Mais vraiment, je le crois.

J'ai vu Lafleur aussi.

JULIE.

Nouvelle fort utile !

NERINE.

Plus que vous ne pensez.

JULIE.

La santé de Terville ?...

NERINE.

Est très-bonne.

JULIE, *toujours sérieusement et d'un ton froid.*

Tant mieux.

NERINE.

Un un peu las.

JULIE.

Il court tant !

NERINE.

Eh ! oui : que voulez vous ? Il s'amuse d'autant.

Chacun a son plaisir et son goût dans la vie :
Terville est enchanté quand son cercle varie ;
De nos jeunes oisifs il est le plus errant :
Mais cela, comme à moi, vous est indifférent ;
Nous n'y prenons pas garde. Il court, grand bien lui fasse !
Je ferois comme lui, si j'étois à sa place ;
On est libre et... l'on va... bon, je vous parle en vain,
Vous ne m'écoutez pas ; maudit soit le destin !
Vous voyez à quel point va pour vous ma tendresse ;
Et je ne sais jamais ce qui vous intéresse.
Oui : je sèche sur pied... des soupirs !... et puis, rien.
Quelques mots échappés vous soulageroient bien.
Un seul.... pour essayer.

JULIE.

Nérine, êtes-vous folle ?

NERINE.

Oh ! je le deviendrai.... ce ton froid me désole.

JULIE.

Jamais, quoi qu'il arrive, il ne faut s'oublier :
Je n'ai rien à vous dire, et rien à confier.

NERINE.

Justement. Quel travers ! triste, jeune et jolie....
Pourtant cela promet.

JULIE.

Finissons, je vous prie.

NERINE.

Fort bien ! l'ordre est précis, reste à l'exécuter.

JULIE.

Elle a juré, je crois, de m'impatienter.

NERINE.

Ah ! par bonheur, enfin, voici monsieur Terville !

(à elle-même.)

Peut-être, en le voyant, on va changer de style.

(à Julie.)

C'est lui ; voyez. Néant.... Vous parlerez : sinon,
Je n'y tiens plus, je pars, et sors de la maison.

SCENE II.

TERVILLE, *en habit de campagne très-élégant;* MONTBRISSON, JULIE,

MONTBRISSON, *à Julie.*

Le voilà de retour.

TERVILLE.

Et très-content de l'être.
Je chéris cet asyle....

MONTBRISSON.

Il est calme et champêtre.
L'air naturel y règne, et cet air-là m'est bon.
Cette fois votre absence a plus duré.

TERVILLE.

Mais non.

JULIE.

Trois semaines.

TERVILLE.

Au plus.

MONTBRISSON.

Ah! j'en crois mieux Julie;
Elle compte les jours : ma pupille s'ennuie!

JULIE.

Avec vous !... moi ! jamais.

TERVILLE, *à Montbrisson.*

D'un reproche flatteur
Je connois tout le prix ; rien n'échappe à mon cœur.
(*Regardant Julie.*)
Oh ! pendant mon séjour, je prétends la distraire.
(*Bas à Montbrisson.*)
J'ai de très-grands projets ! Verseuil a-t-il su plaire ?
(*Haut.*)
Bals sur bals !...

MONTBRISSON, *riant et regardant Julie.*

Bon !

JULIE.

Pourquoi tous ces plaisirs bruyans ?

TERVILLE, *ne la quittant pas des yeux.*

En effet, rire, aller, danser, à dix-huit ans,
(*à Montbrisson.*)
Rien n'est moins naturel... comme elle est raisonnable !
Sa rêverie est douce, et la rend plus aimable.
J'aime à la retrouver.

MONTBRISSON.

Et vous partez toujours !

Où diable a-t-il été ?

TERVILLE.

Mais j'ai passé trois jours
Chez Eglé, deux plus loin ; le reste, chez Mélite,
Femme très-agréable, et que par-tout on cite ;
On est très-bien chez elle, on y vit librement,
Comme l'on veut.

MONTBRISSON, *avec ironie.*

Aussi vous y voit-on souvent.

JULIE.

Cette Mélite est jeune ?

TERVILLE.

Assez.

JULIE.

Elle est jolie ?

TERVILLE.

Oui, mais bien moins que vous.

JULIE.

Point de plaisanterie.

TERVILLE.

Je ne plaisante point.

JULIE.

On vous a donc gardé
Pendant tout ce temps-là ?

TERVILLE.

Malgré moi j'ai cédé.

MONTBRISSON.

Prêt à recommencer demain.... Ciel ! quelle vie !

JULIE.

Monsieur a bien raison.

MONTBRISSON.

Oh ! c'est une manie :
Car enfin, dites-moi, puisque je vous tiens là,
Qu'est-ce que vous trouvez de plaisant à cela ?

TERVILLE.

Que voulez-vous ? j'ai tort : peut-être je m'abuse.

(*Avec une sorte de mélancolie.*)

Je me distrais, au moins... trop heureux qui s'amuse !

MONTBRISSON.

Heureux qui sent le prix de la simplicité,
De la paix domestique et de la vérité !
Voilà les seuls plaisirs, tout le reste est folie.
Mais je veux vous parler. Laissez-nous, ma Julie.

Sur-tout, ne sois plus triste, et crois que ton bonheur
Est le vœu le plus doux, le plus cher à mon cœur.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

MONTBRISSON, TERVILLE.

TERVILLE, *la suivant des yeux.*

Que j'aime ce maintien, cette grace touchante !
Je la trouve embellie, et sa candeur m'enchante.

MONTBRISSON.

Eh bien ! pour te fixer, que te faut-il de plus ?
Tu vantes ses appas, tu crois à ses vertus,
Et souhaites qu'un autre en soit dépositaire !
Obéis à ton cœur, cède au mien qui t'éclaire.
Ma fortune est sa dot.

TERVILLE.

A quoi bon insister
Sur ce que je ne puis, ni ne veux accepter ?

MONTBRISSON.

C'est ce dont je me plains, et c'est ce qui m'arrête,
Car mon premier dessein roule encor dans ma tête ;
Ton hymen. . . .

TERVILLE.

Ah ! de grace, oubliez ce projet.
Pour vous en détourner, n'ai-je point assez fait ?
Quand j'établis Julie, et m'empresse pour elle,
Je dois être à l'abri d'une instance nouvelle.

MONTBRISSON.

Mais, tu l'aimes, dis-tu ?

TERVILLE.

Comment faire autrement ?
Sans doute, elle m'est chère.

MONTBRISSON, *avec impatience.*

Esprit inconséquent !
Je n'entends rien encore au motif qui te guide.
Tout dans elle te charme.... un travers te décide!
Consulte le bon sens.

TERVILLE.

Eh ! lui seul est ma loi.

MONTBRISSON.

Il te dit, n'est-ce pas, qu'il faut vivre pour soi,
Ce qu'on nomme penchant, l'appeller tyrannie,
Eluder le tribut qu'on doit à la patrie;
Et qu'un sage, un grand homme, un philosophe enfin,
Devient un être à part, qui n'a plus rien d'humain.

TERVILLE.

Il me dit d'être heureux, ou de chercher à l'être;
En garde contre moi, de m'en rendre le maître;
D'être libre sur-tout, de craindre et d'éviter
Un fardeau que l'on prend, pour ne le plus quitter.
J'ai calculé les maux, pesé les avantages:
Rêver sur le bonheur est l'étude des sages;
Ce fut aussi la mienne... Oui, monsieur, vour riez!
Mais je le prouverois, si vous y consentiez.
N'attaquez pas mon cœur: il est né très-sensible;
Il est armé peut-être, et non pas inflexible.
Ah! j'étois confiant: mes premières ardeurs
Me laissoient le bandeau des aimables erreurs.
Fait pour croire à l'amour, pour sentir son ivresse,
Je voulois un lien qui fixât ma jeunesse;
Mais j'éprouvai bientôt, et sus, à mes dépens,
Que le ton de nos mœurs éteint nos sentimens.
On se charge en courant d'une chaîne légère;
L'enchantement d'aimer cède à l'orgueil de plaire;
On est sans passions, où dominent les goûts,
Et l'on se sent blesser dans les nœuds les plus doux:
Ce coup-d'œil, j'en conviens, m'a rendu moins crédule;
Je m'épargne un chagrin, j'évite un ridicule;
Je les ai crains tous deux, et, dans mon juste effroi,
Je me suis bien promis de dépendre de moi:
La prudence a vaincu.

MONTBRISSON.

MONBRISSON.

Quelle bizarrerie !
De ta fausse raison, que ton cœur se défie.
Lorsque de la nature on combat l'ascendant,
Terville, on est barbare, et l'on n'est pas prudent.
Les femmes.... entre nous, quelle idée as-tu d'elles ?
Sans doute tu n'y vois, dans tes vœux infidèles,
Que de foibles jouets que l'on feint d'adorer,
Et que, sans nuls remords, on peut déshonorer ?

TERVILLE.

Ah Dieu ! que dites-vous ? Que c'est mal me connoître !
Nul autre, plus que moi, ne les aime peut-être.
J'appréciai toujours leur commerce enchanteur,
Delice de l'esprit et le besoin du cœur.
L'amant piqué s'en plaint, le sot les calomnie.
Pour moi, je leur devrai le charme de ma vie.
Mais pourquoi sous le joug languir emprisonné ?
Pour être délicat, faut-il être enchaîné ?
Un encens libre et pur est bien plus fait pour elles.
Quel qu'il soit, l'esclavage a des suites cruelles ;
Il amène les torts, les langueurs, les dégoûts.
Pour devenir tyran, il suffit d'être époux.
Mille exemples fameux ont trop su nous l'apprendre.
L'homme, armé du pouvoir, néglige d'être tendre :
Impérieux et froid, même au sein des desirs,
En acquérant des droits, il perd tous ses plaisirs.

MONTBRISSON.

Illusion d'un cœur qui s'abuse lui-même!

TERVILLE.

Ah! c'est un sentiment beaucoup plus qu'un systême.
Je ris d'un être vain, inquiet, soucieux,
Qui se charge, au hasard, d'en rendre un autre heureux?
C'est bien assez, hélas! pour nos forces bornées,
D'avoir à soutenir nos propres destinées.
Oui, l'on est peu sensé, l'orsqu'aux pieds des autels,
On va courber son front sous des nœuds éternels,
Et, du moment qui naît à peine étant le maître,
On ne peut garantir le moment qui doit naître;

(*Voyant que son oncle désapprouve.*)

C'est une opinion, c'est la mienne: après tout,
L'attrait seul nous décide, et chacun suit son goût:
Sauf l'égard que je dois à ces nœuds qu'on renomme,
On peut, sans être époux, être fort honnête homme.
Mon cher oncle, dailleurs, pourquoi vous plandre ainsi?
Contre ce chaste hymen, j'ai beau m'être endurci,
Je le vois quelquefois sans qu'il me scandalise.
Le comte, par exemple, est un choix que je prise,
Fait pour votre pupille: eh bien! moi, je consens
Qu'ils s'embarquent tous deux sur la foi des sermens;
Ce bonheur, contre qui mon ame est révoltée,
Est, je le vois, le seul qui soit à leur portée.
Verseuil est justement l'homme qu'il nous falloit;

Verseuil, aux qualités joint la grace qui plaît...
Mais, cet hymen conclu, j'en puis empêcher mille,
Et c'est au moins, monsieur, un moyen d'être utile.

MONTBRISSON.

Puisque ton cœur s'oppose à mon plus cher espoir,
Et, qu'enfin tu le veux, il faut bien le vouloir.

TERVILLE.

Mon oncle, faites plus; contentez mon envie,
N'en assurez pas moins votre bien à Julie;
Ce sera m'enrichir, que de lui tout donner.

MONTBRISSON.

Comment?

TERVILLE.

Ce cœur si froid voudroit la couronner.

MONTBRISSON.

De l'héroïsme, allons... mais Verseuil doit dépendre...

TERVILLE.

Son oncle à vos desirs ne pourra que se rendre.

MONTBRISSON.

Quel est-il?

TERVILLE.

Saingérans.

MONTBRISSON.

Quoi ! ce fou suranné,
Vieux garçon bien oisif, qu'on croit bien fortuné,
Dameret sémillant dans un corps tout débile,
Qui promène à grands frais son asthme par la ville,
Et chez qui, malgré l'âge appesanti sur lui,
Rien n'est encor profond que le vice et l'ennui.

TERVILLE.

Lui-même.

MONTBRISSON.

Il nous arrive ; il vient de me l'écrire !
On a besoin de lui ; qu'il vienne.

TERVILLE.

On peut en rire,
Il vous amusera.

MONTBRISSON.

Non pas, assurément :
Mais je me munirai de son consentement.

TERVILLE.

Il ignore donc tout ?

MONTBRISSON.

Oui ; du moins je le pense.
Sa lettre dit qu'il veut renouer connoissance.

TERVILLE.

Où peut être Verseuil ? ceci va le charmer,
Connoissant mieux Julie… ah ! comme il doit l'aimer!

MONTBRISSON.

Je l'ai laissé tantôt seul avec la marquise.

TERVILLE, *gaîment et légérement.*

Comment seul avec elle ! et Julie autorise….
Elle est donc de retour ?

MONTBRISSON.

Eh ! mais apparemment.

TERVILLE.

Et Verseuil la connoît ?

MONTBRISSON.

Beaucoup.

TERVILLE.

Infiniment,
Cela m'en a tout l'air…. la marquise l'estime,

MONTBRISSON, *s'impatientant.*

Oui, oui.

TERVILLE.

Je vois d'ici quel intérêt l'anime.
(*à part.*)
Il ne perd pas son temps.

MONTBRISSON.

L'éloge qu'elle en fait,
M'a même, pour Verseuil, prévenu tout-à-fait.
J'honore cette femme, on ne peut d'avantage :
La sagesse indulgente est son heureux partage

TERVILLE.

Et se connoissent-ils depuis long-temps ?

MONTBRISSON.

Ma foi,
Je n'en sais rien du tout ; tu te moques de moi
Avec ces questions.

TERVILLE.

C'est que j'avois envie....

MONTBRISSON.

Je vais chercher Verseuil, et parler à Julie.

TERVILLE.

Vous m'enverrez le comte ?

MONTBRISSON.

Oui, vraiment, il le faut:
Il est essentiel qu'il s'explique au plutôt.

(*Avec ironie.*)

Votre exemple déjà l'aura gagné peut-être ;
On fait bien des progrès avec un si bon maître.

TERVILLE *très-sérieusement.*

Je vous réponds que non : je le déciderai. . .
Et je vous garantis que je le marierai :
J'ai mes raisons.

MONTBRISSON.

Adieu.

SCENE IV.

TERVILLE, *seul.*

Bon ! à ce qui me semble,
La marquise et Verseuil sont assez bien ensemble.
Le moyen de souffrir un tort aussi marqué !
Je ne suis point jaloux, mais je suis très-piqué.
Ah ! monsieur de Verseuil, vous allez un peu vîte ;
De vos pouvoirs ici vous passez la limite.
Calmez-vous, s'il vous plaît, réprimez cette ardeur..
Et laissez-moi du moins de quoi tromper mon cœur.
Même alors qu'il s'immole, et qu'il la sacrifie,
Je ne sais quel attrait me ramène à Julie ;
Je dois m'en défier, renfermer mon secret,
Et me réfugier aux pieds d'un autre objet ;
Refroidi par l'hymen, je me verrois moi-même....

(*Du ton le plus sensible.*)

Comment peut-on risquer d'épouser ce qu'on aime ?

Si la marquise veut, elle va me sauver ;
Et d'un attachement un goût peut préserver.
Mais, quoi !... si je déplais, si mon espoir l'offense...
Je m'en consolerai par mon indépendance.

SCENE V.

VERSEUIL, TERVILLE.

VERSEUIL.

Ah ! Terville, bon jour !

TERVILLE, *froidement.*

Ah ! monsieur, vous voilà.

VERSEUIL.

Que veut dire, mon cher, le ton que tu prends-là ?

TERVILLE.

Je voulois vous parler.

VERSEUIL.

Eh bien ! parle.

TERVILLE.

Julie
Est jeune, intéressante.

VERSEUIL.

Eh ! qu'est-ce qui le nie ?
J'en conviens volontiers.

TERVILLE, *d'un ton passionné.*

Julie a de ces traits,
Qui, dès qu'on les a vus, ne s'effacent jamais :
On veut les retrouver dans ceux que l'on adore ;
On croit n'y plus songer, et l'on y rêve encore :
C'est un.... je ne sais quoi, plus doux que les appas,
Et le cœur qui le sent, ne les définit pas.

VERSEUIL.

Comment donc ! ce portrait, plein de délicatesse,
Est digne d'un amant, et ressemble à l'ivresse !

TERVILLE.

L'amitié peint souvent aussi bien que l'amour.

VERSEUIL.

Tu m'étonnes au moins !

TERVILLE.

Au but.

VERSEUIL.

Oui, sans détour.

TERVILLE.

Julie a tout, beauté, grace.... une ame si pure!
Emparez-vous d'un bien qu'un ami vous assure;
Ou, vous ne savez pas ce qu'ici vous perdez....
Ou, vous manquez, monsieur, à tous les procédés....

VERSEUIL.

Eh! bon Dieu! quels grands mots!

TERVILLE.

Non, non, ce sont des choses.

VERSEUIL.

Ecoute: ce trésor qu'ici tu me proposes,
Ce bien que d'accepter tu me fais une loi,
Que ne t'en saisis-tu?

TERVILLE, *furieux.*

Que dites-vous? Qui? moi!
Il le faut avouer.... La tyrannie est forte.

VERSEUIL, *gaîment.*

Faut-il que pour cela ton amitié s'emporte?

TERVILLE, *toujours avec vivacité.*

Je n'aime point Julie.... et vous pouvez le voir:
Mais quand je l'aimerois, je voudrois la pourvoir;
Je voudrois....

VERSEUIL.

Calme-toi.

TERVILLE.

Me parler mariage !
D'honneur ! vous êtes fou.

VERSEUIL.

D'honneur ! tu n'es pas sage.
Croyois-je t'offenser ? et puis, en vérité,
Je vois à cet hymen quelque difficulté.

TERVILLE.

Nulle. Votre oncle vient.

VERSEUIL.

Je le sais.

TERVILLE.

Quelle encore !

VERSEUIL.

D'abord c'est qu'on me hait.

TERVILLE.

Eh ! point, on vous adore.

VERSEUIL.

Le contraire est visible, et j'en suis très-certain.

TERVILLE.

Voilà bien les amans !... des ombrages sans fin !
Mais, pour croire à cela, quel motif est le vôtre ?
Là.... pourquoi vous haïr ?

VERSEUIL.

Pour en aimer un autre.

TERVILLE.

Un autre ! et qui ?

VERSEUIL, *en observant Terville.*

Ma foi ! je ne te dirai pas ;
Mais je m'éclaircirai ; je veux....

TERVILLE.

Bel embarras !
T'es-tu persuadé dans le fond de ton ame,
Qu'on doit avec délire être aimé de sa femme ?
Ce seroit un peu loin pousser l'illusion.
L'hymen est, tu le sais, un dieu plein de raison,
Et l'amour même est sage à l'aspect d'un notaire.

(*Plus sérieusement.*)

Mais tu ne dis pas tout : allons, trève au mystère !
Conviens-en ; la marquise a paru dans ces lieux,
Et seule a tout brouillé : parle vrai, je le veux ;
J'ai droit de l'exiger.... tu l'aimes, je parie !

VERSEUIL.

Parbleu ! tu gagnerois, et....

TERVILLE.

TERVILLE.

Point de raillerie.
Il s'agit d'amitié, je pense ; sans cela,
Je serois très-choqué de ce procédé là.
Julie en ce séjour est ton unique affaire ;
Je fais pour vous unir tout ce qu'on m'y voit faire,
Voilà ta mission et mon arrangement :
Tu n'y peux de ce but t'écarter un moment ;
Et, s'il faut m'expliquer avec pleine franchise,
Tu dois, presque pour rien, y compter la marquise.

VERSEUIL, *riant*

Comment ? presque pour rien !

TERVILLE.

Oui.

VERSEUIL.

Demande un peu moins.

TERVILLE.

C'est me contrarier, que lui rendre des soins :
Puisqu'il faut dire tout, j'ai des projets sur elle ;
De l'objet que je cherche, elle est le vrai modèle :
Elle a de la gaîté, des mœurs, le meilleur ton ;
Elle pense, elle est veuve, et moi, je suis garçon :
Tout convient.

VERSEUIL.

Grand-merci de cette confidence.

TERVILLE.

Mon cœur, à tous égards, t'a dû la préférence.

VERSEUIL.

Eh ! mais, avances-tu ?

TERVILLE.

Mais.... j'augure assez bien,
J'ai déjà même écrit.

VERSEUIL, *avec une sorte d'inquiétude.*

Et pour réponse ?

TERVILLE.

Rien.

VERSEUIL.

Progrès encourageant !

TERVILLE.

Je saurai la réduire.
Par cent nouveaux secrets je prétends la séduire ;
J'en inventerai tant, qu'elle n'y tiendra pas ;
Je te dirai ma marche, et tu m'applaudiras.

VERSEUIL.

Peut-être.

TERVILLE.

Il faudra bien : oui, malgré ton peut-être,
Apprends qu'on est aimé lorsqu'on s'obstine à l'être.

Mais sois discret, afin que mon bonheur soit pur.

VERSEUIL.

Tu ne pouvois choisir un confident plus sûr.

TERVILLE.

Il est essentiel, tu vois, de nous entendre ;
Aux vœux de l'amitié j'ai le droit de prétendre ;
Tu dois me servir même, au lieu de me croiser ;
Fais que l'on m'aime, et moi, je te fais épouser.
Par des soins mutuels, tenons avec adresse,
Toi, ta femme, de moi ; moi de toi, ma maîtresse.
Vraiment, tu dois m'aider.

VERSEUIL.

Modère ce transport.

TERVILLE.

Tu t'en trouveras bien, mettons-y de l'accord.
Dis, me le promets-tu !

VERSEUIL, *riant.*

Mais, non ; en conscience.

TERVILLE.

Tu ris ?

VERSEUIL, *riant plus fort.*

Ce que tu dis est plein d'extravagance.

TERVILLE.

Voilà de nos amis !

VERSEUIL, *riant toujours plus fort.*

Tes discours sont si fous !

TERVILLE.

Vous faites tout pour eux, ils ne font rien pour vous.
Mais la marquise approche ; et je vais, sans mystère,
Lui déclarer un feu que je ne puis plus taire.

VERSEUIL.

Devant moi ?

TERVILLE.

Pourquoi non ?

VERSEUIL.

Cela seroit plaisant.

Et. . . .

TERVILLE.

Monsieur aujourd'hui trouve tout amusant.

VERSEUIL.

Oui.

SCENE VI.

Les mêmes; Mad. DE VERSEUIL.

Mad. DE VERSEUIL.

Les propos sont gais.

VERSEUIL.

Plus qu'on ne peut le croire :
Terville me contoit la plus plaisante histoire.

TERVILLE, *un peu embarrassé.*

Madame, pardonnez, si mon empressement....
(*à Verseuil qui rit.*) (*à Madame de Verseuil.*)
Paix donc... j'allois monter dans votre appartement;
J'ai rencontré Verseuil.

Mad. DE VERSEUIL.

Point de cérémonie.
O Ciel! des complimens auriez-vous la manie?

TERVILLE.

Non; mais, il est des soins.... il m'a seul arrêté;
Il est sur un article à tel point entêté!...
(*Poussant Verseuil.*)
Va-t-en donc.

Mad. DE VERSEUIL.

Hem ? comment ? qu'est-ce que vous lui dites ?

TERVILLE, *le poussant plus fort.*

Oh ! c'est qu'aux environs il doit quelques visites ;
Je le pressois d'aller.

VERSEUIL.

J'y vais ; il le faut bien :
Je ne veux point troubler un si doux entretien.

SCENE VII.

Mad. DE VERSEUIL, TERVILLE.

TERVILLE.

Allez-vous me gronder ? êtes-vous courroucée ?

Mad. DE VERSEUIL.

Pourquoi ? pour une lettre, il est vrai peu sensée,
Mais qui m'a réjouie : en vérité, monsieur,
Tout cela n'est point fait pour donner de l'humeur.
Votre démarche est folle, et pourtant naturelle.
J'en ai ri ; voilà tout.

TERVILLE.

Voilà ce qu'on appelle
Un sang-froid admirable !

Mad. DE VERSEUIL.

Il en faut quelquefois.
Vous avez vos écarts, et nous avons nos lois.
Vous avez cru, sans doute, et je vous le pardonne,
(*Avec beaucoup d'ironie.*)
Qu'à distraire un moment je pouvois être bonne;
Que je préférerois des liens plus aisés,
A ces nœuds solemnels qui nous sont imposés.
Vous vous êtes conduit en vrai Célibataire,
Fort bien ! il faut en tout garder son caractère.
Mais j'ai le cœur, l'esprit, la tête mal rangés;
Et je vous ennuierois avec mes préjugés.
Je tiens aux vieilles mœurs, aux décences antiques.
C'est ma façon de voir, elle est des plus gothiques:
Je me déclare au moins, et ne me masque pas.
Le mariage même eut pour moi des appas,
J'en aimai les devoirs, les égards volontaires,
Je suis un composé de petites misères
Qui ne vous iroient pas, dont vous seriez honteux,
Et l'amour nous rendroit infortunés tous deux.

TERVILLE.

Eh quoi ! l'hymen en vous trouve un apologiste!
Vous aimeriez ce joug et ce contrat si triste,
Qui condamne à s'aimer ceux qui s'aiment le moins,
Assujettit deux cœurs, que l'attrait n'a pas moins joints;
Gêne et lasse bientôt la femme la plus sotte,

Fait deux dupes toujours, et souvent un despote !
Ainsi, vous serez donc (disons-le.... sans détour)
Epouse sans bonheur, ou veuve sans amour ?

Mad. DE VERSEUIL, *très-gaîment.*

Justement, sans amour; moi, c'est ma fantaisie,
Et je m'en trouve bien....

TERVILLE.

Fausse philosophie !

Mad. DE VERSEUIL.

Quoi que vous en disiez, j'en ai de tems en tems...
Pour mes opinions, non pour mes sentimens.
J'aime assez votre esprit, et même plus qu'un autre :
Mais ne me parlez point d'un cœur tel que le vôtre.
Je m'en défierois trop.

TERVILLE.

Eh, pourquoi, s'il vous plaît ?

Mad. DE VERSEUIL.

Quoiqu'il soit très-solide, il a l'air trop distrait.
A force de raison vous n'êtes pas trop sage.
Guidé par le caprice, emporté par l'usage,
L'amant qui vous ressemble est toujours très-léger,
Ou, s'il devient profond, c'est dans l'art de changer;
Il trompe par état, cède à la plus nouvelle,
Est séduisant, parjure, et gaîment infidèle.

TERVILLE.

Ah ! peignez-moi, de grace, avec d'autres couleurs :
Ce ne sont là mes vœux, mes penchans, ni mes mœurs.
Malheur à qui ne voit dans l'état le plus sage,
Que le droit de céder à son humeur volage !
L'amant qui me ressemble, heureux de s'enflammer,
Veut aimer librement afin de mieux aimer.
De s'engager ailleurs, il est toujours le maître ;
Mais son cœur est constant pour le plaisir de l'être.
Des gens dont vous parlez, si j'avois les défauts ;
Si j'étois indiscret, léger, cruel ou faux,
Prétendrois-je à vous plaire ? en aurois-je eu l'envie ?
Lorsque vous m'accusez, mon choix me justifie.
Quant à l'extérieur, convenez cependant,
Qu'on peut être à-la-fois et sensible et galant.
Vous ne m'approuvez pas ! eh quoi ! seroit-ce un crime
De venger les attraits d'un nœud qui les opprime ;
D'offrir au juste orgueil d'un sexe idolâtré,
Ce culte si flatteur des maris ignoré,
Entre mille beautés de n'en exclure aucune,
Et, toutes les aimant, de n'en préférer qu'une,
De cacher.... jusqu'au choix qui peut enorgueillir,
Et d'enchaîner l'amour sous les loix du plaisir ?

Mad. DE VERSEUIL.

Ce langage est joli ; le croyez-vous bien tendre ?

TERVILLE.

A ce reproche-là je n'ai point dû m'attendre.

Mad. DE VERSEUIL, *observant Terville.*

Vous êtes, dites-vous, épris de mes appas ;
Et moi, je vous préviens que vous ne m'aimez pas.

TERVILLE.

Qui, moi ? lorsqu'un aveu....

Mad. DE VERSEUIL.

Je n'en suis pas la dupe.
J'ai cru même entrevoir qu'une autre vous occupe.
Si vous vous déguisiez vos véritables feux !
Souvent on est fripon, de peur d'être amoureux :
Là, consultez-vous bien.

TERVILLE, *à part.*

Que veut-elle me dire ?

(*haut.*)

C'est un prétexte vain que je pourrois détruire.
Ah ! je vois ce que c'est : Verseuil apparemment
Vous aura conseillé ce cruel enjoûment :
Au reste, il faudra bien que votre cœur l'oublie ;
Car vous savez, je crois, qu'enfin je le marie.

Mad. DE VERSEUIL.

Oh ! c'est à faire à vous.

TERVILLE.

J'y compte, et dans ce cas,
Vous voyez clairement qu'il ne vous convient pas.

Mad. DE VERSEUIL.

Si vous continuez, comme lui, je vais rire.

TERVILLE.

De lui? je le veux bien.

Mad. DE VERSEUIL.

Adieu. Je me retire.

TERVILLE.

Ah! de grace, un moment.... s'il faut être jaloux,
J'en suis capable, au moins très-capable.

Mad. DE VERSEUIL.

Qui? vous!
Vous le dites d'un ton persuasif.

TERVILLE.

Madame,
Ne m'en défiez pas, je connois bien mon ame:
Si je n'ai pas de quoi faire un mari charmant,
J'aurai, quand je voudrai, les défauts d'un amant.

Mad. DE VERSEUIL.

On entre; c'est votre oncle.

TERVILLE.

Ah ! du moins, je vous prie,
Ne l'instruisez de rien.

Mad. DE VERSEUIL.

Allons ! quelle folie !
Moi, j'ai presque oublié ce que vous m'avez dit.

TERVILLE.

Quoi ?.... ma foi, je m'y perds, sa gaîté m'étourdit.

(Il rencontre son oncle qui lui fait un accueil très-froid, et il sort.)

SCENE VIII.

MONTBRISSON, Mad. DE VERSEUIL.

MONTBRISSON.

Aidez-moi de vos soins ; je viens de voir Julie,
Madame, et sur Verseuil, quand je l'ai pressentie,
Elle a marqué soudain la plus vive douleur.
Quelque chose l'agite et tourmente son cœur.
J'ai voulu la presser, connoître ses alarmes ;
Ses yeux, en se baissant, se sont mouillés de larmes ;
Elle évitoit les miens, et n'osoit me parler.
Ce silence pénible est fait pour me troubler.

Madame, elle vous aime, et sur-tout vous écoute;
Vous saurez arracher l'aveu que je redoute.
Je veux qu'elle s'explique, efforcez-vous.

Mad. DE VERSEUIL.

J'y cours,
Le cœur le plus caché ne se tait pas toujours.
Dans chaque occasion fiez-vous à mon zèle;
Il est égal, monsieur, et pour vous, et pour elle.

MONTBRISSON.

Combien je vous devrai! je ne peux voir souffrir
Cette ame intéressante, et qui craint de s'ouvrir.
La raison est toujours imposante à mon âge.
L'amitié sous vos traits obtiendra davantage.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

JULIE, NERINE.

NERINE, *entrant après Julie.*

Celle que vous aimez, à l'instant vous cherchoit :
Vous étiez, m'a-t-on dit, dans le petit bosquet ;
Pour moi, plus que jamais, j'abhorre la marquise ;
Vous saurez de ses tours ; ils m'ont presque surprise.

JULIE.

Quels tours ?

NERINE.

Terville....

JULIE.

Eh bien ?

NERINE, *avec ironie.*

Cet homme indépendant,
Qui gardoit sur lui-même un si noble ascendant,
Le voilà subjugué par sa coquetterie ;
Il aime.... eh ! que sait-on ? peut-être il se marie...

JULIE.

A la marquise ?

NERINE.

Eh ! mais, ils ne se quittent plus ;
Ce sont des mots furtifs, et d'eux seuls entendus ;
Des clin-d'yeux éternels.... des....

JULIE, *à part.*

Je suis au supplice !

(*haut.*)
Des clin-d'yeux, dites-vous ? a-t-on quelqu'autre indice ?

NERINE.

Oh ! oui, l'on est en fonds.

JULIE.

Eh ! quels.

NERINE.

Je les ai tous.
Est-ce que de Verseuil il n'est pas très-jaloux ?
A le bien quereller votre hymen l'autorise ;
Il ne veut pas souffrir qu'il parle à la marquise.
Lafleur est amoureux, c'est-à-dire, indiscret ;
Et causant de son maître, il m'a dit son secret :
Il est bon d'être au fait, et de cette conduite
Vous me savez bon gré de vous avoir instruite.

JULIE, *se contraignant.*

Sans doute.... eh ! vous croyez qu'il aime ?

NERINE.

Eperdûment.

JULIE.

Au point de se lier ?

NERINE.

Mais, vraisemblablement.

JULIE, *avec colère.*

Taisez-vous.

NERINE.

Pourquoi donc ? je dis ce qui se passe.
Tout vous échappe.... moi, j'observe à votre place.
Je vois bien.

JULIE.

Oui, fort bien !

NERINE.

Le trait est excellent.
On me presse ; je parle, et je fâche en parlant.
(*Appercevant la marquise.*)
Ne la voilà-t-il pas ?

SCENE II.

Mad. DE VERSEUIL, les mêmes.

JULIE, *à Nérine.*

Laissez-nous.

NERINE.

Sans reproche,
On me chasse toujours, dès que madame approche.

SCENE III.

Mad. DE VERSEUIL, JULIE.

Mad. DE VERSEUIL.

Eh! quoi! toujours rêveuse à la fleur de vos ans,
Au sein de vos amis!

JULIE.

Je ris de tems en tems.

Mad. DE VERSEUIL.

Ce rire-là, Julie, est étranger à l'ame.
La vôtre souffre.

JULIE.

Non.

Mad. DE VERSEUIL.

Je n'en crois rien.

JULIE.

Madame !

Mad. DE VERSEUIL.

Je prétends et je dois respecter vos secrets :
Mais les déguisemens pour vous ne sont pas faits ;
Et vous vous trahiriez, en voulant vous contraindre.
Soulagez votre cœur, vous n'avez rien à craindre.
Vertueux, délicat, et du mien appuyé,
N'oseroit-il paroître aux yeux de l'amitié ?

JULIE.

Ah ! si vous me louez, je n'oserai rien dire.

Mad. DE VERSEUIL.

Ce seul mot-là dit tout, et suffit pour m'instruire.

JULIE.

Comment ?

Mad. DE VERSEUIL.

Rassurez-vous.

JULIE.

Ciel !

Mad. DE VERSEUIL.

C'est moi maintenant
Qui vais vous confier votre secret tourment.

JULIE.

De grace.....

Mad. DE VERSEUIL.

Vous aimez ; voilà tout le mystère.

JULIE, *se jetant dans les bras de madame de Verseuil.*

Ouvrez-moi votre sein.

Mad. DE VERSEUIL.

Un aveu reste à faire.
Je le ferai pour vous.

JULIE.

Ah ! ne poursuivez pas.

Mad. DE VERSEUIL.

Pourquoi donc ? il faut bien vous tirer d'embarras.

JULIE, *très-vivement.*

N'allez point le nommer.

Mad. DE VERSEUIL.

Vraiment si ; c'est Terville....
Avouez qu'à présent vous voilà plus tranquille ?

JULIE.

Madame, puisqu'enfin vous avez deviné,
Voyez combien mon cœur doit être infortuné !
Victime d'une erreur qui le perdra lui-même,
Je ne peux, sans rougir, nommer celui que j'aime ;
Je ne peux espérer d'être jamais à lui ;
Tout ce qui m'enchantoit, me désole aujourd'hui.
Je le vis en ces lieux dès ma plus tendre enfance,
Et trouvai par instinct du charme à sa présence.
Quelquefois il venoit se mêler à mes jeux ;
Il sembloit pressentir jusqu'à mes moindres vœux.
Même avant de l'aimer, je cherchois à lui plaire.
Pouvois-je alors prévoir cet affreux caractère,
Qui de mes plus beaux jours corrompra la douceur,
Et m'offre l'avenir sans l'espoir du bonheur ?
Hélas ! j'ignorois tout, et l'amour et moi-même ;
Cette douce ignorance étoit mon bien suprême.
La raison vint trop tôt me dessiller les yeux ;
Mon cœur sut qu'il aimoit, et cessa d'être heureux.
Il me fallut combattre un penchant trop aimable ;
Le premier vœu du cœur pour moi devint coupable,
Et Terville adoré, de momens en momens,
Mêloit de l'amertume aux plus doux sentimens.

Combien de fois, ô ciel! dans les bals, dans les fêtes,
M'osa-t-il raconter ses nouvelles conquêtes!
En croyant me distraire, il venoit m'accabler;
Il rioit.... et mes pleurs étoient prêts à couler.
D'après ce libre aveu, vous connoissez ma flâme;
Cachez-en le secret dans le fond de votre ame,
Sur-tout à Montbrisson; qu'il n'en soupçonne rien.
C'est trop de mon tourment sans y joindre le sien.

Mad. DE VERSEUIL.

Ordonnez... je vous plains: mais, croyez-moi, Julie,
Ne désespérez pas des soins de votre amie.
Terville est inquiet, et flotte dans ses vœux.
Au premier jour offert il ouvrira les yeux.
S'il osoit persister, il seroit trop barbare!

JULIE.

Puisqu'il ne m'aime pas, se peut-il qu'il répare?
C'est lui-même, c'est lui qui me cherche un époux!
Ce chagrin est pour moi le plus cruel de tous.
Il va me marier, il le veut! quel supplice!
Et d'un si noir complot, Verseuil est le complice!
Terville, ah! Dieu! prétend qu'il m'épouse aujourd'hui.
Il croit que je vivrai pour un autre que lui.
Ma situation est-elle assez affreuse?
Aimez-moi, guidez-moi, je suis bien malheureuse.
Que je hais ce Verseuil!

Mad. DE VERSEUIL.

N'en dites point de mal.

JULIE.

Quoi ! de lui qui consent à cet hymen fatal ?

Mad. DE VERSEUIL.

Ecoutez : cet hymen ne peut jamais se faire.

JULIE.

Est-il vrai ?

Mad. DE VERSEUIL.

J'en réponds.

JULIE.

Et sur quelle lumière ?...

Mad. DE VERSEUIL.

Non : quand tout s'uniroit pour vous le proposer,
Jamais, jamais Verseuil ne peut vous épouser.
Je suis dans le secret.

JULIE.

Depuis cette assurance,
Je ne le hais plus tant.

Mad. DE VERSEUIL.

Votre haine l'offense.

JULIE.

Il ne peut m'épouser !... Mais, madame, pourquoi ?
Comment ?

Mad. DE VERSEUIL.

C'est un mystère entre Verseuil et moi.

JULIE.

Monsieur de Montbrisson sera-t-il en colère ?
Je me sacrifierois, plutôt que lui déplaire.
Je l'aime tant !

Mad. DE VERSEUIL.

Non, non : monsieur de Montbrisson
Cédera.... comme un autre, il entendra raison.

JULIE.

Par vous seule mon cœur veut se laisser conduire.
Mais, si Verseuil s'obstine....

Mad. DE VERSEUIL, *riant.*

On saura le réduire.

JULIE.

Et Terville ? ah ! jamais....

Mad. DE VERSEUIL.

C'est ce qu'il faudra voir.
Ayez plus de courage, et sur-tout plus d'espoir.
Terville....

JULIE.

Mais, madame, il me vient une idée,
Qui trouble tout-à-coup mon ame intimidée.
Terville vous regarde et vous parle souvent :
Si. . . . .

Mad. DE VERSEUIL.

Je vous jure encor qu'il n'est pas mon amant.

JULIE.

Mais vous jurez toujours ; faut-il toujours vous croire?

Mad. DE VERSEUIL.

Comment ? vous le devez ; il y va de ma gloire.
A son retour vers vous, moi, j'irois m'opposer !
Verseuil, je vous l'ai dit, ne peut vous épouser ;
Et rien (c'est une énigme encor plus difficile)
Ne peut, j'en fais serment, me faire aimer Terville.

JULIE, *à madame de Verseuil qui rêve.*

Je ne vous conçois pas ! . . . Mais à quoi songez-vous?

Mad. DE VERSEUIL.

Ceci vaut qu'on y pense.

JULIE.

Ah ! madame !

Mad. DE VERSEUIL.

Entre nous. . . .

(*à*

(*à elle-même.*)
Un amant raisonneur est une étrange chose :
L'effet est ridicule, et ressemble à la cause.
(*à Julie.*)
Vous sentez-vous dans l'ame un peu de fermeté ?

JULIE.

Contre lui ?

Mad. DE VERSEUIL.

Quoi ! déjà de la timidité ?

JULIE.

Madame, expliquez-vous.

Mad. DE VERSEUIL.

Il faut feindre, Julie,
D'aimer.... même Verseuil ! il le faut.

JULIE.

De ma vie
Je n'y consentirai. Songez donc quel tourment !...
Je ne connois point l'art de feindre un sentiment.

Mad. DE VERSEUIL.

Je me charge du crime : en un mot, je l'exige,
Moi, je n'ai point pitié d'un cœur qui vous afflige.
Puis-je compter sur vous ?

JULIE.

Je ne pourrai jamais.

D'ailleurs que servira ?....

Mad. DE VERSEUIL.

Vous le saurez après.

JULIE.

Je crains trop.

Mad. DE VERSEUIL.

Il faut bien obéir à son guide.

JULIE.

Mais....

Mad. DE VERSEUIL.

Je sers votre amour.

JULIE, *en souriant.*

L'amitié me décide.

Mad. DE VERSEUIL.

Ferme ! Verseuil approche, essayez-vous toujours.
Composez devant lui votre air et vos discours.

JULIE.

Secondez-moi du moins : un mot peut me confondre,
Et de moi-même encor je n'ose vous répondre.

SCENE IV.

Les mêmes ; VERSEUIL.

Mad. DE VERSEUIL, *à Verseuil.*

Enfin, à quand l'hymen ? Va-t-il encor traîner ?
Julie est, à la fin, toute prête à signer.
Vous devez lui trouver un maintien moins sévère,
Plus enjoué, plus libre.... on aspire à vous plaire.

VERSEUIL, *embarrassé.*

Mettez-moi donc au fait... je ne sai pas.... eh bien....

Mad. DE VERSEUIL.

Quoi ! monsieur, vous voilà déconcerté pour rien ?
Vous n'êtes point aimé, soyez, soyez tranquille.

(*A demi-voix, et sans être entendu de Julie*)

Il ne s'agit ici que de tromper Terville,
Et j'ai besoin de vous.... il faut sonder ses vœux.

(*à Julie.*)

Allons, de la gaîté ?

JULIE.

Je fais ce que je peux.

VERSEUIL.

Eh bien, dites, voyons....

Mad. DE VERSEUIL.

Terville vous marie ;
Soyez donc plein d'ardeur en parlant à Julie.
(*à part à Verseuil.*)
Voilà l'essentiel.... oui, des transports, des soins.

VERSEUIL.

Ah ! j'entends.... vous voulez....

Mad. DE VERSEUIL, *haut.*

Prenez-y garde au moins ?

JULIE.

Mais que dites-vous donc ?

Mad. DE VERSEUIL.

C'est encore un mystère.
Je trompe... il doit m'aider, et vous, nous laisser faire.
On vient, l'air empressé... c'est Terville.

JULIE, *dont Verseuil baise la main avec transport.*

En effet.
Lui-même !

SCENE V.

Les mêmes; TERVILLE.

TERVILLE, *s'arrêtant au fond du théâtre.*

Tout s'arrange, à ce qu'il me paroît.
Julie est, ce me semble, un peu moins inhumaine.

(*Haut et avec une joie contrainte.*)

Je rends grace vraiment au hasard qui m'amène;
L'instant est bien choisi : quand on doit être époux,
Tout veut que l'on se livre à des transports si doux.

(*à Verseuil.*)

Vous l'avez donc enfin décidée?

VERSEUIL.

Oui, Terville;
C'est ce que tu voulois? dis....

Mad. DE VERSEUIL.

Demande inutile.
Tant de plaisir revient à l'auteur d'un bienfait!
Comme l'on doit sourire à l'heureux qu'on a fait!

JULIE.

Monsieur doit ressentir le bonheur qu'il procure.

TERVILLE.

Ma joie est concentrée, et n'en est pas moins pure.

Mad. DE VERSEUIL.

Il faudra, s'il vous plaît, ne pas vous éloigner.
On vous appellera.

TERVILLE.

Pourquoi donc ?

Mad. DE VERSEUIL.

Pour signer.

TERVILLE, *avec trouble.*

Pour signer !... je suis prêt.

VERSEUIL.

Oui, c'est moi qui t'en prie.

Mad. DE VERSEUIL.

Vous signerez, monsieur, comme ami de Julie,

TERVILLE, *à part.*

[illegible]

[illegible], *à Terville.*

[illegible] à sentiment,

[illegible] charmant....

Vous qui savez aimer, vous du moins qui le dites,
Vous devez....

TERVILLE, *toujours avec contrainte.*

Admirer des flâmes si subites ?
(Regardant Julie qu'il surprend dans la rêverie.)
Je les admire aussi.... Julie a l'air très-gai.

JULIE, *se remettant.*

Oh ! je ne montre pas tout le plaisir que j'ai.

VERSEUIL.

Il y prend part.

Mad. DE VERSEUIL, *à Verseuil.*

Monsieur, trève aux discours frivoles ;
Le tems fuit, il échappe et se perd en paroles.
Venez chez Montbrisson, et pressons un moment,
Qu'aussi bien que Terville, on desire ardemment.

(Verseuil donne la main à Julie.)

TERVILLE, *l'arrêtant.*

Mademoiselle, un mot.

VERSEUIL, *l'emmenant.*

Suis-nous pour t'en instruire.

TERVILLE, *la retenant*

Non, je voudrois ici....

(*M. et Mad. de Verseuil, en s'éloignant, encouragent Julie par des signes.*)

JULIE, *revenant.*

Qu'avez-vous à me dire ?

SCENE VI.

JULIE, TERVILLE.

TERVILLE, *avec l'expression du simple intérêt.*

Combien je suis heureux ! j'ai fait votre bonheur.
Mais pourquoi cachiez-vous le fond de votre cœur ?
Vous ne traitiez Verseuil qu'avec indifférence,
Et.... cela m'affligeoit.

JULIE.

La raison, la décence,
M'empêchoient de parler : discrète à mes dépens,
Je savois renfermer mes secrets sentimens.
Je me suis quelquefois imposé ce supplice;
Ce n'est point là, monsieur, mon premier sacrifice;
Mais enfin, à risquer l'aveu que j'avois fui,
L'aveu de Montbrisson m'autorise aujourd'hui.

TERVILLE.

Votre ame est donc enfin satisfaite ?

JULIE.

Oh ! ravie !...

C'est vous qui repandez ce charme sur ma vie :
Mais.... quoiqu'enfin je doive à vos soins obligeans,
Quel rage avez-vous de marier les gens ?
Vous croyez-vous le seul que l'hymen intimide ?

TERVILLE.

Il n'a rien d'effrayant, quand l'amour y préside.
Le comte est jeune.

JULIE.

Après.

TERVILLE.

Il est riche.

JULIE.

Ah ! fort bien.

Et si pour moi, monsieur, tout cela n'étoit rien ?
Si, redoutant un cœur trop sensible et trop tendre,
Je m'étois condamnée à ne jamais dépendre,
Ne conviendrez-vous pas que vos soins indiscrets
Me livreroient alors à d'éternels regrets ?

TERVILLE.

J'aurois pu !....

JULIE,

(*à part.*) (*haut et très-vivement.*)

Qu'ai-je dit ? vous n'avez rien à craindre.
Mon bonheur est visible, et c'est trop le contraindre.
Je suis reconnoissante.... eh ! ne le dois-je pas ?
J'aime mes bienfaiteurs, et je hais les ingrats.

TERVILLE.

Souvent on l'est bien moins que l'on ne paroît l'être.
Souvent.... mais votre choix se fait enfin connoître,
Et le comte.... j'approuve un pareil sentiment.
Cet hymen vous convient.... Oui, Verseuil est charmant.

JULIE.

Je n'ai garde, monsieur, d'oser vous en dédire.

TERVILLE.

Moi, je dois le louer.

JULIE.

Moi, je dois y souscrire.

TERVILLE.

Vous l'aimez, n'est-ce pas ?

JULIE.

Puisqu'il m'est destiné....

TERVILLE.

Votre cœur, je le vois, est très-déterminé.

JULIE,

(*à part.*) (*haut.*)

Qu'il m'en coûte! oui, monsieur.

TERVILLE.

Je vous en félicite.

Verseuil.....

JULIE, *à part.*

Ciel! cachons-lui le trouble qui m'agite.

(*haut.*)

Je le dois à vos soins, vous me l'avez donné;
Mon destin pourroit-il n'être pas fortuné?

(*à part, et se détournant.*)

Le cruel! il le croit.

TERVILLE.

Eh bien, mademoiselle,
Je vais presser moi-même une fête si belle.

(*Il va pour sortir et revient.*)

JULIE,

(*à part.*) (*à Terville.*)

Je tremble... où suis-je ? eh bien, qui peut vous retenir?

TERVILLE.

J'allois hâter l'instant où l'on doit vous unir,
Et de votre tuteur dissiper les alarmes.
Cet hymen...

JULIE, *avec une joie affectée.*

Vous voyez qu'il a pour moi des charmes.

(*Avec chaleur et fermeté.*)

Heureuse, mille fois, celle qui peut, monsieur,
S'abandonner sans crainte à l'attrait de son cœur,
S'enorgueillir des vœux, du nom de ce qu'elle aime,
S'applaudir et s'aimer dans un autre soi-même,
Lui devoir son état, ses sentimens, ses mœurs;
Partager ses plaisirs, consoler ses malheurs;
Dans ses yeux attendris lire sa destinée;
Exister dans lui seul, à lui seul enchaînée;
Chérir ces doux liens qu'on se plaît à serrer,
Et ne regretter qu'eux, au moment d'expirer
Terville... infortuné! qui croyez être un sage,
D'un nœud, formé par vous, telle est pour moi l'image.
Vous insultez aux soins de deux cœurs bien unis;
Par ces soins mutuels, croyez qu'ils sont punis;

Embrassez

Embrassez une erreur que je ne puis comprendre ;
Dans un monde brillant cherchez à la répandre ;
Peu jaloux du repos, amoureux des succès,
Effleurez le bonheur, sans l'obtenir jamais.
Que vous importe une ame où la vôtre jouisse,
Qui soupire avec vous, avec vous s'attendrisse ?..
Soyez libre, cédez à de vagues desirs ?
Mais... puisse aucun remords ne troubler vos plaisirs !
Moi, je vous devrai tout, je vous en remercie...
Que vous avez bien lu dans le cœur de Julie !

SCENE VII.

TERVILLE, *seul, avec la plus grande sensibilité.*

Elle s'explique enfin... elle a donné son cœur !
C'est un autre que moi qui fera son bonheur !
Son bonheur ! je sens trop combien il m'intéresse...
Mais, elle aime Verseuil ; Verseuil a sa tendresse.
Quant à lui.... je puis bien répondre de ses feux.
Le moyen de la voir, sans en être amoureux !
Sa simplicité même est son art de séduire...
L'amour sur elle encor n'avoit eu nul empire...
Et même je doutois que son cœur sût aimer.
Je croyois.... pour Verseuil, elle a pu s'enflammer !
Sitôt ! oui, c'en est fait : rien ne m'est plus contraire.
Pour me tranquilliser, il falloit qu'il sût plaire....

Il plaît !... J'en suis ravi... félicitons-nous bien
De voir qu'en s'enchaînant elle aime son lien.
Que dis-je ? Soyons vrai. Suis-heureux ?... ah ! Julie !...
Mais chassons cette idée, où ma raison s'oublie.

SCENE VIII.

TERVILLE, NERINE.

NERINE.

Ou tous les gens sont-ils ? Picard ! Germon ! Lafleur !

TERVILLE.

D'où vient donc cet effroi ?

NERINE.

Vous le saurez, monsieur.
On trembleroit à moins ; l'alarme est assez vive.
Un vieil écervelé dans ce moment arrive ;
Saingérans est son nom : à peine descendu,
Vers l'endroit où j'étois il a vîte accouru.
Je me tranquillisois ; oisive et solitaire,
Je goûtois le plaisir de n'avoir rien à faire.
Le voilà qui m'observe.

TERVILLE.

Oh ! vraiment, je le croi

NERINE.

Sa lorgnette à la main, il rode autour de moi :
Je veux fuir.... il me suit ; son air me déconcerte ;
La peste ! quel vieillard, et comme il est alerte !
Dieu ! c'est lui ! je me sauve....

(*Saingérans en entrant voit fuir Nérine ; il la suit des yeux, et la lorgne jusques dans la coulisse.*

SCENE IX.

SAINGERANS, TERVILLE.

SAINGERANS.

On n'est point au sallon :
On a cherché par-tout Julie et Montbrisson.
Ah ! Terville, bon jour. Cette terre est fort belle ;
Mais c'est un vrai désert. Que la poste est cruelle !..
Je suis tout essoufflé.

(*Il tombe sur un siège.*)

TERVILLE, *riant.*

Je ne vous vis jamais
L'air plus délibéré, sur-tout un teint plus frais.

SAINGERANS.

Vous trouvez !... il est vrai ; mon asthme a lâché prise.

TERVILLE.

En effet, on voit bien qu'il n'est plus dans sa crise.

SAINGERANS.

Non. Je n'étouffe plus que six heures par jour.

TERVILLE.

Vous devez être encore formidable en amour!

SAIGERANS.

Tel que vous me voyez, je vaudrois la jeunesse;
Mais ce chien de mal-là m'ôte un peu de vîtesse:
Je le mâte pourtant avec un train règlé,
Du marasquin, du punch, et du vin d'Auvilé.
Je fais le libertin, et cela vous étonne:
Mais, c'est, je vous assure, un air que je me donne;
Car je me range enfin.

TERVILLE.

Oui!

SAINGERANS.

Très-décidément.

Je vais prendre un parti.

TERVILLE.

Raisonnable?

SAINGERANS.

Et décent,

Il faut trancher le mot.... je permets qu'on en rie,
Tout m'y force; je sens de la mélancolie,
Des vapeurs sombres.

TERVILLE.

Vous! ce discours vous sied bien!

SAINGERANS.

D'honneur, je suis confus de ne tenir à rien.

TERVILLE.

De ne tenir à rien! si tout échappe, on s'aime;
On rit du genre humain, et l'on tient à soi-même.

SAINGERANS.

Oh! l'amour-propre s'use.

TERVILLE.

Y songez-vous?

SAINGERANS.

Ma foi!
Je suis assez souvent au plus mal avec moi.

TERVILLE.

Eh! d'où vous viennent donc ces ténébreux caprices?
Je vous vois très-fêté.

SAINGERANS, *se frottant les mains.*

Par fois, dans les coulisses,
A titre d'amateur.

TERVILLE.

Ailleurs encor.

SAINGERANS.

Mais, oui,
Je vais dormir le soir chez quelque ancien ami.
A la société je suis toujours fidèle;
Et, comme vous voyez, j'ai des égards pour elle.

TERVILLE.

Ne vous plaignez donc pas; soyez gai; tenez bon.
La vieillesse d'un sage est sa belle saison.

SAINGERANS.

Propos. Je n'y crois pas; et vous, pas davantage.
On sent mieux la fatigue à la fin du voyage.
Envain je me dissipe et j'ai recours à l'art:
La nature se venge, et je m'en plains trop tard.
Je ne fais plus ma cour.

TERVILLE.

Ces regrets-là sont minces.

SAINGERANS.

On ne me voit plus guère aux soupers de nos princes;
Mon docteur m'interdit la chasse avec le roi;
Je n'ai point de crédit, n'ayant aucun emploi.
J'ai beau parler, conter, disputer à merveille,

Et voir le lendemain ceux que j'ai vus la veille,
Nul retour, pas un soin. C'est dégoût sur dégoût.
L'expérience afflige et le temps corrompt tout.
Vous le saurez trop tôt. Quant au train de la vie
Que l'on sait.... vient un âge où tout cela s'oublie;
Et j'en enrage, au moins.... car, Dieu-merci, toux deux,
Nous sommes, n'est-ce pas, tant soit peu vicieux?
Mais le comble des maux, c'est dans mon domestique
Chez moi, pas un valet qui ne soit despotique.
On me vole, on me pille, on me battroit, je croi,
Sans un vieil intendant qui se fâche pour moi.
Ces inconvéniens ont dessillé ma vue;
Ma liberté me pèse, et mon bonheur me tue.
On ne nous entend pas.

TERVILLE.

Quelle précaution!

SAINGERANS.

Tenez, le mariage à quelque chose est bon.
C'est un meuble amusant qu'une femme jolie;
On l'obstine, elle gronde, et cela désennuie.

TERVILLE, *qui a paru surpris pendant le couplet de Saingérans.*

Plaisantez-vous?

SAINGERANS.

Moi! non.

TERVILLE, *avec chaleur et assez de légéreté.*

Vous marier? ô ciel!
Et qui peut vous donner un conseil si cruel?
Qui! vous du célibat le soutien et l'apôtre,
Vous allez sous le joug vous ranger comme un autre?
Sur le plus noble état déchaîner le brocard?
On bâille chez sa femme, aussi bien qu'autre part.
Serez-vous plus heureux d'avoir une coquette
Qui rira d'un vieillard dormant à sa toilette;
Aura des soupers fins d'où vous serez exclus;
Des amis, qui bientôt ne vous salueront plus,
Et, vous tenant pour mort, feront vœu dans leur ame,
Du vivant de monsieur, de consoler madame?
Quant au pillage, eh! mais, où vous embarquez-vous?
Votre nouveau projet, vous dis-je, est des plus fous.
Le train d'une maison, les fêtes, l'étiquette,
Le jeu, que sais-je enfin?... Oh! l'épargne est complette.
Le luxe est à tel point, qu'une femme à présent
Pourroit vous ruiner... en économisant!

SAINGERANS.

Soit; j'en ferai l'essai: mais, allons, je vous prie,
Pour me distraire un peu, joindre la compagnie;
On sera sûrement enchanté de me voir.

TERVILLE.

Peut-être.

SAINGERENS.

Pourquoi donc ?

TERVILLE.

Vous voyez tout en noir.

SAINGERANS.

J'ai, dans ce moment-ci, le projet d'être aimable.

TERVILLE, *à part.*

Oh ! nous somme perdus.

SAINGERANS.

Un objet adorable!....

TERVILLE.

Quel est donc cet objet auquel vous prétendez ?

SAINGERANS.

Vous saurez le détail que vous me demandez :
C'est trop me retenir, je crains votre éloquence.

TERVILLE.

Verseuil est dans ces lieux.

SAINGERANS.

Je le savois d'avance.

TERVILLE.

Pour une grande affaire.

SAINGERANS.

Oui, oui, je suis au fait.
Il est dissimulé, mais je sais son secret.

(*Hésitant sur le nom.*)

Vous l'allez marier, tant mieux... c'est à Julie.
De certaine marquise elle est, dit-on, l'amie;
Bon incident pour moi! c'est que... Mais sans façon,
Je vous quitte et je vais saluer Montbrisson.

TERVILLE, *le retenant.*

Un mot. Cette marquise est, dit-on, très-volage.

SAINGERANS.

Oui?... je la fixerai.

TERVILLE.

J'en doute.

SAINGERANS.

Je le gage.
Auriez-vous, par hasard, quelques mauvais desseins,
De ces desirs sournois, de ces vœux clandestins?
Voudriez-vous, mettant mon amour à l'épreuve,
En mariant la fille, en conter à la veuve?

TERVILLE.

Comment!

SAINGERANS.

C'est un minois... hem ! piquant n'est-ce pas ?
Moi, j'ai toujours été pour les goûts délicats.

TERVILLE.

Reste à la décider.

SAINGERANS.

Ce sera mon affaire.
Finissons : je m'arrête au moment qu'il faut plaire :
J'y cours.

TERVILLE.

Bon : mais songez, malgré tout ce beau feu,
Que Verseuil, pour conclure, attendoit votre aveu.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MONTBRISSON, Mad. DE VERSEUIL.

MONTBRISSON, *très-gaîment.*

Eh bien, nous l'emportons; et, grace à votre zèle,
Verseuil est, je le vois, assez bien avec elle:
Vite, il faut les unir.

Mad. DE VERSEUIL, *à part.*

Allons, autre embarras!
A moins de me trahir, je n'en sortirai pas.

MONTBRISSON.

J'entrevois à présent d'où venoit son silence;
C'étoit timidité, plutôt qu'indifférence.

Mad. DE VERSEUIL, *avec inquiétude.*

Je ne sais... mais Verseuil... il auroit à son tour
A vous prier.

MONTBRISSON, *très-vivement.*

Je vais couronner son amour.
Notre vieux fou consent, et vraiment il me semble,
Que tout ce qu'il nous faut, son neveu le rassemble;
Les mœurs, l'âge, l'état.

Mad. DE VERSEUIL, *très-embarrassé.*

Les mœurs, l'âge... oui, fort bien.
Mais Julie......

MONTBRISSON.

On ramène un cœur comme le sien;
Doux, honnête, empressé, Verseuil saura lui plaire.

Mad. DE VERSEUIL, *l'interrompant.*

Elle voudroit peut-être un aveu de son père,
C'est ce qui la retient.

MONTBRISSON.

Calmez cette frayeur.
Tenez, je crois enfin lire au fond de son cœur,
Je m'en flatte du moins; elle pense sans doute
Qu'elle va me quitter, voilà ce qui lui coûte;
Mais, avec un seul mot, je puis la rassurer;
Je vais l'unir au comte, et non m'en séparer.

Mad. DE VERSEUIL.

L'unir au comte?

MONTBRISSON.

Eh! oui.... cette même journée,
Je veux de cet enfant fixer la destinée.
Verseuil balance-t-il? Cela seroit plaisant.
Voyons; qu'est-ce qui peut arrêter à présent?

Mad. DE VERSEUIL.

Presque rien. Et pourtant, s'il faut être sincère,
Je crois... que ce rien-là fera manquer l'affaire.

MONTBRISSON.

Allons donc, vous riez : je vous charge de tout.

Mad. DE VERSEUIL.

Un tel soin, franchement, n'est pas fort de mon goût.

MONTBRISSON.

Plus que jamais, pourtant, la démarche est aisée.

Mad. DE VERSEUIL.

A marier Verseuil je suis peu disposée.

MONTBRISSON.

Cet hymen va tout seul, et m'ôte de souci.
Je l'approuve, il me plaît, il doit vous plaire aussi.
On m'attend... j'oubliois que Saingérans me presse;
Malgré moi je diffère et tiens mal ma promesse.
Julie en ce moment emporte tous mes vœux.
Ce n'est que son bonheur qui peut me rendre heureux.
Périsse l'ame froide, insensible et stérile,
Que n'enflâma jamais le plaisir d'être utile!

SCENE II.

Mad. DE VERSEUIL, *seule.*

MA situation est étrange vraiment!
Parler est un péril; me taire est un tourment.
Je compromets Verseuil en rompant le silence,
Et c'est, en le gardant, Montbrisson que j'offense;
Ce maudit Saingérans! il a de la raison
Pour la première fois!.... elle est hors de saison.
Et, jusques à ce jour, ardent célibataire,
Il fait cas de l'hymen, dès qu'il nous est contraire!
Terville maintenant est mon unique espoir.
Des feux qu'il dissimule, essayons le pouvoir.
Irritons son amour, piquons sa jalousie:
Il aime.... qu'il épouse et qu'il cède à Julie.

SCENE III.

Mad. DE VERSEUIL, TERVILLE.

Mad. DE VERSEUIL.

VOUS paroissez troublé!

TERVILLE.

Je le suis en effet.

Mad. DE VERSEUIL.

Eh! pourquoi?

TERVILLE.

Savez-vous ce que Verseuil a fait?

Mad. DE VERSEUIL.

Voyons: vous m'effrayez.

TERVILLE.

Quelle tête légère!
Et vous viendrez encor vanter son caractère!
Montbrisson, moi, vous-même, il nous compromet tous.
On sait que de Julie il doit être l'époux:
Montbrisson le veut bien, son oncle le desire,
Ici, dans cet espoir, mon amitié l'attire;
Par votre empressement vous secondez nos vœux,
Et monsieur, m'a-t-on dit, rompt soudain tous ces nœuds
S'il craignoit une chaîne, il falloit donc le dire....
J'ai cru voir des rapports... le motif qui m'inspire...
Par exemple, en mille ans, moi qui connois vos goûts,
Je ne vous l'aurois pas destiné pour époux,
Il n'existe, entre vous, rien qui soit compatible.

Mad. DE VERSEUIL.

Vraiment?

TERVILLE.

J'ai là-dessus le coup-d'œil infaillible;

Mais Julie et Verseuil....

Mad. DE VERSEUIL, *très-vivement.*

Qu'est-ce que vous me contez ?
On débite une fable, et vous la répétez ?
Fiez-vous à mes yeux, fiez-vous à mon zèle,
Et croyez qu'à Julie on n'est pas infidèle.
Verseuil n'est point changé, l'hymen ira son train.

TERVILLE, *après un instant de silence.*

A la bonne heure donc !

Mad. DE VERSEUIL.

Soyez-en très-certain.

TERVILLE.

La plante étoit fondée.

Mad. DE VERSEUIL.

Et le motif frivole.
Mais, vous vous désoliez, et moi, je vous console.

TERVILLE.

Il va donc l'épouser ? au gré de mon desir.....

Mad. DE VERSEUIL.

Votre amitié, ce soir, en aura le plaisir.

TERVILLE, *se contraignant.*

Fort bien ! cette assurance appaise ma colère....

La fête.... est pour ce soir.

Mad. DE VERSEUIL.

Pour vous on l'accélère.
Il faut bien vous calmer ; mais, le meilleur de tout,
C'est que Julie, enfin, pour Verseuil a du goût,
Un goût très-décidé ; cette ame si paisible,
Ou, qui me sembloit telle, est, je crois, fort sensible,

TERVILLE.

C'est ce qui m'a paru.

Mad. DE VERSEUIL, *observant Terville.*

Vous n'en doutez plus ?

TERVILLE, *l'observant à son tour.*

Non.

Mad. DE VERSEUIL.

Le comte, par bonheur, l'a mise à la raison.

TERVILLE, *avec inquiétude.*

Que vous en dit Julie ?

Mad. DE VERSEUIL.

Elle en parle sans cesse.

TERVILLE.

Avec gaîté ?

Mad. DE VERSEUIL.

Comment ! dites avec tendresse.

TERVILLE, *tâchant de cacher son trouble.*

Mon Dieu ! très-volontiers : ajoutons seulement
Qu'un amour aussi vif est venu brusquement.

Mad. DE VERSEUIL.

Tenez, sur l'heure encor, je louois la tournure
De son esprit, son ton, sa douceur, sa figure,
Et même, j'en conviens, j'exagérois un peu.
Eh bien, à mes discours elle a joint son aveu.

TERVILLE.

A merveille !

Mad. DE VERSEUIL.

Et d'un mot ne m'a pas démentie.

TERVILLE.

Le comte trouve en vous une excellente amie.

Mad. DE VERSEUIL.

Bon ! que dites-vous là ? C'eſt vous qui le premier
Formâtes le doux nœud dont il va se lier.
C'est à vous qu'il le doit. Qu'avez-vous donc Terville ?
Pour vous tranquilliser, quoi ! tout est inutile !
Vous avez des soupçons, dont je détruis l'effet ;
Vous me semblez plus calme, et le trouble renaît !
Du trouble ! à quel propos ? partageant votre envie,
Dans la tête, je n'ai que l'hymen de Julie ;

Car nous sentons pour elle une égale amitié,
Et votre cœur encor n'est content qu'à moitié !
Pour Julie, on diroit que vous gardez dans l'ame
Des restes mal éteints d'une amoureuse flâme....
Mais, écoutez-moi donc avec moins d'embarras,
Puisqu'enfin il est clair que vous ne l'aimez pas.

TERVILLE.

Quand un autre à sa main a le droit de prétendre,
Oui, j'irois, n'est-ce pas, m'aviser d'être tendre?
Tout ce qu'un zèle vrai peut inspirer de soins,
Vous, mon oncle et Verseuil, vous en êtes témoins;
Je m'y soumets pour elle, et je le dois peut-être.
Sans doute il faut l'aimer, quand on sait la connoître.
Vouloir ce qui lui plaît est habitude en moi;
Je ne pourrois prévoir son malheur sans effroi.
Si j'osois m'enchaîner, j'aurois brigué ses chaînes,
Partagé ses plaisirs, et ressenti ses peines.
Quant à l'amour... oui, oui, j'ai su m'en préserver,
Et je suis maintenant bien sûr de le braver.
On ne peut se méprendre au motif qui m'anime,
Et vous ne doutez pas qu'il ne soit légitime.
Je m'en flatte du moins : j'ai banni pour jamais,
Ces feux, nés dans le trouble et suivis des regrets.
C'est.... c'est comme une sœur que je chéris Julie;
Je serai trop content de l'avoir pour amie.

Mad. DE VERSEUIL.

Et ! mais, pour ses appas n'étant point enflammé,

Vous êtes trop heureux de n'être point aimé.

TERVILLE.

Je sens....

Mad. DE VERSEUIL.

Si vous l'étiez, vous seriez trop coupable;
Et votre entêtement seroit inexcusable.
Concevez à quel point il deviendroit cruel!
Figurez-vous alors le désespoir mortel,
Les tourmens inouis d'une amante égarée,
De tout ce qu'elle adore à jamais séparée.
Combien je vous plaindrois!

TERVILLE.

Oui, marquise, en effet,
Ce seroit pour mon ame un éternel regret.
Ce reproche toujours viendroit troubler ma vie,
Et je dois... m'applaudir des froideurs de Julie.
Je vous dirai bien plus: lorsqu'un moment d'erreur
M'a flatté quelquefois d'avoir touché son cœur,
J'hésitois, je tremblois, je me craignois moi-même,
J'avois un air... cet air que l'on a quand on aime;
Mon doute a disparu, me voilà rassuré;
Son penchant pour Verseuil m'est assez démontré....
Ce Verseuil est heureux! avouez-le, madame.

Mad. DE VERSEUIL.

Mais....

TERVILLE, *avec un dépit contraint.*

Tout lui réussit. . . il règne sur son ame,
On l'aime ! . . il le mérite ! . . . il conviendra du moins,
Comme vous le disiez, qu'il la doit à mes soins. . . .
Vous m'avez secondé, j'aurois tort de me plaindre.
Sûr d'être indifférent, je n'ai plus rien à craindre ;
Allons. . . je jouirai, moi, qui fais leurs destins,
En voyant que Julie aura des jours sereins.
Ce vœu de l'amitié n'est point un vœu stérile. . .
Vous voyez maitenant que mon cœur est tranquille ;
J'ai su l'accoutumer à disposer de soi,
Et le bonheur d'autrui n'est point perdu pour moi.

Mad. DE VERSEUIL.

Que j'aime ce transport ! il peint une ame honnête.
(*à part.*)
Le cœur est bon : mais reste à réformer la tête.

TERVILLE.

Pensez-vous que Verseuil ? . . .

Mad. DE VERSEUIL, *riant.*

Oh ! brisons là-dessus. . . . .
(*Après un silence.*)
De votre amour pour moi vous ne me parlez plus.

TERVILLE, *lui baisant la main.*

L'aveu fut indiscret.

Mad. DE VERSEUIL.

L'amour imaginaire.

TERVILLE.

Moi ! je n'aurois pas eu le desir de vous plaire?

Mad. DE VERSEUIL, *gaîment.*

Rassurez-vous, j'y crois ; on vient.

SCENE IV.

JULIE ; les mêmes.

JULIE, *à Mad. de Verseuil.*

AH ! vous voici ?

Mad. DE VERSEUIL, *à Terville.*

Demeurez.

JULIE, *à Mad. de Verseuil.*

J'espérois vous trouver seule ici.

Mad. DE VERSEUIL.

N'êtes-vous pas charmé ? Quel enjouement !...

JULIE.

Madame,

C'est plus que de la joie : oui, lisez dans mon ame.

Mon père !.. quel bonheur m'attendoit aujourd'hui.
Je viens de recevoir une lettre de lui.
J'en ai baisé cent fois les sacrés caractères ;
De mon attachement les marques lui sont chères ;
Mon souvenir, dit-il, adoucit tous ses maux :
Puissé-je de mes jours racheter ses travaux !
Pourquoi faut-il, hélas ! contraignant ma tendresse,
Consumer loin de lui mon oisive jeunesse ;
Sur des bords étrangers le laisser sans soutien,
Et, quand je lui dois tout, ne m'acquitter de rien ?
Mon cœur le cherche au moins ; dans son impatience,
Des climats qu'il habite il franchit la distance :
Je le vois, je l'entends, je lui peins mes regrets....
Eh ! qu'est ce que des pleurs pour payer ses bienfaits ?

TERVILLE, *à part.*

Quelle ame !

Mad. DE VERSEUIL.

Embrassez-moi. Vous m'avez attendrie.
(*En regardant Terville.*)
Pour le coup à Verseuil il faut porter envie !

TERVILLE.

Mademoiselle, ainsi la nature et l'amour
Semblent d'accord tous deux pour vous faire un beau jour.
(*Ici Julie et Mad. de Verseuil ont un jeu muet entre elles.*)
Votre hymen, je le vois, va bientôt se conclure,

Il

Il sembloit incertain, mais Saingérans l'assure.

JULIE.

De ce vieux monsieur-là nous avions bien besoin !

Mad. DE VERSEUIL.

Je voudrois, comme vous, le voir déjà très-loin.
Tous ses propos galans n'ont point l'art de me plaire.

JULIE.

Sa gaîté m'étourdit.

Mad. DE VERSEUIL.

Son ton me désespere.
Quand il fait ses récits, il nous faut déserter.

JULIE.

Quand il parle d'amour, il le fait détester.

TERVILLE.

Toutes deux contre lui ! quelle en est donc la cause ?

JULIE *à Mad. de Verseuil.*

De son séjour ici craignez-vous quelque chose ?

Mad. DE VERSEUIL.

Si je crains !

JULIE.

Contre vous que peut-il proposer ?

Mad. DE VERSEUIL.

Vous ne savez donc pas qu'il vient pour m'épouser ?

SCENE V.

Les mêmes; SAINGÉRANS, VERSEUIL, *parlant avec action dans le fond du théâtre.*

(*Ils ont tous l'air consterné, excepté Saingérans.*)

SAINGERANS, *avec impatience.*

Plus de délai, te dis-je; un tel hymen m'enchante.
(*à Julie en riant.*)
Et-ce parler cela ? Vous voilà bien contente.

JULIE, *s'éloignant, et allant s'asseoir à un métier de tapisserie.*

Monsieur ! . . . .

SAINGERANS.

Quelle pudeur !

Mad. DE VERSEUIL.

Allons donc; finissez :
Ne voyez-vous pas bien que vous l'embarrassez ?

SAINGERANS.

Avec quelque autre ici la leçon seroit bonne ;
Mais, moi, je n'ai jamais embarrassé personne.

VERSEUIL, *à part et avec humeur.*

Vraiment, il y paroît

SAINGERANS.

C'es un de mes talens.
Dans la société, je vais, je viens, j'entends;
Je me glisse à travers toutes les aventures,
Et vois tout, sans rien voir..... Ce sont là mes allures.
Aussi, c'est pour cela (je dis la vérité)
Que partout, comme ici, je suis fort bien traité.

(*à Mad. de Verseuil qui l'écoute d'un air distrait et impatient.*)

Ah ça ! répondez net à ce que je propose.
On dit que je suis vieux, il en est quelque chose;
Mais enfin, je suis riche, en dédommagemens,
Tenez, vous êtes veuve et le seriez long-tems,
Vous avez peu de bien; joignez-y ma fortune:
Une maison doit plaire, et vous en tiendrez une,
Où vous vivrez, ma foi, comme il vous conviendra;
Sous vos prodigues mains l'or y circulera.
Je ne suis point gênant: sans que rien me déplaise,
Vous jouerez, jaserez, rirez tout à votre aise:
Je reviendrai le soir... pour causer seulement,
Puis, je me sauverai sans aucun compliment.

(*Il tousse.*)

Mad. DE VERSEUIL.

Qu'est-ce donc?

SAINGERANS.

Ce n'est rien.

TERVILLE, *à Mad. de Verseuil.*

Cette vie est tentante.

SAINGERANS.

La peinture en est vive.

Mad. DE VERSEUIL.

Et vraiment séduisante.

SAINGERANS.

Allons, décidez-vous, acceptez le marché;
Il n'est pas si mauvais: loin d'en être fâché,
Verseuil, demandez-lui, brûle, au fond de son ame,
D'applaudir à mon choix, et de vous voir ma femme.

TERVILLE.

Mais.... votre toux!

SAINGERANS.

Paix donc.

VERSEUIL.

Mais votre asthme!

SAINGERANS.

Tais-toi.

Je sais ce qu'il me faut, et j'aurai soin de moi:
L'amour me guérira.

Mad. DE VERSEUIL.

Je n'y tiens plus : Julie,
Voici, pour nous parler, l'heure qu'on a choisie.

JULIE, *s'approchant.*

Ne perdons point de temps.

SAINGERANS.

Je ne vous quitte pas.

Mad. DE VERSEUIL.

De grace.

SAINGERANS.

Parbleu, non. Je m'attache à vos pas ;
(*Se mettant entre elles deux et leur donnant la main.*)
Vous m'en voudriez trop. Les petits soins !.. Mesdames),
C'est avec ces riens-là que l'on séduit le femmes.

(*Ils sortent.*)

SCENE VI.

TERVILLE, VERSEUIL.

VERSEUIL, *à part.*

Nous voilà seuls, osons ; profitons du moment,
Et faisons-le rougir de son aveuglement.

TERVILLE.

Où donc, monsieur le comte, est la galanterie ?
Quoi ! sans l'accompagner, laisser sortir Julie !
Comment vous reconnoître à ce procédé-la ?

VERSEUIL.

La campagne permet et souffre tout cela.
Julie est indulgente.

TERVILLE.

Extrêmement ! ... au reste.. ;

VERSEUIL.

Ecoute, point d'humeur ; c'est pour toi que je reste.

TERVILLE.

Seroit-ce aussi pour moi qu'on vous a vu soudain
Eloigner un hymen qui sembloit si prochain ;

VERSEUIL.

J'ai tort. Mais, les soucis, les tourmens du ménage,
Les maux qui, selon toi, suivant le mariage....

TERVILLE.

L'hymen peut, par hasard, assembler deux heureux.
J'ai cru que ce hasard vous regardoit tous deux;
J'ai cru voir entre vous certaine sympathie,
Qui sembloit m'assurer le bonheur de Julie.
L'aurois-je donc risqué, moi, monsieur (j'en conviens),
Qui donnerois mes jours pour embellir les siens?
On vous offre des soins, on presse, on sollicite,
Et d'un zèle si vrai voilà quelle est la suite!...
Rien n'est plus sérieux, je vous en avertis.
Monsieur le comte, on tient ce que l'on a promis.

VERSEUIL, *gaîment.*

Ne m'alarme pas; j'ai de quoi te confondre.
Je t'embarrasserois, si je voulois répondre.

TERVILLE.

Répondez.

VERSEUIL.

Tu le veux?

TERVILLE.

Je l'exige.

VERSEUIL, *toujours gaîment.*

Entre nous,
Des maris que tu fais, je te crois fort jaloux....

TERVILLE.

Vous êtes clairvoyant : moi, de la jalousie !
Sans en être jaloux, on peut chérir Julie.
Ce soupçon est plaisant.

VERSEUIL.

Ce courroux singulier.
Je ris.

TERVILLE.

Peut-être aussi veux-je me marier ?

VERSEUIL.

Que sait-on ?

TERVILLE.

Poursuivez.

VERSEUIL.

Tout, jusqu'à ta colère,
Dépose contre toi, te condamne et m'éclaire.

TERVILLE.

Et sur quoi, s'il vous plaît? expliquez-vous donc mieux.

VERSEUIL, *du ton le plus sensible.*

Ah ! c'en est trop enfin.... Terville, ouvre les yeux.
Je ne plaisante plus ; ton intérêt l'emporte.
On doit plaindre l'erreur ; mais la tienne est trop forte :
Je t'y dois arracher. Gênant tes propres vœux,
Tu prétends au bonheur, et te rends malheureux !
Tremble ; si tu ne l'es, tu le seras sans doute.
C'est l'avenir, sur-tout, que pour toi je redoute.
Une sorte d'orgueil, un faux et triste honneur
Jette pour le moment un voile sur ton cœur ;
Le sentiment s'y cache et ne peut s'y détruire :
Mais quand il va renaître, il fera ton martyre.
Tu te trouveras seul, inquiet, accablé,
Errant, toujours à plaindre et jamais consolé.
Eh ! ne te vante point d'avoir un caractère.
Crois-tu que c'en soit un d'être célibataire ?
Pur écart de l'esprit, abus de la raison,
Préparant les ennuis de l'arrière saison.
Laisse ton ame aller où son attrait la mène.
Pourquoi contrarier le penchant qui l'entraîne ?
Que ce jour à Julie unisse mon destin,
Ton cœur désabusé peut me haïr demain.
L'aspect de mon bonheur deviendra ton supplice :
Aigri par tes chagrins, tu m'en croiras complice ;
Et pleureras bientôt, sage mal affermi,
Le présent qu'à regret tu fais à ton ami.

TERVILLE, *après un moment de trouble.*

Vous ne me vaincrez point, votre éloquence est vaine.
S'il en coûte à mon cœur, je suffis à ma peine;...
Vous; n'en suivez pas moins, docile à vos penchans,
La trace fraîche encor des premiers sentimens.
Tant que vous le pourrez, prolongez leur ivresse,
Et ce tumulte heureux de l'aveugle jeunesse;
Je l'ai connu, chéri.... le calme est arrivé,
Et, sur-tout aujourd'hui, je crois l'avoir prouvé.
De mes réflexions je n'ai pas été maître.
C'est un tort, si l'on veut; c'est un malheur peut-être,
C'est ce qu'il vous plaira; mais j'y tiens, j'y tiendrai.
Je me suis fait des loix, et je les remplirai.

VERSEUIL, *après un silence.*

Aux dépens du bonheur!.. je vous laisse à vous-même,
Bon par instinct, craignez d'être dur par systême.
Il en est temps encor. Ce cœur trop fortuné,
Va vous remettre un bien qui vous fut destiné....
Prononcez; de votre ame écoutez le murmure.
La raison peut tromper, mais jamais la nature.
Laissant de vains calculs, ne suivez que ses lois;
Aimez, soyez heureux, et rentrez dans vos droits.

(*Verseuil lui serre la main, et le quitte avec l'air de l'intérêt.*)

SCENE VII.

TERVILLE, *seul et très-agité.*

Je n'ai rien à répondre; il a lu dans mon ame.
Il y voit mes combats et l'amour qui m'enflâme.
L'amour, est-il bien vrai? j'aime, je suis jaloux?
J'aime Julie, ô ciel! et lui donne un époux!
Je veux, pour me sauver de ma propre foiblesse,
Moi-même, à mon rival marier ma maîtresse!
Oui.... mon bonheur dépend de cet effort cruel.
L'amour est passager, l'hymen est éternel:
Mais Julie est si belle! .. eh bien! fuyons ses charmes.
Peut-être, en m'en privant, je m'épargne des larmes:

(*Après un moment de réflexion.*)

La sensibilté, par son impression,
Détruiroit-elle en moi ce qu'a fait la raison?
L'homme ne peut-il donc former une entreprise?
Et qu'est-ce que l'esprit, quand le cœur le maîtrise,
De contraires desirs tour-à-tour agité,
Sans cesse loin de moi je me sens emporté.
Je veux, et ne veux plus; je crains ce que j'exige,
Et fais tout... pour hâter un hymen qui m'afflige.
Je souffre, et j'en rougis... qui me l'eût dit, qu'un jour
Tout le plan de ma vie échoueroit par l'amour?

Oui, j'aime avec fureur. Quel trouble, quelle guerre,
Quand c'est l'ame qui lutte avec le caractère !

(*Du ton le plus décidé.*)

Lui seul doit triompher.... rien ne me changera.

SCENE VIII.

TERVILLE, LAFLEUR, *qui est entré sur la fin du monologue.*

TERVILLE.

Eh bien ? quel soin t'amène, et que faisois-tu là ?

LAFLEUR.

Monsieur peut deviner l'objet de ma visite.

TERVILLE.

Dépêche : allons.

LAFLEUR.

Souffrez.... l'occasion invite !..

TERVILLE.

De quoi donc s'agit-il ?

LAFLEUR.

Mais de l'hymen prochain;
De Julie aujourd'hui Verseuil reçoit la main.

TERVILLE.

TERVILLE.

Aujourd'hui !

LAFLEUR.

Dans ces lieux il n'est bruit d'autre chose,

(*En tremblant.*)

Et c'est vous, monsieur, qui... permettez donc que j'ose
Franchir le même pas à son exemple.

TERVILLE, *furieux.*

Non.

Non, monsieur le coquin, vous resterez garçon.

(*Il sort, et Lafleur suit.*)

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

NERINE, LAFLEUR, *l'air consterné.*

LAFLEUR.

Oui, la noce est au diable, il n'est plus d'espérance;
Il me met de moitié dans son indépendance,
Et, comme il parle haut, il m'a déterminé.
C'est fait; au célibat me voilà condamné.

NERINE, *après un silence.*

Tu peux en revenir, et malgré moi j'espère;
Car l'hymen de Verseuil n'a pas l'air de se faire.
Julie est renfermée, elle est seule, elle écrit,
Montbrisson est rêveur, Saingérans perd l'esprit.
Il se démène, il jure, on se regarde, on cause,
On va... ce mouvement cache encor quelque chose.

LAFLEUR.

Quoi qu'il en soit, mon maître, au milieu du fracas,
Est fixe en ses vouloirs, il n'en démordra pas.
Et voilà ce que c'est que la philosophie!
J'en suis pour mon amour.

NERINE.

Ainsi donc, pour la vie,
Tu renonces à moi ?

LAFLEUR.

Ne va pas m'attendrir.

NERINE.

Mais....

LAFLEUR.

Respecte mon plan, et songe à m'aguérir.

NERINE.

Ton plan est de m'aimer, laisse-là ta folie.
D'abord le célibat est mon antipathie,
Je n'en vois pas le fin. N'avons-nous pas un cœur?
A quoi pensai je aussi d'aimer monsieur Lafleur ?
Un esprit fort !

LAFLEUR.

Mais oui.

NERINE.

Je ris de ta grimace :
Ça, point de temps perdu : voyons ce qui se passe,
Et défais-toi, sur-tout, de tes airs importans.
Si tu n'oses parler, observe, écoute, entends.

L'état d'incertitude est un état funeste ;
Et, par ce que je sais, on peut savoir le reste.

(*Saingérans et Terville entrent ; Lafleur montre Nérine à son maître, qui le repousse avec humeur. Les valets sortent.*)

SCENE II.

SAINGERANS, TERVILLE.

SAINGERANS, *furieux.*

Le moyen de s'attendre à ces accidens-là ?
Je suis bien avancé. . . . les neveux ! les voilà !
Moi ! qui la croyois veuve !

TERVILLE.

Expliquez-vous.

SAINGERANS.

Le traître !

TERVILLE.

Qui donc ?

SAINGERANS.

Qui ? qui ? Verseuil.

TERVILLE.

J'apprends à le connoître.
Son hymen avançoit, il paroissoit conclu,
Et monsieur s'y refuse après l'avoir voulu.

SAINGERANS.

Quoi ! quel hymen ;

TERVILLE.

Eh ! mais, vous le savez de reste.

SAINGERANS.

Et vous ne savez rien ; la chose est manifeste,
Dans ces secrets, enfin, soyez initié.
Depuis plus de six mois Verseuil est marié.

TERVILLE.

Lui ! quel conte ! à qui donc ?

SAINGERANS.

J'en enrage dans l'âme.
A celle justement que je voulois pour femme...
A la veuve.

TERVILLE.

Propos !

SAINGERANS.

Oui : propos est fort bon.

TERVILLE.

Vous ne plaisantez pas ?

SAINGERANS.

Eh ! non, vous dis-je, non.

TERVILLE.

Quoi ! comment ? et Verseuil m'en a fait un mystère ?

SAINGERANS.

Vous êtes seul, dit-il, coupable en cette affaire.
Votre indisction malgré lui l'engagea;
Fort bien ! vous mariez ceux qui le sont déja.

TERVILLE, *avec l'expression du regret.*

Verseuil est marié ! qu'ai-je fait ? et Julie...
Et son amour trompé qui peut troubler sa vie !
Ce qu'elle aime, est hélas ! dans un autre lien !
Quel tourment pour son cœur ! quel remords pour le mien !
Verseuil est marié ! je n'y puis rien comprendre...
Et, sans vous emporter, vous avez pu l'apprendre !

SAINGERANS.

Je ne dis point cela. J'ai crié, j'ai tonné,
Et puis, le pathétique.... et puis, j'ai pardonné.

TERVILLE.

Ah ! contre mon bonheur je vois que tout conspire.

SAINGERANS.

Contre le mien plutôt.

TERVILLE, *troublé.*

Voyons : qu'aurai-je à dire ?

Quand Montbrisson....

SAINGERANS.

Bel embarras, vraiment !

Parbleu, vous conterez le fait tout simplement.

TERVILLE.

Saingérans, écoutez : prenons un parti sage.

On peut, si vous voulez, casser ce mariage.

SAINGERANS.

Le casse qui voudra : car, s'il faut parler net,

Je crois, au fond du cœur, que Verseuil a bien fait ;

Et je veux, pour mon compte, imiter sa folie.

TERVILLE, *avec humeur.*

Vous ! encore ?

SAINGERANS.

Mon espoir se rabat sur Julie.

Vous qui savez si bien faire épouser les gens,

Je compte, mon très-cher, sur vos soins diligens.

Ce choix vaut encor mieux pour moi que la marquise.
Ma tendresse en ces nœuds sera moins compromise :
Quand d'un premier époux on regrette le ton,
Un autre perd souvent à la comparaison.
Et...

TERVILLE, *toujours avec humeur.*

Les vapeurs d'hymen à coup sûr vous égarent,

SAINGERANS.

Point du tout, et mes feux aujourd'hui se déclarent.

TERVILLE.

Mais vous extravaguez.... laissez-là ce projet.

SAINGERANS.

Je n'extravague point, et suivrai mon objet.

TERVILLE, *avec encore plus de vivacité.*

Il vous échappera... vous y serez sensible,
Et ce qui n'est qu'un jeu vous deviendra pénible.
Au tems plus fort que nous il faut savoir céder,
Et renoncer aux droits qu'on ne peut plus garder.

SAINGERANS.

Le temps, toujours le temps ! trève à ce verbiage.
Que vous importe à vous, paisible personnage,
A vous, beau raisonneur ?

(*Il tousse.*)

TERVILLE.

Modérez ce courroux.
Vous voyez, la colère allume encor la toux.

SAINGERANS, *tombant sur un siége avec l'air oppressé.*

Ah ! ne me parlez point d'un vieux célibataire :
Tout s'en détache enfin, et rien ne lui prospère.
Si j'avois une femme, un état, des enfans,
Je prétendrois encore à quelques doux instans.
Rassemblant près de moi tout ce que le cœur aime,
Je ferois des heureux, je le serois moi-même,
Et n'irois point au loin, dans mes tristes loisirs,
Mendier mon bonheur et quelques faux plaisirs.
L'abandon, les rebuts, la vague inquiétude,
Et cette noire humeur qui suit la solitude,
Oui ; voilà, tôt ou tard, les profits d'un garçon :
J'en crois l'expérience, et.... plus que la raison.
Même sort vous attend ; un jour viendra, je gage,
Où vous serez bien sot d'avoir été si sage.

TERVILLE, *avec chaleur.*

Ce jour ne viendra point. Secret rare et plaisant !
Rendre heureux l'avenir par les maux du présent !
Vous avez de l'humeur, et l'humeur exagère.
En quoi donc, juste ciel ! l'hymen peut-il vous plaire ?
Loin de les affoiblir, il accroît nos malheurs.

Pour échapper au sort, pour tromper ses rigueurs,
Il ne faut point sur nous lui donner trop de prise;
Seul, on pare ses coups, ou bien, on les méprise;
Mais, aux fers que je crains s'est-on abandonné?
C'est doublement alors qu'on est infortuné.

SAINGERANS, *en colère.*

Pourquoi donc à Verseuil destiniez-vous Julie?

TERVILLE.

Chacun a sa morale, et suit sa fantaisie;
La sienne est pour l'hymen; on peut le présumer,
D'après les nœuds secrets qu'il lui plut de former.
Mais vous, homme de sens.

SAINGERANS.

Tout ceci me déroute.
Mes principes par-là sont dérangés sans doute.
Oh! ma foi, ce n'est pas l'instant d'y revenir.
Il me faut une femme, et je veux l'obtenir.
Dans ce ferme dessein, vous m'aiderez, j'espère;
Et si je n'obtiens rien, si le sort m'est contraire,
Le public en dira morbleu ce qu'il voudra....
Mais il ne dira rien, et tout réussira.

TERVILLE.

Adieu. Chez Montbrisson voudrez-vous bien m'attendre?

SAINGERANS.

Volontiers.... aussi-bien.... il s'agit de s'entendre.

SCENE III.

SAINGERANS, *seul.*

Il se trouble aisément l'honnête Montbrisson ;
Je saurai le calmer ; car j'ai cela de bon,
Tout s'arrange avec moi. Sa pupille s'avance ;
Disposons-la... Du cœur j'ai quelque intelligence...

SCENE IV.

JULIE, SAINGERANS.

SAINGERANS.

Vous rêvez, bel enfant !

JULIE, *une lettre à la main.*

Eh ! quoi ? c'est vous, monsieur ;
Je ne vous voyois pas, et vous m'avez fait peur.

SAINGERANS.

Oui dà ; rassurez-vous et comptez sur mon zèle,
L'ardeur de vous servir est assez naturelle.

Hem ! vous en convenez ? moi, j'en conviens aussi.
Tout exprès pour cela, le sort m'amène ici,
Et votre cœur, d'après ce que je me propose,
Aux révolutions gagnera quelque chose.
Je vais tout préparer, je le veux et j'y cours.
Oh ! je ne prétends pas vous effrayer toujours,
Et... suffit... vous verrez que l'on peut encor plaire.

(*à part.*)

Elle est parbleu jolie, et c'est bien mon affaire.

(*Il sort.*)

SCENE V.

JULIE, *seule.*

Que dit-il? que veut-il ? Rien pour moi n'est changé.
On m'évite, on se tait, et ce cœur affligé...
Pour tromper ma douleur, la marquise a beau faire ;
Au reproche, aux tourmens, rien ne peut me soustraire.
Et j'ai pu feindre ! ô ciel !... je sens mes pleurs couler.
Quand Montbrisson saura.... je n'ose lui parler,
Et ce billet funeste, arrosé de mes larmes,
Va d'un si triste aveu m'épargner les alarmes.
Bienfaiteur adoré, souffre ces vœux cruels !...
Le quitter ! moi ! pour prix de ses soins paternels !
Toujours, comme sa fille, il aima sa pupille.
Voudrois-je, en l'affligeant, ressembler à Terville ?

Malheureuse ! quel nom m'échappe malgré moi ?
Le charme qu'il m'inspire augmente mon effroi.
Terville ! ah ! Dieu ! l'ingrat... combien je l'aime encore !
Ah ! mourons, loin de lui, d'un chagrin qu'il ignore.
S'il le savoit... peut-être... où suis-je ! qu'ai-je dit ?...
Avant de l'envoyer, relisons cet écrit.

(*Elle relit la lettre qu'elle tenoit en entrant.*)

SCENE VI.

MONTBRISSON, JULIE.

MONTBRISSON, *sans voir Julie, et sans en être vu.*

De Verseuil que j'estime, et qui m'avoit su plaire,
A peine je conçois la démarche légère.
Que dis-je ? il n'est pour rien dans un pareil projet;
Lui-même en a souffert, et Terville a tout fait.
Mon neveu devient fou.

JULIE, *l'appercevant.*

Ciel ! Montbrisson.

MONTBRISSON.

Julie,
Qu'est-ce que vous lisiez ?

JULIE.

Monsieur....

MONTBRISSON.

Mais, mon amie,
Vos larmes ont coulé.

JULIE, *à part.*

Souffrez.... Quel entretien !

MONTBRISSON.

Vous ne m'aimez donc plus ? Vous ne me dites rien !..
Quel chagrin avez-vous ?

JULIE, *voulant se retirer.*

Si vous daigniez permettre.....

MONTBRISSON.

Non : demeurez....

JULIE.

Hélas !

MONTBRISSON.

Quelle est donc cette lettre ?
A qui s'adresse-t-elle ?

JULIE, *troublée.*

A vous.

MONTBRISSON.

A moi ! donnez.

JULIE.

Je ne puis.

MONTBRISSON, *saisissant la lettre.*

Je le veux.

JULIE, *se jetant à ses genoux.*

Ah ! monsieur, pardonnez.
La grace que du moins j'implore avec instance,
C'est que vous voudrez bien la lire en mon absence.

MONTBRISSON.

Tout ce que tu voudras ; oui, je te le promets.

JULIE, *serrant et baisant la main de Montbrisson.*

Je vais....

MONTBRISSON.

Julie !

JULIE.

Adieu.... vous saurez mes secrets.

SCENE VII.

MONTBRISSON *seul, lisant la lettre de Julie.*

« Un cloître va cacher mon infortune affreuse.
» Je ne puis plus, monsieur, jouir de vos bienfaits;
» Mais au fond de mon cœur ils ne mourront jamais.
» Puisse finir bientôt une vie odieuse!
» Terville... (je rougis d'avoir pu le nommer)
» Votre neveu, Terville.... il a su me charmer;
» Je vous avouerai tout, votre ame est généreuse;
» Je l'aime; et vous savez que, lorsqu'on peut l'aimer,
» Il faut vivre coupable, ou mourir malheureuse. »

MONTBRISSON.

Qu'ai-je lu! Dieu! mes pleurs inondent ce papier.
(*Il appelle. Un Laquais vient.*)
Quelqu'un?... cherchez Terville, il faut me l'envoyer.
(*Seul.*)
Quel malheureux travers! en voilà donc la suite!
Julie! ah! dans quel piège un ingrat t'a conduite!
Touchante vérité, répands sur mes discours,
Ce charme impérieux qui désarme toujours;
Eclaire mon neveu, laisse-le sans défense!
Il entendra ta voix, c'est ma seule éloquence.

SCENE VIII.

MONTBRISSON, TERVILLE.

MONTBRISSON, *l'air ému.*

Terville !

TERVILLE.

Je sais tout.... vos sens sont agités ?

MONTBRISSON.

Ils le sont, il est vrai.

TERVILLE.

C'est Verseuil.....

MONTBRISSON.

Ecoutez.
Je dois sur vous encor, tout m'y force et m'en presse,
Essayer aujourd'hui les droits de ma tendresse.

TERVILLE.

Quoi !

MONTBRISSON, *lui saisissant la main.*

Tenez-vous toujours au funeste parti
Où vous étiez fixé ?

TERVILLE.

Laissons.

MONTBRISSON.

Répondez.

TERVILLE.

Oui.

Je veux agir, penser, sentir à ma manière.
Enfin... vivre pour moi... d'où vient votre colère ?

MONTBRISSON, *avec indignation.*

Où donc as-tu puisé ces principes affreux,
Garants d'un esprit faux et d'un cœur malheureux ?
Moi, toujours moi ! quel mot ! quelle philosophie !
Quels hommes as-tu vus ? Telle est donc la manie
De ces sophistes vains, ces adroits imposteurs,
De la société hardis législateurs,
Qui, d'orgueil enivrés, feignent, dans leurs systêmes,
D'aimer le genre humain, pour n'aimer rien qu'eux-mêmes ;
Dont l'aride sagesse en impose aujourd'hui,
Et qui n'ont su jamais exister dans autrui ?
Voilà de leur morale ! apprends que l'égoïste
Est, et sera toujours le mortel le plus triste,
Sur-tout le plus cruel... Dis, dis, quel est son frein ?

TERVILLE.

L'honneur.

MONTBRISSON, *l'interrompant vivement.*

C'est un grand mot dont il s'étaie en vain.
Nomme-moi ses rapports; en a-t-il? il végète
Dans un monde étranger où le hazard le jette.
Que fait-il à l'armée, au barreau, dans ses champs?
Il glace ses amis, révolte ses parens;
Sa vie est un scandale, et sa mort salutaire
N'enlève, en le frappant, qu'une charge à la terre.
D'un repentir tardif épargne-toi l'affront:
Regarde Saingérans, ses regrets t'instruiront.
Souffrant, abandonné, martyr de son systême,
Son inutilité l'épouvante lui-même....
Crains un tel sort, rougis de languir sans lien,
Reprends l'esprit, les vœux, le cœur d'un citoyen.

TERVILLE.

Citoyen? je le suis. Pour l'hymen, je le brave;
J'ai la prétention de n'être point esclave.

MONBRISSON.

Tu l'es de ton systême et de ton préjugé.
Va, c'est le même effet, le nom seul est changé.

TERVILLE.

Le mariage ainsi vous semble un joug utile?

MONTBRISSON.

Il produit peu de mal; des biens, il en fait mille.

TERVILLE.

C'en est trop! regardez, c'est tout ce que je veux.
Sur la société jettez enfin les yeux.
Considérez, monsieur, les malheurs qu'il entraîne.
Combien d'infortunés ont pleuré sur sa chaîne!
Voyez de tous côtés les scandaleux éclats,
(Je ne dis rien des maux que l'on n'apperçoit pas.)
Quels motif parmi nous règlent les mariages?
L'orgueil, l'intérêt vil, quelques vains avantages;
Et qu'attendre d'un cœur, s'engageant sans attrait,
Dans un âge, où promettre est... au moins indiscret?
Dans ces arrangemens si froids, si légitimes,
Nous sommes, tour-à-tour, oppresseurs et victimes.
De-là, tant de beautés que l'on voue aux douleurs,
Qui perdent leur jeunesse, et vont perdre leurs mœurs;
Les enfans égarés par l'exemple des pères,
Les regrets, le désordre et l'opprobre des mères,
Les maris bafoués, et même par des sots,
Des noms d'époux traînés dans tous les tribunaux,
La femme qu'on accable après l'avoir vendue,
Et que la loi renferme après l'avoir perdue:
Celle qui, d'un jaloux redoutant l'œil vengeur,
Craint jusqu'à sa pensée, et l'enferme en son cœur;
Celle enfin qui, suivant un charme involontaire,
Cherche confusément l'objet qui doit lui plaire.
Voyez quelle est la fin même des plus prudens,
Des séparations au bout de quarante ans,

Mille soucis secrets, d'éternelles alarmes,
Les affronts, le mépris, le malheur et les larmes....
Voilà pourtant, voilà l'effet le plus commun
D'un nœud souvent horrible, et toujours importun.

MONTBRISSON.

Eh bien! à qui s'en prendre? à ces hommes volages,
Corrupteurs déguisés sous le titre de sages,
Qui, détachés de tout, n'ont que des vœux distraits,
Pensent, pensent toujours, et ne sentent jamais;
Egarant la beauté trop simple et trop crédule,
Lui peignent le devoir des traits du ridicule,
Se font de la tromper un honneur inhumain,
Et s'emparent du cœur, quand un autre a la main;
A ces fourbes brillans, qui, fiers et sûrs de nuire,
Sans ame pour aimer, ont un art pour séduire,
Et, vainqueurs plus ingrats qu'ils ne furent heureux,
Ne laissent que les pleurs et la honte après eux.
Telle et telle en ont fait les funestes épreuves:
Mais des exceptions ne sont jamais des preuves.
Vois, pour quelques abus à l'hymen reprochés,
Sous son voile, combien d'avantages cachés!
La naïve beauté que pare la décence,
Dans le sein du bonheur gardant son innocence;
L'échange pur des cœurs, les mutuels desirs,
Douce communauté des soins et des plaisirs,
Fidèle épanchement des larmes solitaires,
Sacrifices touchans et toujours volontaires;

Les caresses d'un fils, ses jeux et ses progrès,
Et l'espoir de renaître en de vivans portraits...
Voilà quel fut un tems mon fortuné partage ;
Voilà de mon hymen l'attendrissante image.
Que parles-tu de bruit, de scandaleux éclats ?
Paisible et recueilli, le bonheur n'en fait pas ;
Combien j'en ai joui ! comme les destinées,
En rapides instans faisoient fuir mes années !

TERVILLE.

Oui, vous fûtes heureux, je le sais, je le croi ;
Mais, ce bonheur passé parle aujourd'hui pour moi.
Où sont-ils ces transports, ces touchans sacrifices,
D'un lien qui n'est plus, passagères délices ?
Que vous en reste-t-il ?

MONTBRISSON, *avec le cri de la douleur.*

Il est vrai, je perdis
Tout ce qui me fut cher, mon épouse et mon fils :
Mais j'aime mieux ces pleurs, ce souvenir si tendre,
Ces tributs douloureux que je dois à leur cendre ;
Tous ces déchiremens d'un cœur bien pénétré,
Revolant vers le bien qu'il avoit adoré ;
Oui, je les aime mieux que le bonheur frivole
D'un cœur que rien n'émeut, et que l'orgueil isole.
La nature a des maux qu'il faut savoir chérir.
La peine qu'elle cause est encore un plaisir.

TERVILLE.

Beau prestige !...

MONTBRISSON.

Ah ! barbare ! entre sous la chaumière
Où vit l'infortuné qui laboure la terre,
Expiant notre luxe, existant pour souffrir,
Environné d'enfans, qu'à peine il peut nourrir.
Sous le prétexte faux d'une pitié cruelle,
Arrache de son sein sa compagne fidelle,
Qui l'aide chaque jour par des efforts nouveaux,
Et dont l'amour, au moins, l'encourage aux travaux...
Ses cris te répondront, tu verras ses alarmes.
L'œil ardent de fureur et noyé dans les larmes,
Il te disputera ce malheureux trésor,
Que tu voudrois, hélas ! qu'on lui ravît encor ;
Et, succombant toi même à sa juste colère,
Tu connoîtras le cœur d'un époux et d'un père...
Tu restes interdit ! mon cher Terville, eh ! quoi ?
Des tableaux aussi vrais ne peuvent rien sur toi ?

(*Après un silence.*)

Je saurai t'accabler, je saurai te confondre.

TERVILLE.

Jamais, et puisqu'il faut....

MONTBRISSON.

Attends pour me répondre.

Voyons : que dirois-tu, si ta funeste erreur
Condamnoit à la honte, et livroit au malheur
Un être intéressant, doux, sensible, estimable,
Un objet vertueux, que tu rendrois coupable;
Qui rougiroit toujours, loin de toi retenu,
De prononcer ton nom, et de t'avoir connu;
Qui verroit dans les pleurs s'éclipser sa jeunesse,
Détesteroit son sort, maudiroit sa tendresse,
Voudroit fuir tes regards, loin de toi s'exiler,
Et que tu n'aurois plus l'espoir de consoler?

TERVILLE, *avec la plus grande agitation.*

Qu'osez-vous supposer? ah! c'est moi, c'est moi-même
Qui veux fuir, qui frémis de mon désordre extrême...
Apprenez mes tourmens, et concevez-les tous!
J'immole avec regret le penchant le plus doux;
J'excite mon courage, et chaque effort me blesse;
Même en la surmontant, je chéris ma foiblesse....
Oui, j'adore Julie, et dans ce triste jour,
C'est l'effroi d'un lien qui m'arrache à l'amour.

MONTBRISSON, *avec indignation.*

Qu'entends-je? et tu pouvois!.. et ton horrible zèle...
Tu crois peut-être encor qu'un autre est aimé d'elle?

TERVILLE.

Ciel! et c'est sur ma foi que son cœur s'est livré.

MONTBRISSON.

MONTBRISSON.

C'en est trop !

TERVILLE.

Je crains tout.

MONTBRISSON.

Tu crains d'être éclairé.
Conviens-en ; sors enfin d'une erreur volontaire.

TERVILLE.

Je sais, monsieur, je sais ce qu'il me reste à faire,
Et je vais. . . .

MONTBRISSON.

Demeurez. . . .

TERVILLE.

Je n'écoute plus rien.

MONTBRISSON.

Détruis donc à-la-fois ton bonheur et le mien.

TERVILLE.

Je connois mes devoirs. . . .

MONTBRISSON.

Non, ton cœur les oublie.

TERVILLE.

Je pars, mais mon amour laisse un père à Julie.

MONTBRISSON, *lui donnant la lettre de Julie.*

Eh bien ! pars, pars, mais lis.

TERVILLE, *prenant la lettre et y jetant les yeux.*

Est-il vrai ?.. justes cieux !

(*Il lit.*) (*Il lit.*)

Un cloître... je frémis... Terville... ah ! malheureux !

(*Il lit.*)

Il a su me charmer... votre ame est généreuse...

(*D'une voix étouffée.*)

Il faut vivre coupable... ou mourir malheureuse.

MONTBRISSON.

Terville !...

TERVILLE.

Laissez-moi....

MONTBRISSON.

Terville !

TERVILLE.

O trouble affreux !

MONTBRISSON.

Je triomphe... des pleurs échappent de ses yeux.

(Ici entrent Mad. de Verseuil et Julie, qui veut fuir en voyant Terville.)

SCENE IX.

Mad. DE VERSEUIL ET JULIE *dans le fond du Théâtre.*

Les mêmes ; TERVILLE, *sur le devant de la scène, toujours les yeux attachés sur le billet.*

MONTBRISSON, *en appercevant Julie, et allant à elle.*

APPROCHE.... ne crains rien.

JULIE, *résistant.*

Monsieur....

MONTBRISSON.

Sois plus tranquille.

(Il regarde la marquise, qui lui indique par un geste que Julie est instruite de tout.)

TERVILLE.

C'est elle !

JULIE, *s'approchant et jetant un cri.*

Mon billet dans les mains de Terville !
(*à Montbrisson.*) (*Tombant dans les bras de Mad. de Verseuil*)
Vous me trahissiez ! Vous ! je n'y survivrai pas.

TERVILLE.

Que vois-je ?

MONTBRISSON.

Ton ouvrage.

TERVILLE.

Ah ! c'est trop de combats.
(*Il tombe aux pieds de Julie.*)
Mon ame déchirée.... Ecoutez-moi, Julie.

MONTBRISSON.

Ciel !

JULIE.

Terville !

Mad. DE VERSEUIL.

A vos pieds !

TERVILLE.

Il vous offre sa vie.

JULIE.

N'est-ce qu'un songe ?

TERVILLE.

Non : c'est Terville confus,
Qui fut barbare, hélas !... qui ne le sera plus,
Détrompé par l'amour et par la vertu même,
Terville repentant, qui rougit, qui vous aime,
Qui vous aima toujours : oui, même en vous cédant,
Je brûlois, malgré moi, du feu le plus ardent.
Jaloux, désespéré, j'idolâtrois vos charmes.
Jugez de mes remords, lorsque j'ai vu vos larmes !
Je renais.... vous venez de me créer un cœur,
Et vous m'avez rendu tous mes droits au bonheur.
Je ne raisonne plus, je suis tout à l'ivresse,
A l'orgueil de vous plaire, aux soins de ma tendresse.
Dans des principes faux je m'étois engagé ;
Le sentiment m'éclaire, et seul m'a corrigé.

JULIE.

Je ne sais où je suis.... qu'ai-je entendu ? Madame..
(*à Terville.*)
Ah! cruel..Dieu! quel poids est de moins sur mon ame !
(*à Montbrisson en se jetant dans ses bras.*)
Je sens mieux en ce jour le prix de vos bontés ;
Mon père manque seul à mes félicités.
Mais quoi ! quel trouble encor se mêle à leurs délices !

(*à Terville.*)

Je veux des retours vrais, et non des sacrifices.
Si le regret succède à ces vœux du moment,
De mes premiers destins j'aime mieux le tourment.
Pour que je sois à vous, soyons tout l'un pour l'autre.
Sentirois-je un bonheur qui pourroit nuire au vôtre!

TERVILLE, *avec transport.*

Ah! croyez à l'amour que je vous ai juré;
Je ne regrette rien que d'avoir différé.

Mad. DE VERSEUIL, *à Julie.*

Il déteste ses torts.

JULIE, *embrassant Mad. de Verseuil.*

Et moi, je les oublie.

(*Terville retombe aux pieds de Julie, et lui baise la main avec transport.*)

SCENE X.

Les mêmes; VERSEUIL, SAINGERANS, NERINE ET LAFLEUR.

SAINGERANS, *appercevant Terville aux genoux de Julie.*

Bon ! ne voilà-t-il pas qu'il en veut à Julie ?

TERVILLE.

Je l'adore !...

NERINE.

Vivat !

MONTBRISSON, *serrant son neveu dans ses bras.*

Viens, mon cher neveu, viens,
Redevenu sensible, il ne te manque rien.

TERVILLE, *s'approchant en riant de Madame de Verseuil.*

Madame....

Mad. DE VERSEUIL.

Eh ! oui, j'entends.

TERVILLE, *à Verseuil.*

Pardonnons l'un à l'autre.

VERSEUIL.

Jouis de ton bonheur.

TERVILLE, *regardant M. et Mad. de Verseuil.*

Il s'accroît par le vôtre.

SAINGERANS.

Je vois, qu'excepté moi, tout le monde est heureux.

NERINE.

Rien n'est plus consolant.

TERVILLE, *à Lafleur, qui s'approche d'un air suppliant.*

Je sais ce que tu veux.
Epouse : j'étois fou, n'imite pas ton maître.
Dépendant, enchaîné, j'ai du plaisir à l'être.
Je vais tout réparer, et prouver hautement
Qu'on peut être mari, sans cesser d'être amant.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE

De ce qui est contenu dans ce volume.

ÉPÎTRE dédicatoire à la Reine. Page 7

Lettre qui indique les changemens que l'on a faits dans la Comédie du Célibataire, et dans laquelle on tâche de répondre à quelques objections. 9

Le Célibataire, Comédie. 21

Fin de la table du second volume.

CHEF-D'ŒUVRES

DE

DORAT.

CHEF-D'ŒUVRES

DE

DORAT.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,
Chez BELIN, Imprimeur-Libraire,
rue Jacques, n°. 22.

AN VII DE LA RÉPUBLIQUE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

De tous les arts d'agrément, la déclamation est, sans contredit, un des plus brillans, un des plus faits pour séduire et procurer à la société des plaisirs nobles et d'utiles délassemens. Toutes les nuances des passions, toutes les délicatesses de l'esprit, et, si l'on peut le dire, toutes les fibres du cœur humain sont assujetties à cet art enchanteur que les hommes de goût adorent, et qu'estiment les philosophes. Inséparable des lettres et des sciences, il a contribué, comme elles, à consacrer le repos de ces nations prédominantes, qui se sont disputé tour-à-tour, le droit d'éclairer la terre après l'avoir ravagée. La déclamation, chez elles, faisoit partie de l'éducation; elle étoit comptée parmi ces exercices nécessaires pour développer les graces du corps, assurer la contenance, fixer le maintien, et mettre en jour les dons de la nature. Ce seroit mal définir un art aussi étendu, que de le borner à la simple récitation théâtrale. Le geste,

l'action, la marche, l'expression du visage, l'éloquence muette des mouvemens, tout l'extérieur en dépend, et lui doit cet accord majestueux qui donne la vie à la parole, et en perfectionne les effets.

Il eut, ainsi que les autres arts, son enfance, ses progrès, ses variations, et parut sous autant de formes qu'il y a de différences dans le caractere des peuples qui l'ont cultivé. Il est probable, et même prouvé par tous les témoignages des anciens, que leur déclamation étoit notée, et qu'ils l'accompagnoient d'un instrument. On faisoit la musique d'une tragédie, à-peu-près comme on fait aujourd'hui celle d'un opéra. Peut-on souffrir, dit Lucien, qu'Hercule, la massue à la main, couvert d'une peau de lion, et l'air formidable, vienne sur un théâtre frédonner le récit de ses travaux ? Cet usage, il est vrai, semble bien absurde, au premier coup-d'œil; mais il cesse de l'être autant, lorsqu'on veut réfléchir à la prosodie des langues grecque et latine. La prononciation naturelle étant déjà mesurée, harmonieuse, et presque musicale, le chant de la déclamation n'avoit plus rien

d'extraordinaire, et devenoit même indispensable. Lucien, qui se moque de tout, et se déclare, sans restriction, contre l'emphase des acteurs de son temps, n'a pas manqué de tourner en ridicule leur manière de s'habiller. Ils se guindoient sur une espèce de chaussure appellée *cothurne* : non contens de ce piedestal, ils se grossissoient par le milieu du corps, afin que leur circonférence fût proportionnée à leur élévation ; de sorte que Philoctète, Agamemnon, ne se montroient aux yeux des spectateurs que bien matelassés, bien rambourés, et avec une taille gigantesque. Tout cela paroît monstrueux, et le seroit effectivement parmi nous qui sommes emprisonnés dans nos salles de spectacles, et presque confondus avec les acteurs ; mais, comment, dans une étroite enceinte, pouvons-nous rapprocher l'optique des immenses théâtres de la Grèce et de Rome ? Sans les précautions que l'on prenoit alors, tous les grands personnages qui figuroient dans les drames, n'auroient eu l'air que de Pygmées ; la vraisemblance étoit manquée, l'illusion détruite. Cette exagération prétendue, savamment com-

binée avec les effets de la perspective, rentroit dans l'ordre de la nature, et ne pouvoit déplaire qu'à un esprit cinique et mordant qui, n'épargnant pas les Dieux mêmes, ne se faisoit aucun scrupule de s'égayer sur des comédiens.

Ce que je ne puis comprendre, et serois presque tenté de ne pas croire, malgré la foule des autorités qui l'appuient, c'est ce bizarre partage de la déclamation entre l'acteur chantant et l'acteur gesticulant. Ce double emploi devoit distraire l'attention, diviser l'intérêt, et nuire à cet ensemble, si recommandé dans les représentations théâtrales. Pouvoit-on voir, sans éclater de rire, un personnage débitant de sang-froid et les bras croisés, des vers brûlans, où se peignoient tour-à-tour l'ambition, l'amour, la fureur, la haine; tandis que l'autre, obligé de se taire, se dédommageoit de son silence, par une agitation perpétuelle, des mouvemens convulsifs et des contorsions épouvantables? Sans doute, dans les endroits pathétiques, il étoit aussi chargé des sanglots et des larmes. Son immobile compagnon se voyoit dispensé de tout, excepté

de la mémoire ; et la perfection de son talent consistoit, apparemment, à ne s'émouvoir de rien. Quelque respect superstitieux que l'on conserve à l'antiquité, il n'est guère possible de justifier cette ridicule méthode. Il arrivoit souvent que le silencieux faiseur de gestes s'acquittoit mal de son rôle, et que le chanteur excelloit dans le sien : dès-lors on devoit huer l'un, en même temps qu'on applaudissoit l'autre. Quelle majesté pouvoit avoir un pareil spectacle ? Et doit-on se figurer que les Romains, parce qu'un de leurs acteurs (*) s'enroua à leur répéter un morceau brillant d'un drame, se soient avisés de cet enfantillage, qui dégrade leur théâtre aux yeux de la raison ?

L'abbé Dubos discute longuement tous ces objets ; il procède par sections, et est ennuyeux par chapitres. S. Cyprien, Justin le martyr, l'hérétique Tertullien, auteurs sacrés et pro-

(*) Livius Andronicus, dans une de ses pièces dont on lui fit répéter plusieurs fois quelques vers frappans.

fanes, il met tout à contribution pour la plus grande gloire du théâtre. Ce fatras, qui contient cent pages dans ses volumineuses réflexions, est réduit à vingt par M. l'Abbé de Condillac : l'un n'est qu'un savant, l'autre est un philosophe.

Quoi qu'il en soit, la déclamation étoit dans la plus grande estime chez les deux peuples les plus polis de l'univers. Cet orateur fameux qui, du haut de la tribune, en imposoit au vainqueur d'Athènes, et porta si loin les conquêtes de l'éloquence, prenoit des leçons du comédien Andronicus. Quintilien cite souvent avec éloge Esopus, célèbre acteur ; et l'amitié de Cicéron pour Roscius, prouve à la fois, et le talent de ce comédien, et le cas que l'on faisoit à Rome de l'art de déclamer. Lorsqu'on vouloit désigner la supériorité de quelqu'un dans un genre, on disoit de lui que c'étoit un Roscius. Il paroît que cet acteur réunissoit tous les suffrages ; et, n'eût-il obtenu que celui de son illustre panégyriste, c'en étoit assez pour le recommander à la postérité. Mais je ne conçois pas comment il put s'asservir à l'usage dont je

viens de parler, ayant ses propres réflexions pour guides, et Cicéron pour ami. Il est certain au moins qu'il en sentoit l'abus. S'il en faut croire l'orateur Romain, Roscius avoit résolu de déclamer plus lentement, en dépit du chanteur et des flûtes qu'il vouloit obliger à le suivre. Son geste se ralentissoit souvent, quoique le chant fût rapide et la mesure précipité. Il oublioit l'accompagnement pour consulter le sens du rôle, puisoit dans l'abandon de quelques parties une nouvelle force pour faire briller les autres, plaçoit dans son action ces ombres délicates, qui en augmentent l'intérêt, et frappoit enfin ces grands coups de maîtres, toujours amenés par quelques sacrifices. Dans cet éloge sont comprises les principales qualités d'un acteur; et Roscius, quelles que fussent ses idées, ne pouvoit éluder entièrement la tyrannie de la coutume et le caprice de la multitude.

J'ai cru qu'un précis de l'ancienne déclamation devoit trouver sa place à la tête de cet ouvrage, pour ceux et celles qui, cultivant leur art sans le connoître, ne se donnent

point la peine d'en approfondir l'origine, et d'en suivre les vicissitudes.

L'art de déclamer, parmi nous, fut long-temps informe et digne des tréteaux sur lesquels il s'exerçoit. Ce sont les grands écrivains qui font les grands acteurs. Jodelle voulut rétablir la tragédie et la comédie avec des chœurs, selon la forme des anciens : mais ses ouvrages étoient aussi pitoyables que les histrions qui en chargeoient leur mémoire ; et son nom n'a passé jusqu'à nous, que pour servir d'injure aux modernes qui lui ressemblent. Garnier ne forma point de meilleurs comédiens ; et ceux qui pensionnoient le poëte Hardi, pour qu'il eût à leur fournir par an six tragédies complettes, donnent à croire, par l'oubli où ils sont plongés, qu'ils avoient plus de courage pour apprendre, que de talent pour représenter. Il ne semble pas même que, du temps de Rotrou, bien supérieur à ces trois hommes, il ait paru aucune troupe supportable, et qui mérite de nous arrêter un moment.

Le siècle de Louis XIV fut pour l'Europe

un faisceau de lumière, qui éclaira tous les arts, se répandit sur tous les objets, et vivifia, en quelque sorte, la masse de l'esprit humain. Le théâtre sortit de son cahos. La tragédie s'éleva au plus haut degré sur les ailes de Corneille ; le génie fit naître le goût, et des acteurs parurent. (*) Les deux Baron étonnèrent par la perfection de leur jeu : ils franchirent l'intervalle qui sépare toujours l'enfance d'un art, ses progrès et sa maturité. Le seul talent de Corneille en enfanta mille autres. C'est ainsi qu'un grand homme donne

---

(*) Je ne m'arrêterai, dans cette légère esquisse, qu'à la déclamation tragique, comme tenant de plus près à l'art en général, s'appropriant plus particulièrement le titre de déclamation, et étant sujette à beaucoup plus de changemens. D'ailleurs, tout le monde sait que les trois spectacles se sont perfectionnés en même temps, et ont brillé du même éclat. Le mouvement une fois donné, les progrès de l'un ont entraîné ceux de l'autre. Si j'avois voulu m'appesantir sur chacun d'eux, je serois tombé dans une dissertation très-longue et très-ennuyeusement inutile.

l'impulsion à son siècle, et influe sur ce qui l'environne, en versant dans les ames cette rivalité, cette émulation créatrice qui produit dans tous les genres les efforts et les succès. Il sembloit qu'il se fît alors une noble conspiration de tous les talens pour former le plus beau des siècles, sous un monarque vraiment digne du trône, par cet instinct de grandeur qui alluma bientôt l'enthousiasme des sujets.

C'est de-là que la déclamation compte son premier âge, et presque ses plus beaux jours. Racine suivit, et Champmeslé, de son temps, fut un présent dont l'Amour voulut embellir la scène. L'auteur de Phèdre, de Bérénice, d'Iphigénie, ne put résister à la séduction d'un organe touchant qui secondoit son génie, multiplioit ses adorateurs. Il se plaisoit à perfectionner lui-même cette actrice charmante, qui trouvoit dans son cœur toutes les dispositions nécessaires pour bien profiter des leçons d'un pareil maître. Quelles leçons! depuis surtout quelles furent échauffées de ce feu, que Racine savoit si bien peindre et devoit si bien sentir. Ils se couronnoient du même laurier, et avoient établi entr'eux une douce commu-

nauté de gloire et de talens qui intéressoit le public, et sembloit assurer ses plaisirs.

Après cette agréable époque, la déclamation commença à dégénérer et à perdre son premier lustre. Le Français est trop brillant dans ses goûts pour n'être pas volage; il se refroidit bientôt sur cette noble simplicité qui avoit fait ses délices; on chercha d'autres moyens, d'autres combinaisons, et l'art fut altéré par les efforts que l'on tenta pour l'enrichir.

Beaubourg, gâté par les applaudissemens, s'abandonnoit à une fougue monotone qui éblouit d'abord, et dût plaire à des spectateurs dont le goût émoussé demandoit qu'on le réveillât à quelque prix que ce fût, et qu'on l'arrachât par de fortes secousses à l'ennui et aux langueurs de l'habitude. Cet acteur, d'après les notions que j'en ai pu recueillir, jouoit tout du même ton, et avec le même emportement; nulle transition, nul repos, nulle intelligence des contrastes: son jeu étoit tout d'une pièce, et n'est échappé au mépris que par une chaleur désordonnée,

qui mêloit confusément quelques beautés à d'horribles défauts.

Mlle. Duclos, de son côté, introduisoit dans la déclamation une espèce de musique et de chant, qui en faisoit un langage à part, et en détruisoit tout le charme. Elle déclamoit par octave, et l'on auroit pu noter ses inflexions. On voulut bien attribuer à son génie une nouveauté qu'on ne devoit qu'à son organe; et le troupeau des admirateurs la plaça bientôt sur le trône de Melpomène. Elle eut pourtant des avantages réels qui lui font pardonner ses succès. Ses larmes étoient belles, sa douleur touchante, sa figure vraiment tragique: elle pleuroit à tort et à travers; mais enfin elle pleuroit, et c'en étoit assez pour émouvoir le spectateur, qui excuse tout, en faveur de l'ame, première et rare qualité, sans laquelle toutes les autres n'obtiennent que des succès passagers.

Tel étoit l'état de notre déclamation, lorsqu'une actrice inimitable vint lui rendre ses premiers traits, et la ramener à la pureté de son origine. Les lettres furent à la fois éclairées par deux phénomènes, le Couvreur et

M. de Voltaire. Quels beaux jours cette double aurore promettoit à la nation! Elle ne fut pas trompée dans ses espérances. Les ouvrages de l'un trouvèrent toujours dans l'autre une interprète intelligente et digne du génie brillant qui l'associoit à l'éclat de ses travaux. Elle avoit l'organe voilé, mais intéressant, la taille peu avantageuse, mais noble et facile, sur-tout une de ses physionomies qui parlent à l'ame, et s'embellissent par l'expression du sentiment. Jamais de si beaux yeux ne s'ouvrirent pour répandre des pleurs. La Muse tragique y respiroit toute entiere. On retrouvoit dans son jeu la sagesse de Baron et la chaleur de Mlle. Duclos. C'étoit le comble de l'art; c'étoit plutôt le chef-d'œuvre de la nature. L'auteur d'Alzire et de la Henriade fut toujours son admirateur et son ami; et, lorsqu'il lui eut fermé les yeux, il jeta des fleurs sur sa tombe, lui paya le tribut de ses larmes, et la vengea, autant qu'il fut en lui, de l'outrage de la nation et des fureurs du préjugé. Pour moi, lorsque mes regards se reposent quelque temps sur les traits de Mlle. le Couvreur, que nous a transmis le pinceau

de M. Coypel, dans l'attitude de Cornélie, tenant l'urne de Pompée, je ne puis me défendre de l'attendrissement involontaire, que fait naître en moi l'image d'un grand talent qui n'est plus, et d'une indignation secrette, trop bien justifiée par notre ingratitude.

C'est à cette illustre actrice qu'est dû l'honneur d'avoir enfin fixé le vrai genre de la déclamation, et déterminé le goût du public jusqu'alors flottant, inquiet et amoureux des nouveautés. Dufresne, Mlles. de Seine et Balicourt, marchèrent sur des traces encore récentes, et furent dignes de leur modèle. Le théâtre, depuis, a toujours été rempli par des sujets distingués dans des genres différens, et ne laisse le droit de se plaindre qu'à ces hommes difficiles, censeurs éternels du présent, et qui ne louent que ce qu'ils ont perdu.

Si l'art de déclamer aujourd'hui paroît un peu s'éloigner des vrais moyens et négliger les grands effets, en récompense il a beaucoup acquis du côté du raisonnement. Cet esprit philosophique, qui, comme une sève nouvelle a circulé dans toutes les branches de

la littérature, est venu soumettre à sa justesse le délire brûlant de l'ancienne déclamation. Plus ingénieuse et moins libre, moins vigoureuse et plus parée, elle mesure la carrière où elle s'élançoit autrefois : elle nous rend en graces les transports que nous regrettons, et nous offre des tableaux d'un dessin plus correct, d'un coloris plus sage, si l'on peut le dire, et d'une ordonnance plus réfléchie. M. le Kain et Mlle. Dumesnil sont les seuls qui connoissent encore ces écarts, cette fougue impétueuse et cet involontaire oubli de soi-même qui enlève au spectateur le temps de l'examen, et au critique le froid compas de l'analyse. Plusieurs de nos acteurs se félicitent d'avoir introduit dans leur jeu ce qu'ils appellent des tons de vérité. Ces sortes de tons, tout-à fait disparates avec ceux qui précèdent et qui suivent, m'ont quelque fois paru trop brusques, trop saillans, et tombent presque toujonrs dans ce familier qu'il faut éviter avec autant de soin que l'emphase et le gigantesque. D'ailleurs, ces passages une fois saisis, dégénèrent en refreins monotones, que le public attend et que l'acteur ne manque ja-

mais ; ce qui prouve qu'ils sont les fruits de la combinaison, et ne partent point de l'ame, unique source des tons de vérité, ces éclairs du moment, que souvent on ne retrouve plus, et qu'il ne faut jamais chercher.

Un autre inconvénient de nos représentations théâtrales, c'est le défaut d'ensemble et d'unité. Un personnage qui mettra dans son débit de la légéreté et même de la précipitation, rencontre un interlocuteur, dont l'organe lourd, traînant et paresseux, pèse sur chaque syllabe, et retarde la célérité du dialogue. Ces différens systêmes deviennent choquans et pénibles pour les spectateurs. Je ne prétends pas fondre toutes les manières en une, commander aux organes, et nous priver de cette variété heureuse que la nature a mise dans les talens : mais je voudrois (et cela, je crois, n'est pas impoſſible); je voudrois, dis-je, qu'on admît une espèce de ton fondamental, par lequel on pût régler, pour ainsi dire, tout le mouvement de la représentation, et remédier à cette bigarrure insupportable, qui se reproduit de scène en scène, et se fait

trop sentir aux oreilles délicates, pour ne pas être un véritable défaut.

A cela près, notre déclamation a conservé des traits précieux, que les connoisseurs ne laissent point échapper. Le costume, quoique loin encore de la perfection, n'est plus aussi négligé qu'il l'étoit. Une Sarmate ne vient plus sur la scène faire l'amour en grand panier. Tous les héros de Rome ne paroissent plus en gants blancs, et avec des coëffures à la française. Mademoiselle Clairon est la première qui ait senti le ridicule de ces mascarades tragiques; éclairée sur l'abus, elle a tout fait pour le détruire. Cette actrice a su joindre à son talent cette philosophie qui en étend la sphère, lui ouvre des sources nouvelles, et soumet à la réflexion ce qui n'est bien souvent que l'effet du mécanisme. Ornement de la scène francaise, elle en fut aussi la bienfaitrice, et mérite cet éloge que l'on doit à tous ceux qui ont le courage d'instruire ou d'amuser une nation, trop sujette à briser, en un jour, l'idole de vingt années.

Mlle. Clairon a certainement ennobli son art, autant qu'il lui a été possible, chez un

peuple qui, en accordant la gloire, défend de prétendre à l'honneur, et flétrit, par habitude, cette portion utile de citoyens, auxquels il semble avoir confié la garde de ses chef-d'œuvres et le dépôt de ses plaisirs. « Je me suis » toujours étonné, m'écrivoit M. de Vol- » taire, qu'un art qui paroît si naturel, fût » si difficile. Il y a, ce me semble, dans » Paris beaucoup plus de jeunes gens capa- » bles de faire des tragédies dignes d'être » jouées, qu'il n'y a d'acteurs pour les jouer. » J'en cherche la raison, et je ne sais si elle » n'est pas dans la ridicule infamie que des » Welches ont attachée à réciter ce qu'il est » glorieux de faire. Cette contradiction wel- » che doit révolter tous les vrais Français. » Cette vérité me semble mériter que vous » la fassiez valoir dans une nouvelle édition » de votre poëme ».

Rien n'est plus juste, sans doute, que la réflexion de M. de Voltaire; mais ce dont il se plaint est un mal sans remède. Ces maudits Welches sont incurables apparemment, puisqu'il n'a pu les guérir. Nous acquérons volontiers, mais nous ne voulons rien perdre,

pas même un préjugé. Le pli d'une nation ne s'efface plus, quand il est une fois fortifié par le temps. Il en est de certains vices dans la morale, comme de ces humeurs vieillies dans le corps humain ; tout ce qu'on peut, est de ne les point aigrir, il n'y a point d'espérance de les déraciner. La flétrissure que l'on attache à l'état de comédien a peut-être un de ses principes dans notre amour-propre même. Peut-être ne voulons-nous pas que des gens qui ont, quand ils font bien leur métier, trois ou quatre heures de gloire par jour, aient encore cette considération habituelle et avouée dont jouissent les autres citoyens.

Quoi qu'il en soit, cet état a trouvé grace auprès de tous les bons esprits. Jamais le talent de jouer la comédie n'a été plus accueilli, ni plus répandu. Il devient l'amusement de nos plus brillantes sociétés. Elles ont, presque toutes, leur théâtre et leurs acteurs ; nos femmes ont quitté leurs navettes et leur tambours, pour feuilleter de jolis rôles ; et nos jeunes-gens, copistes fidèles de ces dames, sont moins bons cochers, mais bien meilleurs comédiens.

De tout ce qu'un monde frivole invente, depuis quelque temps, pour diversifier son ennui et son oisiveté pénible, cette fantaisie est celle où l'ame et l'esprit trouvent le mieux leur compte. Ce sont, au moins, quelques idées qui entrent dans des têtes, où rien n'entroit auparavant. Dans la foule des comédiens de société, il s'en trouve de très-bons, et qui ont, par-dessus les acteurs de profession, cette aisance, cette liberté, et cette longue habitude de prendre dans les cercles où ils vivent, toutes sortes de masques différens. Un autre avantage de ce goût moderne, c'est la rivalité nouvelle qu'il établit parmi les femmes : de-là mille jalousies, l'acharnement d'une troupe contre une autre, de petites haines délicieuses qui animent les soupers, les toilettes, charment le désœuvrement, remplissent les intermédiaires de la galanterie, et rendent le commerce plus piquant, plus doux, plus enchanteur que jamais.

J'ai cru cet instant favorable pour recueillir mes idées sur l'art dont il s'agit, les réduire en corps de préceptes, et y joindre le prestige de la versification. D'ailleurs, les ouvrages

vrages didactiques sont peu communs parmi nous : et c'est, pour moi, une raison de plus de hasarder celui-ci.

Voudra-t-on me permettre quelques réflexions sur ce genre qui a ses richesses et ses difficultés ? Virgile, dans ses Géorgiques, nous en a donné le premier modèle : il n'a point dédaigné d'enlacer quelques fleurs des champs au laurier de l'Enéide. L'Art Poëtique d'Horace étincelle de beautés, et respire cette négligence heureuse qui caractérise les jeux du grand homme. Celui de Boileau, ce législateur de la poésie française, est plus sage, plus méthodique, plus travaillé, c'est le désespoir des versificateurs. Mais qu'il est loin encore, avec tous ces avantages, du génie brillant et facile qu'il voudroit imiter ! l'un instruit en se jouant ; c'est un philosophe aimable qui fait badiner ensemble les Graces et la Raison ; l'autre, dès son début, affiche la sévérité. Le Poëte latin, a la gaîté d'un homme du monde ; le français, l'humeur d'un Aristarque vieilli dans l'ombre du cabinet ; il vous traîne au but où l'autre vous conduit, et dégoûteroit presque d'un art dont

il donne les meilleures leçons. Les Essais de Pope, sur l'homme et sur la critique, ont toute la chaleur du genre. La fougue du génie anglois s'y renferme dans les bornes du goût.

M. l'abbé d'Olivet mit au jour, il y a plusieurs années, une collection de petits poëmes latins, dans le genre dont nous parlons, pleins de poésie et de fictions agréables. Il seroit à souhaiter qu'une plume élégante en traduisît quelques-uns, tels que l'*Origine de l'Aiman*, *le Geste*, *la Musique*, *le Mariage des fleurs*, *la Peinture*, ce poëme charmant de M. l'abbé de Marsy. C'est la Peinture elle-même qui lui a prêté la palette, où il a broyé de si riantes couleurs : toutes les épines de l'art disparoissent ; et s'il ne conduit pas par degrés la main du peintre, au moins accélère-t-il ses progrès, en embrâsant son imagination. Dufresnoy entre plus avant dans les mystères de l'art ; M. Wattelet, après eux, en a recueilli tous les principes. L'ouvrage de ce dernier est profond, bien distribué, rempli de connoissances ; on admire à chaque pas la difficulté vaincue. Enfin

M. Lemierre vient de prouver qu'on peut rajeunir une matière déjà traitée. Son poëme est plein de vers brillans, de préceptes écrits avec précision : il se fait distinguer sur-tout par une manière hardie et originale, qui étonne le goût timide des gens du monde, mais qui plaira toujours aux connoisseurs.

Tous les sujets que je viens de citer sont sans doute bien choisis : celui de la déclamation nous manquoit ; et le public n'aura à se plaindre que de l'exécution. La nature commence un acteur ; c'est l'étude qui l'achève. L'athlète, dit Horace, qui brûle pour le prix de la course, s'est habitué dès ſa tendre jeunesse aux plus violens exercices ; il a tout supporté, la chaleur, le froid, et plus que tout cela, la privation des plaisirs. Le flûteur qui joue aux fêtes d'Apollon, a tremblé longtemps sous un maître. Il en est de même d'un acteur ; il lui faut du travail et des leçons. J'ai tâché d'égayer les miennes, de les débarrasser sur-tout de ce ton dogmatique et magistral qui effarouche et n'instruit point.

Ce poëme ne fut, dans son origine, qu'une centaine de vers jetés au hasard sur la décla-

mation tragique. J'étendis mes idées dans une seconde édition, et j'en formai le premier chant de mon ouvrage. Ce chant même, tel qu'il reparoît, est entièrement rajeuni par les augmentations que j'y ai faites et beaucoup de changemens dans les morceaux que j'ai conservés.

Celui de la comédie m'offroit une moisson abondante d'images agréables, de réflexions piquantes, et de préceptes ingénieux; la gaîté, la philosophie, la raison sans pédantisme, telles sont les sources où j'ai dû puiser; mais toutes ces richesses peut-être ont ressemblé pour moi à ces ondes fugitives, qui ne s'approchent des lèvres de Tantale, que pour tromper sa soif et son avide impuissance. Au reste, je n'ai pas prétendu saisir et fixer ces finesses innombrables que l'instinct du talent devine, et qui se dérobent aux lenteurs de l'examen. Ne pouvant épuiser les trésors de mon sujet, j'ai tâché de me sauver par le choix. Les arts d'agrément allument l'imagination, s'emparent de l'ame, et ne laissent point à l'esprit le temps d'approfondir. Ce sont des fleurs dont le léger

duvet disparoît sous la main pesante qui les touche.

Je ne me suis attaché, dans le chant de l'opéra, qu'à la partie de la déclamation et du jeu théâtral. Je n'avois point les connoissances nécessaires pour m'enfonçer dans les secrets de l'harmonie ; et dans ces discussions épineuses, qui fourniroient la matière d'un traité. J'ai interrogé dans les critiques et les préceptes que j'ai hasardés, ce tact universel que donnent le goût et le sentiment. Si ces guides m'ont égaré, je les remercierai de mon erreur, que je préfère à cette vérité mathématique qui s'élance toute hérissée, de la tête de nos calculateurs.

L'opéra, comme tous les autres spectacles, a ses censeurs et ses partisans. Ceux qui raisonnent leurs plaisirs, qui se rendent compte de leurs sensations, et dédaignent ces surprises faites à l'esprit humain, tels que Boileau, la Bruyere, l'éloquent Rousseau de Genève, se sont élevés contre ces absurdités, et cette indigente manie, dont s'enorgueillit la scène lyrique. Le simple et judicieux La Fontaine

a tourné en ridicule avec sa naïveté ordinaire,

Ces dieux mal suspendus criant au machiniste.

Il est vrai que tout cet attirail, ces ressorts grossiers, ces fils apparens, qui soutiennent ce frêle édifice, obtiendront avec peine l'aveu des partisans de la nature et de la vérité. Un monde magique cependant peut avoir sa vraisemblance à part, qui, les premières suppositions faites, ne seroit jamais démentie, et prêteroit aux miracles de la féerie, le mérite même de la nature. Mais, pour en venir là, il faudroit une salle, des artistes, et un public en état de payer ses places. Un spectacle tel que je l'imagine, ruineroit ses admirateurs. Quelle illusion notre opéra, tel qu'il est aujourd'hui, peut-il espérer d'une magnificence mesquine qui en augmente le ridicule ? Ce sont toujours les directeurs qui tiennent la baguette, et je ne reconnois point Armide à son économie. Je ne parle ici que de l'exécution. Ce spectacle, malgré tous ses inconvéniens, aura toujours pour lui le génie de Rameau, et les brillantes productions de cet auteur charmant, que les Graces ont si bien

consolé des outrages de la Satyre. La même franchise qui me fait risquer ces réflexions, me force de convenir que la partie des ballets (*) y est supérieurement traitée, et doit satisfaire le goût le plus difficile. C'est qu'elle est indépendante de cet échafaudage qui influe sur les autres accessoires. Je ne suis point entré dans tous ces détails; je les ai crus étrangers à mon sujet, que j'ai dû resserer dans les limites de la déclamation.

Si ce poëme, après tout, ne forme point de grandes actrices et de bons acteurs, ce que je n'ai pas tout-à-fait la présomption d'espérer, du moins ceux qui se destinent au théâtre, y puiseront-il le goût de leur art, et l'amour-propre nécessaire pour en franchir les obstacles. Ce n'est point le précepte par lui-même qui réussit, c'est la forme sous laquelle il est présenté. Suffit-il de parler à l'esprit toujours impérieux et rebelle? Il faut échauffer l'imagination, exciter l'enthousiasme, intéresser la vanité, mobile universel, qui sert plus au progrès des arts que toutes ces froides mé-

(*) J'en parlerai dans le discours qui suit.

thodes, que méprisent ceux-mêmes qui en profitent.

Un autre mérite qu'on ne pourra me refuser, c'est le ton impartial, qui sans doute fera quelque mécontens. On ne trouvera point, dans cet ouvrage, un seul jugement que je voulusse rétracter. La séduction des charmes n'y fait point pencher sa balance en faveur de la médiocrité. Je ne pèse et n'apprécie que le talent : ceux ou celles qui en manquent, peuvent se dispenser de me lire, pour peu qu'ils aiment les éloges, ou redoutent la vérité.

NOTIONS

SUR

LA DANSE ANCIENNE ET MODERNE.

La danse n'est point étrangère à mon sujet : elle peut être regardée comme une déclamation muette. Ses mouvemens, quand ils sont expressifs, deviennent aussi intelligibles à l'esprit et à ame, que les articulations même de la parole. Qu'importe l'instrument dont les arts se servent, s'ils se raprochent dans leur but et dans leurs effets ? Peindre, émouvoir, voilà le point où tout se réunit. Le sentiment, dans un certain degré de chaleur, se crée des organes inconnus aux autres hommes ; et peut-être existe-t-il encore des moyens innombrables et tous différens, de produire les mêmes émotions. *Préville* jouant un rôle de *Crispin*, *Dauberval* dansant un pas de matelot, me causent une égale ivresse ; avec cette différence que *Dauberval* a un organe de moins ;

différence qui ne m'est point point sensible, tant que mon plaisir dure, parce que le plaisir interdit la réflexion. Qu'on entreprenne de me faire rire, ou pleurer par quelqu'organe que ce soit, si l'on y parvient, je suis content, et je rends grace à la nature d'avoir su varier, à l'infini, les secrets de se reproduire. Tous les talens se tiennent; ce sont autant d'anneaux qui forment une même chaîne. D'apres ce principe, on ne sera point étonné que j'associe la danse aux autres parties de la déclamation. Cet art n'est pas aussi frivole qu'on se l'imagine. Chez quelques peuples de l'antiquité, il tenoit aux mœurs, à la législation, et devenoit un ressort du gouvernement. Je vais rassembler les notions que j'en ai recueillies, et les mettre sous les yeux des amateurs.

Ceux qui ont la manie de remonter aux sources, et qui ne parlent de rien, sans citer le déluge ou la création du monde, placent le berceau de la danse dans ce jardin de délices, où l'homme, en naissant, se vit entouré des merveilles de la nature : l'aspect des cieux, l'éclat de cette voûte lumineuse, où tant d'as-

tres sont attachés, la majesté des bois, le cristal fluide des ruisseaux, la variété des fleurs, le frappèrent, *disent-ils*, avec une si douce violence que, dans son transport, il se mit à sauter, en actions de graces, et pour rendre son premier hommage à l'Auteur de tant de bienfaits. Il est certain, que le premier homme fut le premier danseur; il ne lui a fallu, pour déterminer le mouvement de ses pieds et de ses bras, qu'une sensation vive à exprimer. Les sensations sont les principes de tous les arts: elles ont produit le chant qui, à son tour, a fait naître la danse, en inspirant des gestes relatifs aux différens sons dont l'oreille fut affectée. Mais il ne s'agit point ici de ces pas imparfaits, de ces ébranlemens involontaires qui emportent loin de lui un être fortement agité. La danse réduite en art est la seule qu'on examine. Le peuple juif, le premier, nous en donne des notions distinctes et appuyées par beaucoup de passages de l'Ecriture. La danse sacrée des anciens retrouve son institution dans les rites de la primitive église.

Après le passage de la mer Rouge, Moïse, pour consacrer ce miracle, fit exécuter un

ballet solemnel. Les filles de Silo dansoient dans les champs, lorsque les jeunes garçons de la tribu de Benjamin les enlevèrent de force, sur l'avis des *sages* d'Israël. David dansa devant l'arche. Les exercices les plus innocens peuvent dégénérer en abus. Dans un de ces momens, où une multitude échauffée ne connoît plus de frein, les Hébreux qui avoient l'humeur à la danse, construisirent un veau d'or, et se mirent à danser autour. Cette transgression de la loi fut suivie d'un massacre expiatoire que Moïse ordonna. Ces danses respectables ont eu sans doute pour modèles les danses mystérieuses et tristes des Egyptiens ; ils en avoient une nommée *astronomique*, dans laquelle, par l'enchaînement de certains pas, ils prétendoient imiter la rotation régulière des astres. On reconnoît bien à cette ingénieuse absurdité, le caractère des habitans du Nil, qui, dans le même temps, élevoient des pyramides, créoient des loix sages, et adoroient des crocodiles.

Les Grecs les imitèrent, et ne furent pas long-temps à les surpasser. C'est, de tous les peuples qui ont paru sur la terre, celui qui mit

dans

dans ses plaisirs, dans sa religion même, le plus d'attrait, de pompe et de gaîté. Toutes ses fêtes respiroient à-la-fois le goût et la magnificence. C'étoit en dansant, qu'on célébroit les mystères d'Isis et de Cérès. On dansoit dans les temples, dans les bois, dans les campagnes : chaque hommage rendu à la divinité étoit une expression touchante du bonheur des hommes. Quelle adresse dans la législation, de lier ainsi les amusemens d'un peuple au maintien du culte et aux objets les plus graves de la politique ! Tout, jusqu'à la frivolité, devient un ressort utile, quand il est bien conduit. On remarque que, dans l'Attique, les prêtres firent moins de mal que partout ailleurs ; c'est qu'ils intriguoient moins et dansoient davantage.

Licurgue, ce législateur si bizarre en apparence, et si sage en effet, connut bien tout le prix de la danse ; il sentit à quel point on pouvoit la rendre avantageuse. Parmi cette foule d'exercices qu'il institua, pour tenir en haleine une jeunesse guerrière, cet art avoit le premier rang. L'éducation des Spartiates n'étoit qu'une dissipation continuelle et le pas-

sage d'un plaisir à un autre : on leur faisoit un jeu de leur devoir : aussi dansoient-ils en voyant l'ennemi.

Dans les jours de cérémonie, les jeunes garçons et les jeunes filles, mêlés ensemble, exécutoient nuds des danses décentes qui les formoient à la vertu. Quel peuple, que celui chez lequel on pouvoit employer un pareil secret, sans en rien craindre pour les mœurs!

Tout le monde sait le trait d'Agamemnon qui, en partant pour Troie, confia la reine à un danseur chargé de l'amuser pendant son absence. Egysthe devint amoureux de Clytemnestre ; mais le danseur faisoit si bien sa charge qu'on rebutoit l'amant : tous les soins de l'un ne tenoient pas contre les talens de l'autre : Egisthe, en un mot, se crut obligé de tuer le danseur, pour avoir la femme. La danse alors étoit une espèce de sauvegarde pour l'honneur des maris.

Les Romains empruntèrent des Grecs leurs dieux et leurs danses. Numa institua un collége de Prêtres nommés *Saliens*, dont l'occupation étoit de former des danses guerrières autour de l'autel de Mars. *Caton* ouvrit un

bal à l'âge de soixante ans. Ces autorités prouvent assez combien cet art fut en vogue chez les maîtres du monde. Mais ces danses étoient simples alors, comme les mœurs de la république naissante. Dès que les rafinemens de la corruption vinrent se mêler au fond du caractère national, les Romains préférèrent dans leur saltation la force aux graces, et les emportemens de la débauche aux douces attitudes de la volupté. La décence attique étoit un voile presqu'inconnu, chez un peuple belliqueux et féroce, qui donnoit à ses fêtes l'empreinte de son génie. Leurs danses nuptiales, entr'autres, formoient un tableau complet de tout ces groupes lascifs que la première nuit de l'hymen présente à l'imagination.

Ce que l'on rapporte de la danse des Arhimimes, me paroît, sinon fabuleux, au moins très-sujet à discussion. En effet, il est difficile d'imaginer comment après la mort d'un citoyen, on venoit sous un masque qui imitoit sa ressemblance, faire, en dansant, sa satire ou son panégyrique. Avec quelqu'emphase qu'on ait loué cette mascarade

prétendue philosophique, elle dégradoit, selon moi, l'honorable fonction de dire la vérité; et il vaut mieux la taire prudemment, comme les orateurs de nos jours, que de la rendre ridicule, comme ces funéraires histrions.

Ce que l'on peut assurer, en quelque sorte, c'est que la danse théâtrale parvint dans Rome, au plus haut degré de perfection. Deux hommes inimitables (*) apportèrent sur les bords du Tibre un genre inconnu qui joignoit un mérite réel aux attraits de la nouveauté : ils déployoient dans leurs gestes seuls toutes les ressources de l'éloquence. On raconte des prodiges de cette imitation muette de la nature. Les acteurs dansans qu'ils formoient furent appelés pantomimes. Ils firent les délices de Rome : les affaires de la république leur étoient subordonnées; et les conquérans de la terre furent quelque tems gouvernés par des danseurs.

Cette profession devint presqu'un état : entr'autres privilèges, ils étoient exempts du

(*) Pylade et Bathyle.

fouet; grande distinction pour des esclaves! Les dames romaines sur-tout s'étoient déclarées pour eux : elles intriguoient, cabaloient, remuoient tout le sénat, et leur cherchoient des protecteurs, même parmi les pères conscripts. Elles auroient bouleversé l'empire, plutôt que de laisser tomber un théâtre qui endoctrinoit leurs passions, et fournissoit des athlètes pour y satisfaire. *Juvenal*, dans une de ses satires, peint avec sa franchise énergique (*), la prompte sensibilité de ces dames, à la vue de certaines représentations. Un pareil enthousiasme, qui d'abord encouragea les talens de ces acteurs, enfla bientôt leur vanité : enhardis par l'imprudente familiarité des plus illustres citoyens, ils se crurent tout permis, jouoient en public les objets de leur vengeance particulière, varioient chaque jour les scènes de leur impudence, et finirent par pousser à bout la vertu des impératrices. Le mime Pâris dé-

---

(*) Chironomon Ledam molli saltante Batyllo,
Tuccia vesicæ non imperat: Appulla gannit
Sicut in amplexu.

baucha la femme de Domitien ; et Domitien le fit assassiner. Marc-Antonin essuya la même injure, de la part d'un autre mime ; Marc-Antonin le supporta patiemment ; il laissa vivre le mime, et lui garda sa femme. Enfin, malgré leurs succès, leurs partisans, et même leur génie, ces baladins portèrent si loin la licence et l'orgueil, qu'ils se firent chasser de Rome en même temps que les philosophes. Cet événement porta à la danse un coup dont elle eut bien de la peine à se relever.

Mais son vrai triomphe est le crédit où elle s'est long-temps maintenue parmi les chrétiens. Pendant les persécutions de l'église naissante, il se formoit des sociétés d'hommes et de femmes qui se retiroient saintement dans les déserts, pour danser et faire leur salut. Alors, on élevoit dans les temples une espèce de théâtre séparé de l'autel, tel qu'on le voit encore à Rome dans l'église de S. Pancrace. C'est-là que les prêtres laïques, tous les fidèles enfin, dansoient avec la plus grande ferveur. Les évêques même, pour l'édification, menoient le branle et donnoient l'exemple.

Brandon, le véridique *Brandon*, affirme que, vers le milieu du dernier siècle, on voyoit le peuple de Limoges danser en rond dans le chœur de S. Léonard, en chantant: *Sant Marcian, prégas per nous, et nous épingaren per bous.*

Les coutumes les plus augustes s'altèrent, se corrompent et ouvrent souvent la porte à la licence la plus effrénée : c'est ce qui arriva aux danses des chrétiens ; et c'est ce que S. Grégoire déplore avec tant d'onction et d'éloquence. Les jeunes filles, qui se mêlent par-tout, se joignirent aux danses des fidèles, sous prétexte de partager leur dévotion ; et, dénaturant l'esprit de l'église, elles changèrent bientôt en indécences toutes profanes, un usage sanctifié par l'intention de ses fondateurs.

Mahomet, cet imposteur plein de génie, qui trouva le moyen d'établir une secte, en révoltant la raison, voulut imiter quelques-unes des sages pratiques des chrétiens : on dansoit dans nos églises, il fit danser dans ses mosquées : les dervis, espèce de fous mélancoliques, pirouétoient jusqu'à perdre ha-

leine en l'honneur de *Ménélaüs*, leur fondateur, qui dansa, disent-ils, pendant quarante jours, en faisant le moulinet.

C'est ainsi que les arts, une fois connus, se partagent, s'étendent, se distribuent de coutrée en contrée, et se chargent de mille nuances opposées, chez les différentes nations qui les cultivent.

Celui de la saltation, ainsi que tous les autres, disparut après ce premier éclat ; et l'Europe fut long-temps surprise de se trouver sans danseurs : on vit renaître, alors, les querelles, les guerres d'opinion, les meurtres théologiques ; la terre fut ensanglantée par des prêtres, et pour des argumens. Les siècles de lumière et d'ignorance ont une éternelle vicissitude, qui ramène alternativement les plaisirs ou les malheurs des hommes. L'Italie, ce sol heureux, autrefois l'asyle des arts, étoit encore destinée à la voir refleurir.

Tandis que le pape Sixte IV écrivoit sur le futur contingent, et canonisoit S. Bonaventure, le cardinal Camerlingue, son neveu, lui donnoit dans le château S. Ange, de forts jolis ballets qu'il composoit lui-même. Pen-

dant ce temps-là, le S. Père oublioit de persécuter les Vénitiens : c'étoit autant de pris sur les maux de l'intolérance. Mais d'après tous ceux qui ont écrit sur ce sujet, la véritable époque du rétablissement de la danse, est la fète qu'un gentilhomme de Lombardie prépara, dans Tortone, pour Galéas, duc de Milan, et pour Isabelle d'Arragon, son épouse. Un simple particulier donna le mouvement aux esprits : l'émulation vint échauffer ce premier germe ; et l'on vit éclore les carousels, les grands ballets, tous les spectacles à machines.

En France, on dansoit au milieu des troubles et des discordes civiles. *Catherine de Médicis*, par un tour d'esprit héréditaire, associoit l'amour du plaisir aux manèges de la politique ; et les fètes étoient souvent le signal des assassinats.

La danse, et c'est-là sans doute un de ses plus beaux titres, étoit le délassement favori de *Henri IV*. Ce bon prince, dont l'ame vraiment royale joignoit des affections douces à des vertus courageuses, ne dédaignoit point un exercice, où il développoit cette gaîté

franche, cette galanterie cavalière qui l'accompagna, même dans ses disgraces. J'aime à me le représenter assistant aux fêtes qu'ordonnoit Sulli, ministre philosophe, si digne de contribuer aux plaisirs de son maître et de son ami. Peut-être est-ce durant le règne de ce monarque, dit *Cahusac*, que les Français ont le plus dansé, et se sont le mieux battus.

Richelieu, qui fit du mal en grand homme, c'est-à-dire, qu'il employa pour le bien des ressorts trop violens, *Richelieu* protégeoit les arts : il aimoit à se distraire dans leur sein de ces travaux pénibles, et de ces combinaisons profondes, dont le résultat fut si utile à la monarchie. Dans la méme tête il savoit allier le plan d'une guerre, la conduite d'un siége, et l'ordonnance d'un opéra : à l'égard de ce dernier genre, ses idées naissoient en foule, se pressoient les unes sur les autres ; il possédoit le génie qui les fait éclore, mais non le goût qui les choisit et les met à leur place.

Aussi presque tous les spectacles de son temps n'offroient-ils, en général, qu'une

magnificence mal entendue : nul dessein, nul développement, nulle distribution. C'étoit de grands ballets allégoriques, où l'on faisoit figurer des êtres moraux ; l'*Apparence*, par exemple, avec une jupe parsemée de glaces, de miroirs, des ailes, et une grande queue de paon ; le *Temps*, une horloge à la main ; le *Mensonge*, caractérisé par une lanterne sourde, et autres moralités dansantes, ou emblêmes énigmatiques qui faisoient acheter bien cher, par l'ennui de les voir, le plaisir de les deviner. Vouloit-on personifier le *Monde* ? On lui donnoit pour coëffure le Mont-Olympe, et une carte de géographie pour vêtement : on écrivoit en gros caractères, sur l'estomach, *France ; Allemagne*, sur le ventre ; *Italie*, sur un bras ; *Espagne*, sur une jambe ; et sur le derrière, *Terre australe*, ou *Terre inconnue*. Telle est à-peu-près l'idée qu'on doit se faire de ces froides allégories qui usurpèrent long-temps le titre de grands ballets.

Nous arrivons enfin à ce siècle célèbre où tous les arts se perfectionnent et acquièrent le degré de chaleur qui les approchent de la

maturité. Tout fermente à la fois : la gloire se montre à la nation, sous mille formes éblouissantes. Le génie crée, l'esprit discute, le foyer s'étend, les lumières se répandent, et tout est éclairé. Tant que les spectacles, resserrés dans leur destination, ne contribuent qu'à l'amusement d'une cour, leurs progrès sont lents ; mais dans ce moment-ci, le public est devenu lui-même le juge et le restaurateur. Il est bien plus difficile, sans doute, d'amuser tout un peuple qu'une poignée de grands affamés de plaisir : de-là, les combinaisons, les idées neuves, les hardiesses heureuses : l'effort se mesure aux difficultés, l'émulation aux récompenses. Sous l'œil redoutable du public, l'arrogante médiocrité ne peut se sauver à la faveur des intrigues ; il la poursuit, la décèle, et l'immole au grand talent assez modeste pour chercher l'ombre, mais trop supérieur pour y rester. C'est ainsi que les feux du soleil, qui déssèchent sur la terre quelques chardons inutiles, vont mûrir l'or dans le fond de la mine où il se cache.

Tandis que les autres arts devoient une nouvelle existence aux regards vivifians et à

ce tact infaillible des hommes rassemblés, la danse seule sembloit ne pas suivre l'impulsion générale, et ne faisoit que quelques pas mal affermis. Ce n'étoient point les idées qui manquoient, mais des artistes pour les mettre en œuvre. *Lulli* très-souvent composoit lui-même ses ballets, et subordonnoit ainsi la danse au caractère de sa musique : environnée d'entraves, elle ne pouvoit prendre l'essor, malgré le plan de *Quinault*, et les indications frappantes qu'il nous a laissées dans plusieurs de ses opéra. Elle eut enfin un moment d'éclat, grace au talens du fameux *Dupré* et de quelques autres sujets dignes de le seconder : aucun danseur n'a porté, plus loin que lui, la noblesse des attitudes, la beauté des développemens. Il fut le dieu de la danse simple et majestueuse. Mlle. *Salé* excelloit dans les danses gracieuses ; Mlle. *Camargo* dans les danses d'exécution : mais tout cela étoit loin encore de cette action, de cette vivacité, de cette vie dramatique, qui seule devoit caractériser la danse théâtrale ; Mlle. *Camargo* même n'avoit point le degré de vîtesse et de précision où l'on est parvenu depuis elle.

Rameau parut. Ce grand homme, qui joignoit la sensibilité à la force du génie, débrouilla par degrés le cahos de la scène où il venoit règner. Il arma l'envie, échauffa les têtes et créa des artistes. Après avoir accoutumé l'oreille à entendre sa musique, il accoutuma les pieds à l'exécuter. Le caractère de presque tous ses airs de danse est une harmonie si marquée, si impérieuse, si déterminante, que les difficultés ne tinrent pas contre le desir de les vaincre. *Rameau* est peut-être le premier Français à qui nous devons de la musique, un orchestre et des danseurs. Il est certain que l'instant de sa célébrité est l'époque du progrès de la danse moderne. Si l'ensemble de nos ballets est quelquefois défectueux, rien n'est plus enchanteur que l'exécution. En dépit de ce culte exclusif, et de cette consécration ridicule, établis en faveur de l'autre siècle, je n'y vois rien à comparer à la perfection de Mlle. *Heinel*, à la prodigieuse célérité de Mlle. *Allard*, et à la danse pittoresque de *Dauberval*. Voilà vraiment la danse du théâtre où rien ne doit être admis, qui ne soit peinture ou sentiment.

Je rends avec plaisir cette justice aux talens que je viens de nommer : la louange juste est une dette qu'il faut acquitter, sans toutes ces restrictions décourageantes qui en ôtent le prix et en retardent l'effet.

Quelques personnes on écrit sur la danse ; j'en ai consulté la plupart dans l'extrait qu'on vient de lire, entr'autres, M. *de Cahusac.* Son Traité historique est plein de recherches, d'anecdotes piquantes, de vues fines et de critiques judicieuses ; mais il seroit plus intéressant encore, s'il y avoit mis moins d'importance et de prolixité, plus de discussion sur la danse ancienne, dont il a adopté toutes les fables, sur-tout plus de chaleur, car il n'est pas permis d'écrire froidement trois volumes sur la danse. Ce n'est point le défaut de *Noverre* dans ses Lettres sur ce sujet. Quel feu ! quelle rapidité ! avec quelle supériorité il se joue de sa matière ! Il trace autant de tableaux qu'il donne de préceptes ; et les idées qui lui échappent ne font qu'annoncer en quelque sorte toutes celles qui lui restent. *Cahusac* a composé un Livre, *Noverre* a fait un ouvrage charmant, et pour l'artiste qu'il

forme, et pour l'homme du monde qu'il amuse.

Il seroit à souhaiter qu'un homme de ce mérite ne fût point perdu pour la capitale, et qu'on voulût bien l'associer à l'administration de nos ballets. Secondé par les artites actuels, et par les lumières du célèbre *Lani*, jusqu'où ne porteroit-il pas cette brillante partie de nos spectacles ? Mais je ne sais par quelle fatalité presque tous les grands talens affectent de ne se point fixer parmi nous : les cours étrangères, qu'ils vont embellir, héritent peu-à-peu de ce goût délicat qui nous abandonne : le génie, sur-tout, est un transfuge que nous aurons bien de la peine à ramener.

LA DECLAMATION
THÉATRALE,
POËME DIDACTIQUE
EN QUATRE CHANTS.

LA TRAGÉDIE,

CHANT PREMIER.

PEINTRE de la raison, toi, qui sur le Parnasse,
Est l'oracle du goût, et le rival d'Horace,
Dans l'art brillant des vers ta voix sut nous former.
Ma main trace aujourd'hui l'art de les déclamer.

VOUS, qui voulez enfin sortir de vos ténèbres,
Et ceindre le laurier des actrices célèbres,
Renfermez ce desir, gardez de vous hâter :
Connoissez le théâtre, avant que d'y monter.
Il faut, il faut long-temps, plus prudente et plus sage,
Faire encor de votre art l'obscure apprentissage,
Et, pour vous épargner un triste repentir,
Consulter la raison, et penser et sentir.

DANS ses jeux instructifs la Fable respectée
Nous vante les talens du mobile Prothée,
Qui, possesseur adroit d'innombrables secrets,
Changeoit, en se jouant, sa figure et ses traits;
Tantôt, aigle superbe, affrontoit le tonnerre;
Tantôt, reptile impur, se traînoit sur la terre;
Arbre, élevoit sa tige, onde ou feu dévorant,
Pétilloit en phosphore, ou grondoit en torrent;

Rouloit, tigre ou lion, sa prunelle enflâmée ;
Et, soudain dans les airs, s'exhaloit en fumée.
Le vrai vous est caché sous cette allégorie ;
J'y vois le grand acteur, qui toujours se varie,
Imite d'un héros l'élan impétueux,
Nous peint la politique et ses plis tortueux,
D'un tendre sentiment développe les charmes,
Là, frémit de colère, ici verse des larmes,
Par un jeu séduisant, échappe à ses censeurs,
Et gouverne à son gré l'ame des spectateurs.

Soit fable ou vérité, cette métamorphose
Indique les travaux que votre art vous impose ;
Quels divers sentimens vous doivent animer,
Et, sous combien d'aspects, il faudra nous charmer !

L'étranger plus avide, en *sujets* plus stérile,
Vous appelle peut-être et vous offre un asyle.
Ah! n'allez pas grossir, à la fleur de vos ans,
Le servile troupeau de ces bouffons errans,
Qu'adopte par ennui la province idolâtre,
Et qui de cour en cour promènent leur théâtre.
Votre talent, qu'enfin on sait apprécier,
A Paris est un art, et là n'est qu'un métier.
Paris seul vous promet de rapides conquêtes,
Et pour vos jeunes fronts des palmes toujours prêtes.
La critique éclairée y veille à vos succès,
Et vous ouvre à la gloire un plus facile accès ;

L'actrice renommée y brille en souveraine ;
Ses droits sont dans nos cœurs, son trône est sur la scène.

Mais détournez vos yeux de ces riants tableaux ;
Cette gloire tardive est le fruit des travaux.
Le laurier ne croît point où s'endort la mollesse ;
Cultivez votre organe, exercez-le sans cesse,
Sondez le cœur humain, parcourez ses détours :
De la langue francaise étudiez les tours.
L'actrice, qui chérit sa superbe ignorance,
Rampe, malgré tout l'or du Crésus qui l'encense.
Paroît-elle ? aussitôt elle s'entend siffler.
Avant de déclamer, on doit savoir parler.
De l'art de prononcer faites-vous une étude :
La voix est un ressort qui cède à l'habitude ;
C'est la route du cœur ; sachez vous la frayer,
Séduire mon oreille, et non pas l'effrayer.
Je condamne au silence une actrice profane,
Qui change en cris aigus les soupirs d'Ariane,
Celle qui ne formant qu'un bruit vague et confus,
Laisse expirer ses tons, avec peine entendus,
Ou qui, les yeux en pleurs, de deuil enveloppée,
Evoque, en grasséyant, les mânes de Pompée.

Tremblez : défiez-vous d'un instinct pétulant,
Qui fait tout hasarder, et ressemble au talent.
Jugez-vous de sang-froid, et d'un regard sévère,
Observez de vos traits quel est le caractère.

On doit voir sur vos fronts respirer tour-à-tour,
L'ambition, la rage, et la haine et l'amour.
Voulez-vous sur la scène exciter la tendresse ?
Il faut que votre abord, que votre air intéresse,
Et puisse faire éclore en nos cœurs agités
Toutes les passions que vous représentez.
Sans ces charmes touchans, que d'abord l'œil admire,
Me rendrez-vous sensible aux douleurs de Zaïre,
Qui, d'un culte nouveau craignant l'austérité,
Pleure au sein de son Dieu l'amant qu'elle a quitté ?

Ah ! Gaussin, que j'aimois ta langueur et tes grâces !
Tu désarmois le temps enchaîné sur tes traces :
Il sembloit à nos yeux t'embellir chaque jour,
Et respecter en toi l'ouvrage de l'Amour.

Aux rôles furieux vous êtes-vous livrée ?
Qu'un œil étincelant peigne une ame égarée.
Ayez l'accent, le geste, et le port effrayant ;
Que tout un peuple ému frémisse en vous voyant ;
Qu'on reconnoisse en vous l'implacable Athalie,
Et les sombres terreurs dont son ame est remplie ;
Que j'imagine entendre et voir Sémiramis,
Bourreau de son époux, amante de son fils,
Qui, dans un même cœur, vaste et profond abîme,
Rassemble la vertu, le remords et le crime.
Le public, occupé de ces grands intérêts,
Veut de l'illusion, et non pas des attraits.

Pour graver ces tableaux dans le fond de notre ame,
A de sombres dehors joignez un cœur de flâme.

Des masques, avec art adaptés aux discours,
La tragédie antique empruntoit le secours.
Dans un rôle emporté, l'acteur, d'après l'usage,
D'un masque furibond surchargeoit son visage.
Un masque larmoyant, lorsqu'il falloit des pleurs,
Exprimoit et l'amour, et ses tendres douleurs.
De chaque rôle au moins on conservoit l'idée;
On ne confondoit plus Andromaque et Médée.
Heureux ou malheureux, rois, sujets et tyrans,
S'offroient sous un aspect et des traits différens;
Achille paroissoit enflammé de colère,
Diomède fougueux, Nestor calme et sévère;
Et ces masques frappans et caractérisés,
Valoient bien nos minois, toujours symétrisés,
Où chaque sentiment devient une grimace,
Dont l'uniformité, dont la froideur me glace;
Et qui, sur le théâtre une fois réunis,
Ont tous les mêmes traits sous le même vernis.

Juges plus délicats, spectateurs moins commodes,
Chassons loin de nos yeux ces tragiques pagodes,
Qui, marchant par ressorts, et, toujours se guindant,
Soupirant avec art, pleurent en minaudant.
Telle est, dans son ivresse, une actrice arrogante,
Qui sans cesse interroge une glace indulgente,

Concerte ses regards, aligne tous ses pas,
Applaudit à son jeu, sourit à ses appas.
Cette froide métode est pleine d'imposture.
Votre ame est le miroir où se peint la nature.
Dans une glace où l'œil s'abuse à tout moment,
C'est l'orgueil qui vous juge, et non le sentiment.
Vous y voyez un teint, que le soir même efface,
Et de votre beauté la magique surface:
Sous ces habits flottans avec pompe étalés,
C'est Flore, c'est Vénus que vous y contemplez.
Mais y remarquez-vous, aveugle et complaisante,
Ces pénibles ressorts d'une ame languissante,
Ces gestes empruntés, ces yeux toujours muets,
Qui peignent la douleur, et ne pleurent jamais?
Chacun de vos défauts obtient votre suffrage:
C'est ainsi que Narcisse adoroit son image.

Consultez votre cœur: c'est-là qu'il faut chercher
Le secret de nous plaire, et l'art de nous toucher.

Par une longue étude une fois enhardie,
Alors suivez l'attrait et l'essor du génie;
Le courage l'élève, et la crainte l'abat;
Du grand jour sans pâlir envisagez l'éclat.
Paroissez, armez-vous d'une noble assurance,
Et de cette fierté que permet la décence.
Que jamais vos regards n'aillent furtivement
Mendier la faveur d'un applaudissement.

Le public dédaigneux hait ce vain artifice ;
Il siffle la coquette, il applaudit l'actrice.

Offrez-nous un maintien, un port majestueux.
Que d'abord votre marche en impose à nos yeux :
Au gré des mouvemens qui vous ont agitée,
Qu'elle soit à propos lente ou précipitée.

Que le geste facile et sans art déployé,
Avec le sens des vers soit toujours marié.
Songez à réprimer son emphase indiscrète ;
Qu'il soit des passions l'éloquent interprète :
Développe à nos yeux leur flux et leur reflux,
Et devienne pour l'ame un organe de plus.

Des passages divers décidez les nuances ;
Ponctuez le repos, observez les silences.

Le jeu muet encore veut une étude à part :
Il est et le triomphe et le comble de l'art.
C'est-là que le talent paroît sans artifice,
Et que toute la gloire appartient à l'actrice.
Il faut, pour le saisir, savoir l'ouvrage entier,
En suivre les ressorts, et les étudier :
Réunir, d'un coup-d'œil, tous les traits qu'il rassemble,
Et ces effets cachés qui naissent de l'ensemble.
Tel, dans tout ce qu'il trace, un peintre ingénieux
Doit chercher des couleurs l'accord harmonieux.

Laissez donc la *routine* aux actrices frivoles ;
Sachez approfondir et raisonner vos rôles.
Que l'étude pourtant se fasse peu sentir :
A force d'art, craignez de vous appesantir.
Loin du jeu théâtral la triste symétrie,
Et le compas glacé de la géométrie ;
Des passions toujours suivez le mouvement :
Trop de raison nous choque et nuit au sentiment.
Il est d'heureux défaus, et des élans sublimes,
Qu'il ne faut point soumettre à de froides maximes.
Que tous vos sens alors soient saisis, transportés :
Melpomène vous voit, vous entend : éclatez ;
Et, dans le même instant, *par un effet contraire,*
Sachez pâlir d'horreur et rougir de colère.
Oubliez, imitant le plus célèbre acteur *,
Votre rôle, votre art, vous, et le spectateur.

(*) Baron, après sa retraite, qui fut de plus de vingt années, remonta sur la scène ; elle étoit alors en proie à des déclamateurs b**. soufflés qui mugissoient des vers au lieu de les réciter. Il débuta par le rôle de *Cinna*. Son entrée sur le théâtre, noble, simple et majestueuse, ne fut point goûtée par un public accoutumé à la fougue des acteurs du temps ; mais lorsque dans le tableau de la conjuration, il vint à ces beaux vers :

Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur,
Et dans le même instant, par un effet contraire,
Leur front pâlir d'horreur, et rougir de colère.

Tel l'illustre le Kain, dans sa fougue sublime,
S'empare de notre ame, et ravit notre estime.
Je crois toujours le voir, échevelé, tremblant,
Du tombeau de Ninus s'élancer tout sanglant;
Pousser du désespoir les cris sourds et funèbres,
S'agiter, se débattre à travers les ténèbres,
Plus terrible cent fois que les spectres, la nuit,
Et les pâles éclairs, dont l'horreur le poursuit.
Tel est encor Brizard, lorsque du vieil Horace
Il peint l'ame romaine et l'héroïque audace,
Et que perdant deux fils immolés à l'honneur,
Dans le fils qui lui reste il embrasse un vainqueur.
Quel feu! quel naturel! quel auguste langage!
C'est le héros lui-même et non le personnage.

Soyez impétueuse et vive en vos récits:
Les spectateurs soudain veulent être éclaircis.
Là, qu'un art déplacé jamais ne nous étale
Le traînant appareil d'une lente finale;
Et par la pesanteur d'un jeu soporatif,
N'aille point fatiguer le parterre attentif.
D'un combat engagé dans une nuit obscure,
Venez-vous raconter l'effrayante aventure?

On le vit pâlir et rougir successivement. Ce passage si rapide fut senti par tous les spectateurs. La cabale frémit et se tût.

Que votre jeu rapide et vos sons éclatans
Me retracent les cris, le choc des combattans;
Que sur-tout la mémoire, en ce moment fidelle,
Lorsque vous commandez, ne soit jamais rebelle;
Et ne vous force point, glaçant votre chaleur,
D'aller, à son défaut, consulter le souffleur.

Pour fixer nos esprits, et plaire à Melpomène,
Seule sachez remplir le vuide de la scène.
Le public n'y voit plus, borné dans ses regards,
Nos marquis y briller sur de triples remparts.
Ils cessent d'embellir la cour de Pharasmane;
Zaïre, sans témoins, entretient Orosmane.
On n'y voit plus l'ennui de nos jeunes seigneurs
Nonchalamment sourire à l'héroïne en pleurs.
On ne les entend plus, du fond de la coulisse,
Par leur caquet bruyant interrompre l'actrice,
Persiffler Mithridate, et, sans respect du nom,
Apostropher César, ou tutoyer Néron.

Si le succès enfin remplit votre espérance
On vous verra peut-être, avec trop d'assurance,
Vous fiant au public, sans prévoir ses retours,
Retomber mollement dans le sein des amours.
De l'art de déclamer connoissez l'étendue:
Telle l'ignore encor, qui s'y croit parvenue.
Le premier feu produit ces succès éclatans;
Mais la perfection est l'ouvrage du temps.

L'amour-propre souvent, juge trop infidèle,
Du talent orgueilleux étouffe l'étincelle.

Il est un lieu charmant, et toujours fréquenté *
Par ce folâtre essain qui poursuit la beauté.
Là, dans les jours brillans, l'habitude rassemble
Tous les états surpris de se trouver ensemble.
Un plumet étourdi, de lui-même content,
Se montre, disparoît, revient au même instant.
Infectant ses voisins de l'ambre qu'il exhale,
Le grave magistrat se rengorge et s'étale ;
Et l'heureux financier, dispensé des soupirs,
Va toujours marchandant et payant ses plaisirs.
De ces lieux enchanteurs redoutez le prestige;
Bientôt votre talent y tiendra du prodige.
N'entends-je point déjà de nos illustres fous
L'essain tumultueux frémir autour de vous ?
Bourdonner en chorus, *elle est, ma foi, divine!*
Et du théâtre enfin vous nommer l'héroïne.
Craignez ces vains transports, qu'inspirent vos attraits;
La vérité conseille, et ne vante jamais.
Faites-vous, imitant nos célèbres actrices,
Admirer sur la scène, et non dans les coulisses.

Exercez votre goût, don tardif et brillant ;
Il ajoute à l'esprit et guide le talent.

(*) Les foyers.

Comme une tendre fleur, il languit sans culture,
S'augmente par l'étude, et vit par la lecture.

Par un mensonge heureux voulez-vous nous ravir?
Au sévère costume il faut vous asservir.
Sans lui d'illusion la scène dépourvue,
Nous laisse des regrets et blesse notre vue.
Je me ris d'une actrice, indigne de son art,
Qui rejette ce joug, et s'habille au hasard,
Dont l'ignorance altière oseroit sur la scène
Dans un cercle enchaîner la dignité romaine;
Et qui, n'offrant aux yeux qu'un faste inanimé,
Consulteroit *Méri* * pour draper *Idamé*.

N'affectez pas non plus une vaine parure,
Obéissez au rôle, et suivez la nature.
Nous offrez-vous Électre et ses longues douleurs?
Songez qu'elle est esclave, et qu'elle est dans les pleurs.
D'ornemens étrangers, trop inutiles charmes,
Ne chargez point un front obscurci par les larmes.
Le public, dont sur vous tous les yeux sont ouverts,
Dédaigne vos rubis, et ne voit que vos fers.

Parcourez donc l'Histoire; elle va vous instruire.
Cent peuples à vos yeux viendront s'y reproduire.

(*) Marchande de modes, qui fournissoit plusieurs actrices

Examinez leurs goûts, leurs penchans, leurs humeurs,
Quels sont leurs vêtemens, et leurs arts, et leurs mœurs.

La Fable ingénieuse, ouvrant ses galeries,
Vous offre le trésor de ses allégories.
C'est-là que la raison vient, sous des traits nouveaux,
Du fard des fictions embellir ses tableaux.
Ici, vous croyez voir la reine de Carthage,
Le front environné d'un funèbre nuage;
Luttant contre la mort, qu'elle porte en son sein,
Trois fois elle se lève et retombe soudain.
Ses regards expirans, où l'amour brille encore,
Semblent redemander le héros qu'elle adore.
Elle pleure, soupire, et, dans son désespoir,
Elle cherche le jour, et gémit de le voir.
Plus loin, c'est Niobé, cette femme orgueilleuse,
Cette mère superbe, et bien plus malheureuse.
Quel spectacle! elle s'offre à mes sens désolés,
Au milieu de ses fils, l'un sur l'autre immolés.
A force de souffrir, elle paroît tranquille:
Son front est abattu, son regard immobile;
Elle reste sans voix; l'excès de ses douleurs
A tari dans ses yeux la source de ses pleurs.
Ce taciturne effroi dit plus qu'un vain murmure;
Là, j'admire, je vois, et j'entends la nature.
Qu'elle seule, toujours dirigeant votre feu,
Comme dans ces tableaux, brille dans votre jeu.

Voulez-vous qu'une reine, en secret agitée,
Dégoutante de sang, de remords tourmentée,
Qui voit devant ses pas s'entr'ouvrir les enfers,
Observe, en expirant, la cadence d'un vers?
Voulez-vous qu'une amante, au milieu des ténèbres,
Prête à se réunir à des mânes funèbres,
Médite en éclatant un sinistre dessein,
Et se plonge, avec art, un poignard dans le sein?
N'allez pas, lorsqu'il faut nous arracher des larmes,
Etaler froidement vos pompeuses alarmes,
Par un rithme importun corrompre nos plaisirs,
Mesurer vos transprots et noter vos soupirs;
Et quittant le vrai ton pour une emphase vaine,
Faire tonner l'Amour et mugir Melpomène.
Le sentiment se taît, et sait bien s'exprimer;
L'actrice doit le peindre et non le déclamer.
Contemplez de Makbet * l'épouse criminelle,
Sous ces murs, où son roi fut égorgé par elle;
Cette femme s'avance aux yeux des spectateurs,
Et vient, en sommeillant, expier ses fureurs.
L'inflexible remords, dont elle est la victime,
Agite son sommeil des horreurs de son crime.
Ses bras sont teints de sang, qu'elle détache envain;
Sous la main qui l'efface il reparoît soudain;
J'admire en frissonnant; ô muette éloquence!
Quel mouvement! quel geste! et sur-tout quel silence!

(*) Tragédie anglaise.

MUSE, soutiens mon vol, échauffe mes esprits;
Que la variété préside à mes écrits.
Il est d'autres secrets et des routes nouvelles :
Ainsi que ses leçons, chaque art a ses modèles.
Déjà, la Parque avide, au milieu de leur cours,
Charmante le Couvreur, avoit tranché tes jours.
Un poignard sur le sein, la pâle Tragédie
Dans le même tombeau se crut ensevelie;
Et, foulant à ses pieds les immortels cyprès,
D'un crêpe environna ses funèbres attraits.
Une actrice parut : Melpomène elle-même
Ceignit son front altier d'un sanglant diadême :
Dumesnil est son nom : l'amour et la fureur,
Toutes les passions fermentent dans son cœur :
Les tyrans à sa voix vont rentrer dans la poudre;
Son geste est un éclair; ses yeux lancent la foudre.

QUELLE autre l'accompagne, et, parmi cent clameurs,
Perce les flots bruyans de ses adorateurs!
Ses pas sont mesurés; ses yeux remplis d'audace,
Et tous ses mouvemens déployés avec grace:
Accens, gestes, silence, elle a tout combiné,
Le spectateur admire, et n'est point entraîné;
De sa sublime émule elle n'a point la flâme;
Mais, à force d'esprit, elle en impose à l'ame.
Quel auguste maintien, quelle noble fierté!
Tout jusqu'à l'art, chez elle, a de la vérité.

Vous devez avec soin consulter l'une et l'autre,
Et puiser dans leur jeu des leçons pour le vôtre ;
Mais votre premier maître est sur-tout votre cœur.
Soyez toujours vous-même aux yeux du spectateur.
Le desir d'imiter vous cache un précipice ;
Gardez de vous traîner sur les pas d'une actrice :
N'allez point copier tels gestes, tels accens,
Nous répéter sans goût des sons retentissants,
Et, pour mérite unique, offrir à notre vue
Le mécanisme vain d'une belle statue.
Franchissez l'heureux terme, où le prix vous attend ;
Libre, on perce la nue : on rampe en imitant.
O toi, dont les attraits embellissent la scène,
Toi, que l'Amour jaloux dispute à Melpomène,
Séduisante Dubois, réponds à nos desirs ;
C'est assez sommeiller dans le sein des plaisirs.
Ose enfin te placer au rang de tes modèles ;
La gloire te sourit et te promet des ailes :
Ose, et prenant ton vol vers l'immortalité,
Fixe par le talent l'éclair de la beauté.

Lorsqu'avec moins de crainte, et moins de servitude.
Vous aurez du théâtre acquis plus d'habitude ;
Quand le parterre enfin, ce lion rugissant,
Deviendra pour vous seule et souple et carressant :
Elancez-vous alors loin du sentier vulgaire ;
De votre art plus maîtresse, étendez-en la sphère ;

Par de nouveaux moyens attachez nos regards :
Hasardez, le sublime a souvent ses écarts.
Par sa simplicité tantôt il nous étonne :
Tantôt, armé d'éclairs, c'est Jupiter qui tonne.
La Nature long-tems se plaît à se cacher :
Elle a mille secrets qu'il lui faut arracher.
Pour l'aveugle vulgaire indigente et stérile,
Aux regards du génie elle est toujours fertile.
C'est l'or qui, renfermé dans ses noirs souterrains,
Attend, pour en sortir, d'industrieuses mains ;
C'est ce marbre grossier, c'est ce bloc insensible
Que le cizeau façonne, et que l'art rend flexible.

Mais ce n'est point assez de vaines leçons ;
Je quitte le pinceau, je brise mes crayons,
Si je ne vous inspire un orgueil légitime,
Cet orgueil créateur, la source du sublime.
Le préjugé s'efface, il touche à son déclin ;
Le François plus instruit, est aussi plus humain ;
S'il outragea votre art, il en rougit encore ;
Pourroit-il avilir des talens qu'il adore ?
Connoissez de cet art quelle est la dignité ;
Voyez autour de vous tout un peuple agité :
Il se presse, il palpite, et soudain plus tranquille,
Un morne accablement tient son œil immobile.
Ces pâles spectateurs, étonnés de frémir,
A votre émotion mesurent leur plaisir ;

Tantôt ensevelis en des terreurs muettes,
Ils n'ont que des sanglots, des pleurs pour interprètes;
Et tantôt mille cris, jusqu'au ciel élancés,
Soulagent tous les cœurs, trop long-temps oppressés.
Chacun de ces effets est votre heureux ouvrage:
Chaque larme versée est pour vous un hommage.
Vous tenez dans vos mains le fil des passions;
Tout un peuple obéit à vos impressions.
Nous ressentons vos feux, nos transports sont les vôtres;
Et le cri de vos cœurs retentit dans les nôtres.

Je sais qu'un sage illustre, un mortel renommé,
Qui hait tous les humains, lorsqu'il en est aimé,
Dans un de ces accès, où leur aspect l'offense,
Déchaina contre vous sa farouche éloquence.
Contre lui cependant je dois vous rassurer:
Un sage n'est qu'un homme; il a pu s'égarer.
Le monde à ses regards prend un aspect sauvage
Ne peut-on s'en former une riante image?
Des crédules humains précepteurs rigoureux,
Pourquoi nous envier nos mensonges heureux?
Ah! laissez-nous du moins une douce imposture;
L'ingénieuse erreur embellit la nature;
Et nous ôter nos arts, nos talens enchanteurs,
C'est ravir à la terre, et ses fruits et ses fleurs.
Sachez donc repousser de frivoles atteintes;
Déjà les vents légers ont emporté ses plaintes,

Tout

Tout sévère qu'il est, on peut le désarmer :
Opposez-lui des mœurs, il va vous estimer.
Ce n'est pas que je veuille, en sage atrabilaire,
Fermer vos jeunes cœurs au desir de nous plaire :
La flamme de l'amour peut, dans un cœur brûlant,
Allumer et nourrir la flamme du talent.
Ce n'est point cet amour, qui fait rougir les Graces,
Que le morne Plutus entraîne sur ses traces,
Ou qu'on voit, secouant deux torches dans ses mains,
Sourire au dieu lascif qui préside aux jardins.
C'est ce dieu délicat, qu'embellit la décence :
Que l'aimable mystère accompagne en silence ;
Qui, sans effaroucher les timides desirs,
Verse en secret des pleurs dans le sein des plaisirs.
Pour vous faire adorer, vous respectant vous-même,
Adoptez de Ninon l'ingénieux systême.
Et qu'enfin l'amitié, nous fixant à son tour,
Pare encor votre automne, et survive à l'amour.
Voilà par quels moyens et quelle heureuse adresse
Hors du théâtre même une actrice intéresse,
Sur sa trace brillante enchaîne tous les cœurs,
Domte la calomnie et l'hydre des censeurs.

Sur le sommet du Pinde, au séjour des orages,
S'élève un temple auguste, affermi par les âges ;
Cent colonnes d'ébène en soutiennent le faix :
On grava sur les murs les illustres forfaits :

On avance, en tremblant, sous d'immenses portiques ;
L'œil s'enfonce et se perd dans leurs lointains magiques ;
On n'y rencontre point d'ornemens fastueux ;
Tout est dans ce séjour, simple et majestueux.
On y voit des tombeaux entourés de ténèbres ;
Des fantômes, penchés sur des urnes funèbres ;
Et l'on n'entend par-tout que des frémissemens,
Que sons entrecoupés, et longs gémissemens.
Deux femmes (*), sur le seuil, en défendent l'entrée :
L'une, toujours plaintive, est toujours éplorée :
Ses cheveux sont épars, son front couvert de deuil,
Et sa bouche collée au marbre d'un cercueil.

L'AUTRE inspire l'effroi dont elle est oppressée.
Son front est fixe et morne, et sa langue glacée.
La vengeance, la rage et la soif des combats,
Cent spectres en tumulte accourent sur ses pas.
Ses sens sont éperdus ; ses cheveux se hérissent ;
Sa poitrine se gonfle, et ses bras se roidissent.
Un feu sombre étincelle en ses yeux inhumains,
Et la coupe d'Atrée ensanglante ses mains.

PLUS loin règne l'amour, cet amour implacable,
De meurtre dégoutant, malheureux et coupable ;

(*) La Terreur et la Pitié.

Qui ne respecte rien, quand il est outragé,
Court, se venge et gémit sitôt qu'il est vengé.
L'assassin de Pyrrhus, l'Euménide d'Oreste,
Ce dieu qui d'Ilion hâta le jour funeste,
Osa porter la flamme au bûcher de Didon,
Et plonger le poignard au sein d'Agamemnon.
De ces sombres objets Melpomène entourée,
Choisit au milieu d'eux sa retraite sacrée.

Les yeux étincelans, quel vieillard dans ce lieu,
Environné d'autels, semble en être le dieu ?
Un mortel moins altier, assis au même trône,
Reçoit des mains du Goût sa brillante couronne.
Leur terrible rival, pour tracer ses tableaux,
Dans le sang et les pleurs trempe ses noirs pinceaux.
Et leurs lauriers épars, couvrant le sanctuaire,
Viennent se réunir sur le front de Voltaire.
La grande actrice, admise en ce séjour divin,
Marche et s'enorgueillit près du grand écrivain.
Récitant ces beaux vers, où l'amour seul domine,
Champmeslé pleure encor dans les bras de Racine ;
Et le Couvreur, l'œil sombre et de larmes baigné,
Attache les regards de Corneille étonné.

Vous, de ces demi-dieux modernes interprètes,
La gloire vous attend, et vos palmes sont prêtes.

Chef-d'œuvres du pinceau, dans ces pompeux réduits,
Déjà vos traits brillants sont par-tout reproduits.
Ici pleure Gaussin, toujours sensible et tendre;
Là, c'est toi, Dumesnil, toi que l'on croit entendre.
La nature enrichit ton simple médaillon;
Et l'art couvre de fleurs le buste de Clairon.

LA COMÉDIE,

CHANT SECOND.

Toi, qui, dans un miroir agréable et fidèle,
Présentant l'homme à l'homme, amuses ton modèle,
Nous reproduis nos traits, nos mobiles travers,
Et sais, en te jouant, corriger l'univers,
Souris à mes accens, viens, folâtre Thalie,
Echauffe mes leçons du feu de la saillie,
Apprends-moi tes secrets, et ne me cache rien
Des mystères d'un art, interprète du tien.

O vous, que de cet art ont séduit les délices,
La palme qu'il promet croît sur des précipices.
Aux succès éclatans vous prétendez en vain,
Si les cieux n'ont en vous transmis ce feu divin,
Cette source de vie aux humains apportée,
Mobile universel ravi par Prométhée,
L'esprit enfin, l'esprit, invisible flambeau,
Qui du monde encor brut éclaira le berceau.
Quels plaisirs sont piquans, s'il ne les assaisonne ?
C'est par lui que l'on pense et par lui qu'on raisonne.
Vous pourrez bien, sans lui, répandre quelques pleurs,
Cadencer noblement de tragiques douleurs,

Et même en imposer aux spectateurs crédules;
Mais lui seul voit, saisit et peint les ridicules.
Osez donc vous connoître, et vous interroger.
Enlevez au public le droit de vous juger.
N'allez point sur la scène étaler votre enfance,
Au parterre assemblé prouver votre ignorance,
D'un rire avilissant provoquer les éclats,
Balbutier des vers que vous n'entendrez pas,
Végéter et vieillir dans cette ignominie,
Salaire accoutumé des bouffons sans génie.

Mais ce n'est point assez de ce feu créateur:
Tremblez; l'homme d'esprit est loin du grand acteur:
Tel croit être formé qui ne fait que de naître.
Pour peindre la nature, il faut la bien connoître;
En tout temps, en tous lieux, il faut la consulter,
La consulter encore, et puis la méditer.
Elle est belle, féconde et sublime à tout âge.
Dans les jeux de l'enfance épiez son langage:
Observez les vieillards et leur air ombrageux,
Du jeune homme inquiet les desirs orageux,
L'épouse avec l'époux, le fils avec le père,
Et la fille attentive aux leçons de sa mère.
C'est là que l'on saisit ce ton de vérité,
Que l'effort du travail n'a jamais imité.
C'est là que l'on se rit de ces jeux froids et tristes,
De ces vils histrions, l'un de l'autre copistes,

Et que l'acteur entr'eux comparant les objets,
Va ravir de son art les plus nobles secrets.

Les préceptes de l'art sont toujours arbitraires.
Ceux-ci semblent trop doux, et ceux-là trop sévères;
Et l'on a vu souvent de graves précepteurs,
En donnant des leçons, consacrer des erreurs.
La nature elle seule est un guide fidèle,
Et tous les vrais talens sont éclairés par elle.

Occupé du spectacle, et non des spectateurs,
Faites toujours valoir vos interlocuteurs.
Pour laisser de chacun ressortir la partie,
Etudiez des tons l'heureuse sympathie.
Lorsque l'un s'affoiblit, l'autre devient trop fort.
Comme dans un concert, il faut prendre l'accord.

De la tradition rejettant la chimère,
Jouez d'après votre ame et votre caractère.
Comment fixer des tons d'âge en âge transmis?
A ces bisarres loix Dorilas fut soumis.
Sans cesse il consultoit ce miroir infidèle,
Que le temps, chaque jour, obscurcit de son aile.
Servile imitateur, bouffon fastidieux,
Il n'auroit point osé se montrer à nos yeux,
S'il n'eût de son ayeul arboré la rondache,
Les antiques canons, et sur-tout la moustache.

Il mettoit son orgueil à le représenter;
Répétoit ses accens qu'il s'étoit fait noter;
De rien imaginer affectoit le scrupule;
Et par la tradition fut sot et ridicule.

Des rôles différens parcourons les beautés;
Combinons leur esprit et leurs difficultés.

A mes premiers regards s'offrent les caractères.
C'est là qu'il faut de l'art épuiser les mystères,
Contraindre sa chaleur, soudain la déployer,
Descendre, s'élever et se multiplier,
Unir adroitement la force à la souplesse,
Se variant toujours, se ressembler sans cesse;
A l'auteur en défaut quelquefois ajouter,
Et créer, d'après lui, pour mieux exécuter.

Il est des traits saillans que j'aime et que j'admire:
L'art ne les fixe point, le moment les inspire.
Un silence éloquent est souvent un bon mot;
Un bon mot disparoît, quand l'acteur n'est qu'un sot.

Nous représentez-vous la sombre humeur d'Alceste,
Qui maudit et veut fuir les humains qu'il déteste:
Que votre abord soit dur, votre front sourcilleux,
Votre voix sèche et brusque, et votre œil nébuleux.
Exprimez bien sur-tout ces fougues de tendresse,
Dont il vient amuser sa volage maîtrsese;
Qu'on reconnoisse en vous un mortel égaré,

Qui hait jusqu'à l'amour dont il est dévoré.

Du poëte agité m'offrez-vous la manie ?
Mettez dans votre jeu les écarts du génie.

Jouez-vous le tartuffe : observez d'autres loix.
En sons pieux et lents mesurez votre voix ;
De ce fourbe imitez le mystique sourire,
Lorsque son œil dévot s'attache sur Elmire,
Lorsque, laissant errer une indiscrète main,
Des genoux chatouilleux il monte jusqu'au sein ;
Avec suavité médite un adultère,
Et veut, au nom de Dieu, déshonorer son frère.
Que votre air, tour-à-tour, soit ferme et radouci ;
Là, soyez prosterné ; mais commandez ici.

Le rôle de Joueur veut une ame brûlante.
Que toujours l'action y soit vive et saillante.
Paroissez sur la scène, égaré, furieux,
Pâle, défiguré, le chapeau sur les yeux.
Renversez ces fauteuils que vous croyez complices ;
Roland du lansquenet, ébranlez les coulisses.
Au seul nom de trictrac, frémissez de courroux.
Le dez fatal vous suit, et roule encor pour vous.

Il est plus d'une palme à la cour de Thalie.
L'un consacre aux vieillards une voix affoiblie,
Nous retrace leurs mœurs, leurs penchans clandestins,
Et leur crédulité pour des fils libertins.

Cet autre, qui de soi prudemment se défie,
Se sent, pour les niais, formé par sympathie.

Cet autre enfin, prenant un essor qui lui plaît,
Obéit à son goût, et s'érige en valet.

Songes-y. Dans ce genre auquel tu te destines,
Pour cueillir quelques fleurs à travers mille épines,
As-tu reçu des cieux ce naturel plaisant,
Cet art, cet heureux don, le don d'être amusant;
La volubilité d'un organe mobile,
Un corps alerte et souple, un esprit versatile?
Voit-on étinceler dans ton regard mutin,
Et l'amour de l'intrigue, et la soif du butin,
La trahison, l'adresse, et cette effronterie,
Dont l'intrépidité sied à la fourberie?

Quelquefois un valet, novice dans son art,
De la publique joie ose prendre sa part;
Et, ne sachant sur lui garder aucun empire,
Rit de ce qu'il a dit, ou de ce qu'il va dire.
C'est usurper nos droits: le jaloux spectateur
S'attriste avec raison du plaisir de l'acteur.
Le personnage seul nous plaît et nous étonne;
Tout le charme est détruit, dès qu'on voit la personne:
Ne te livre jamais à ce rire empesé,
Et sache être amusant sans paroître amusé.

Loin cependant l'acteur que son talent ennuie;
Il doit être chassé de la cour de Thalie.
C'est un hibou qui vient, sous des berceaux naissans,
Effrayer Philomèle, et troubler ses accens.
L'ingénieux Armand, ce Nestor du théâtre,
Oublié par le temps, étoit encor folâtre.
Que j'aimois son adresse et sa naïveté!
Son œil étinceloit du feu de la gaîté;
Mais, rempli de l'objet qu'il avoit à nous peindre,
Sous un flegme éloquent il savoit la contraindre:
Au plaisir qu'il donnoit, il savoit se borner,
Et sans montrer le sien, le laissoit soupçonner.

Ainsi qu'un jour nouveau suit le jour qui s'efface,
Lorsqu'un talent s'éclipse, un autre le remplace.
Poisson, qui, si long-temps amusa tout Paris,
Descendoit dans la tombe, escorté par les ris:
Préville vient, paroît, il ranime la scène;
Et Momus aisément fait oublier Silène.
Préville!... ennuis, fuyez, fuyez soucis affreux;
Son nom est un signal pour rallier les jeux.
Les Muses m'ont appris qu'une douce démence,
Qu'un rire universel a fêté sa naissance.
Mille Sylphes légers, soulevant le rideau,
Se jouoient et dansoient autour de son berceau;
Il reçut le grelot des mains de la Folie;
En bégayant encore, il vola vers Thalie.

Pour lui seul la nature est sans déguisement,
Comme la jeune amante aux yeux de son amant.
Acteur ingénieux, je te dois cet hommage :
Ainsi que nos plaisirs, ces vers sont ton ouvrage.
Que du lierre immortel ton front soit décoré :
Qui fait rire son siècle, en doit être adoré.

Pour les rôles d'amans si l'instinct vous décide,
Servez-vous à vous-même, et de juge et de guide.
Dans cet emploi brillant, peu d'acteurs sont parfaits :
Adorés sur la scène, il leur faut des attraits,
Un abord séduisant, un regard vif et tendre,
Un silence qui parle et qui se fasse entendre,
Le son de voix touchant, le maintien gracieux,
L'art de flatter l'oreille, et de charmer les yeux.
Savez-vous ce que peut un éloquent sourire ?
Tous ces riens de l'amour, savez-vous les bien dire ?
Pour le représenter, avez-vous ses appas ?
Il enlaidit toujours ceux qu'il n'embellit pas.

Charmant, vous n'avez rien et vous devez tout craindre,
Si vous ignorez l'art d'exprimer et de peindre,
De produire au dehors ces orages du cœur,
Ces mouvemens secrets, ces instans de fureur,
Ces rapides retours, cette brûlante ivresse,
Les transports de l'amour et sa délicatesse.
Un rôle est à la fois, tendre, emporté, jaloux,
Ces contrastes frappans, il faut les rendre tous.

Paisible adorateur, là, bornez-vous à plaire :
Ici, que votre front s'enflamme de colère.
Sachez sur-tout, sachez comment, d'un œil serein,
On vient rendre un portrait, que l'on reprend soudain,
Comme on traite un objet que l'on croit infidèle,
De quel air on lui jure une haine immortelle,
Avec quelle contrainte on feint d'autres amours,
Et comment on le quitte, en revenant toujours.
Evitez cependant une chaleur factice,
Qui séduit quelquefois, et vit par artifice,
Tous ces trépignemens et des pieds et des mains,
Convulsions de l'art, grimaces de pantins.
Dans ces vains mouvemens qu'on prend pour de la flâme,
N'allez point sur la scène éparpiller votre âme,
Ces gestes embrouillés, toujours hors de saison,
Ne sont qu'un froid dédale, où se perd la raison.

Un acteur (*) a paru plein d'ame et de finesse ;
Il sent avec chaleur, exprime avec justesse :
Pour briller, pour séduire, il a mille secrets,
Et créa des moyens, qu'on ne connut jamais.
Transportant dans son jeu l'ivresse de son âge,
Il a su des amans rajeunir le langage,
Des rôles langoureux anime la fadeur,
Fait sourire l'esprit, et sait parler au cœur.

(*) Molé.

Aimez-vous mieux jouer et corriger ces êtres,
Automates brillans, qu'on nomme petits-maîtres ?
Portez la tête haute, ayez l'air éventé,
La voix impérieuse, et le ton aprêté.
Que votre œil clignotant et foible, en apparence,
Sur les objets voisins tombe avec indolence :
Que tout votre maintien semble nous annoncer,
Qu'au sexe incessamment vous allez renoncer,
Que chaque jour pour vous fait éclore une intrigue,
Qu'un plaisir trop goûté dégénère en fatigue,
Et paroissez enfin, excédé de vos nœuds,
Accablé de faveurs, et bien las d'être heureux.

Mais ce ton, ces dehors exigent de l'étude.
Pour contrefaire un fat, il faut de l'habitude.
Voyez nos élégans, et nos gens du bel-air :
C'est aux plaines du ciel que se forme l'éclair.
Allez, et parcourez ce magique théâtre
D'un monde qui se hait, et pourtant s'idolâtre ;
Etudiez à fond l'art des frivolités,
Le savant persifflage et les mots usités ;
De vos cercles bourgeois franchissez les ténèbres,
Obtenez quelques mois de nos femmes célèbres.
Leur entretien, utile à vos sens rajeunis,
Vous enluminera du moderne vernis.
Instruisez-vous des soins, des égards que mérite
La femme que l'on prend, et celle que l'on quitte ;

Dissertez sans objet, riez avec ennui ;
Le monde est vain et sot, soyez sot avec lui,
Et revenez, tout fier de cent graces nouvelles,
De leurs propres travers amuser vos modèles.
C'est ainsi que l'abeille, aux approches du jour,
Vole dans les jardins et les prés d'alentour,
Et, disputant la rose au jeune amant de Flore,
Lorsqu'elle a butiné les dons qu'il fait éclore,
Revient dans son asyle obscur et parfumé,
Déposer le trésor du miel qu'elle a formé.

De la scène échappé, Baron jeune et frivole,
Dans les cercles admis, en paroissoit l'idole.
Les plus fières beautés se disputoient ses vœux ;
C'étoit Agamemnon que l'on rendoit heureux.
Et, toujours souverain aux pieds de ses maîtresses,
Sur sa liste galante il compta des duchesses.
Mais craignez d'abuser d'un conseil imprudent,
L'acteur n'est plus qu'un sot, s'il devient impudent.
Notre foiblesse, à tort, le flatte et le ménage,
Si la fatuité survit au personnage.
Votre état est de plaire, et non de protéger.
Redoutez le public, il aime à se venger.
Lorsqu'on veut s'élever, il faut savoir descendre.
D'un puérile orgueil que pouvez-vous attendre,
Quand le premier valet se rit de vos hauteurs,
Et va pour son argent siffler ses protecteurs ?

Toi, qui prétends briller dans les scènes burlesques,
D'un monde moins poli consulte les grotesques :
De nos originaux folâtre observateur,
Joins l'étude du sage aux talens de l'acteur.
Viens, parcours tous les lieux où le peuple déploie,
Auteur d'un ais brisé, son humeur ou sa joie.
Prends cette humble escabelle, ose; et vuide avec lui
Ce broc de vin fumeux, arrivé d'aujourd'hui.
De ces mortels grossiers apprends l'art de nous plaire;
Tous leurs traits sont frappans, et rien ne les altère.
Ici, c'est un vieillard de rides sillonné,
Et d'un essain d'enfans toujours environné.
Courbant son corps usé sur un bâton rustique,
Il se fait craindre encor par sa gaîté caustique.
Chacun à ses dépens veut en vain s'égayer;
Des rieurs prévenus il rit tout le premier.
Voyez-vous ce Silène, au dos rond et convexe,
Heurter tous ses voisins de son pas circonflexe,
Injurier cet arbre, et, prêt à trébucher,
Manquer toujours le but qu'il va toujours chercher ?
Plus loin, deux champions furieux, hors d'haleine,
S'arment, les poings fermés, pour quelque grosse Hélène.
Tel objet est choquant dans la réalité,
Qui plaît au spectateur, s'il est bien imité.
Vadé, pour achever ses esquisses fidèles,
Dans tous les carrefours poursuivoit ses modèles,

De ce costume agreste, ingénu partisan,
Interrogeoit le pâtre, abordoit l'artisan.
Jaloux de la saisir sans masque et sans parure,
Jusques aux Porcherons il chercha la nature.
Etoit-il au village ? il en traçoit les mœurs,
Trinquoit, pour les mieux peindre, avec des racoleurs,
Et changeant, chaque jour, de ton et de palette,
Crayonna, sur un port, Jérôme et Fanchonnette.

Ces aimables mortels dont les noms adorés
Sont, aux fastes des jeux, pour jamais consacrés,
Arbitres délicats des plaisirs de l'autre âge,
De la divine Orgie avoient admis l'usage,
Chez les Aubry du tems passoient les jours entiers,
Et puisoient dans le vin l'oubli des créanciers.
Craignez de travestir, baladins subalternes,
Ces libertins titrés, en buveurs de tavernes.
Faites-en des Chaulieux et des Anacréons,
A qui tous les amours ont servi d'échansons.
Que toujours, à travers les brouillards de l'ivresse,
Malgré tous vos écarts, le courtisan paroisse,
Et ne confondez point, dans vos pesants croquis,
Le délire d'un rustre et celui d'un marquis.
Bellecourt, de ces traits a saisi la finesse.
Son bachique enjoûment n'est jamais sans noblesse,
Soit que, quittant la table encor tout délabré,
D'un essain de buveurs il revienne entouré,

Etourdir un vieillard par des discours sans suite,
Et lui balbutier des leçons de conduite;
Ou soit que plus rassis, et gaîment indiscret,
Il démasque en riant l'usurier Turcaret.

Vous que l'âge a muris et rendus plus sévères,
Essayez vos talens dans les rôles de pères.
C'est-là qu'enfin Thalie ose élever la voix,
Et que le cœur ému peut reprendre ses droits.
Acquérez ce maintien, ce débit plein d'aisance,
Et ces tons assurés, fruits de l'expérience.
Soyez dur, inquiet, défiant dans Simon,
Dans Licandre imposant, tendre dans Euphémon.
Modérez votre voix, qu'elle parte de l'ame.
Il faut que sans éclats votre jeu vous enflâme.
D'un geste toujours simple appuyez vos discours;
L'auguste vérité n'a pas besoin d'atours.
Si cependant un fils contre lui vous anime,
Eclatez, soyez ferme, éloquent et sublime.
Offrez-nous, à l'aspect de ce fils criminel,
Toute la majesté du courroux paternel:
Excitez les sanglots, faites couler les larmes,
De la Nature en pleurs déployez tous les charmes,
Transmettez-nous votre ame, et que le spectateur
Puisse applaudir au père, en oubliant l'acteur.

Vous, reines du théâtre où l'amour vous appelle,
L'orgueil de vous instruire a réveillé mon zèle.

Je n'ai point au hasard confondu mes couleurs ;
Econome prudent, j'ai réservé les fleurs.
Muse, couronne-toi d'une palme nouvelle ;
La beauté te sourit, il faut chanter pour elle.
Pour t'en faire écouter, forme de plus doux sons ;
Elle veut des conseils, et non pas des leçons.
On ne peut l'éclairer, quand on ne peut lui plaire.
Dirige ses talens, mais d'une main légère.
C'est ainsi que l'on voit les flexibles cizeaux
De l'arbre aux fruits dorés arrondir les rameaux.

Œil rusé, taille leste, et langues indiscrettes,
Ce qu'il faut aux valets, il le faut aux soubrettes.
Par l'organe sur-tout elles doivent briller,
Agir presque toujours et toujours babiller ;
Ou du moins, se taisant avec impatience,
Par un geste indiscret échauffer leur silence.
Qu'elles se gardent bien de charger leurs tableaux ;
Nous voulons des Teniers et non pas des Calots.
Le vain effort de l'art annonce une ame aride.
Alors qu'il est contraint, le rire est insipide.
Camille, aux yeux charmés de Zéphire surpris,
Couroit sur les moissons sans courber les épis.

Ah ! si la scène encore offroit à notre vue
Cette actrice adorée et trop tôt disparue,
Qui par son enjoûment savoit tout animer,
Et que, pour son éloge, il suffit de nommer ! . . . .

Je vous dirois sans cesse, ayez les yeux sur elle;
Et je croirois tout dire, en l'offrant pour modèle.

Il me semble la voir, l'œil brillant de gaîté,
Parler, agir, marcher avec légéreté,
Piquante sans apprêt, et vive sans grimace,
A chaque mouvement acquérir une grace,
Sourire, s'exprimer, se taire avec esprit,
Joindre le jeu muet à l'éclair du débit,
Nuancer tous ses tons, varier sa figure,
Rendre l'art naturel, et parer la nature.
Lise, avec un œil morne, un air digne et hautain,
Et les traits allongés d'un visage romain,
A ceint le tablier de Rose ou de Justine.
Froidement minaudière, elle croit être fine.
D'abord qu'elle paroît, on se sent attristé,
On ne partage point sa pénible gaîté:
Elle parcourt sans grâce un cercle monotone;
Son rire grimacier n'en impose à personne:
Quand l'automate agit, le spectateur galant
Applaudit au ressort, mais non pas au talent.

Paris, à chaque pas, nous offre cent coquettes,
Ivres d'un fol encens, volages, indiscrettes.
O vous, qui sous leurs traits voulez nous enflâmer
A jouer leurs travers, l'art seul peut vous former.
Attendez que le temps, maître tardif et sage,
Du monde et des plaisirs vous ait appris l'usage.

Saisissez la saison de la maturité,
Ce moment dangereux, le soir de la beauté.
Pour nous fixer alors il est mille artifices,
Et le jeu des vapeurs et celui des caprices.
D'un geste ou d'un souris combinez la valeur:
Commandez à vos yeux de feindre la douleur,
Le plaisir, le dédain, et la mélancolie,
La raison quelquefois, et souvent la folie;
Et vous viendrez alors reproduire à nos yeux,
L'amante qui d'Alceste à captivé les vœux.
Combien, dans ces tableaux, me semble intéressante
Cette actrice, à-la-fois, noble, sage et décente,
Qui sait tout détailler, et ne refroidit rien,
Assujettit au goût ses tons et son maintien,
Et qui, fidèle au vrai, sans nuire au vraisemblable,
Toujours ingénieuse, est toujours raisonnable !

Si, dans son vol jaloux, l'empitoyable tems,
A marqué sur vos fronts le ravage des ans,
N'allez point dédaigner nos folles Céliantes,
Et nos Escarbagnas, et nos vieilles amantes.
Ces rôles épineux, dont la charge déplaît,
Quand Drouin les remplit, ont encor leur effet.
Vous y pouvez de l'art déployer les richesses :
Leurs traits sont plus marqués, mais ils ont leurs finesses.
Affectez quelquefois un sourire enfantin ;
Qu'une rose en bouton parfume votre sein,

Et, de quelques pompons ornant votre coëffure,
De la beauté naissante empruntez la parure.
Mais, pour nous égayer, ne nous révoltez pas;
N'enrubanez point trop vos burlesques appas.
Dans vos plus grands excès soyez prudente et sage;
Baissez de vos cheveux le double ou triple étage.
Flaguez ce panier, rognez cet éventail,
Et n'ayez point enfin l'air d'un épouvantail.

Les rôles ingénus veulent de la décence.
L'actrice s'embellit par un air d'innocence.
L'amour doit y briller, mais doux et désarmé:
Songez qu'il vient de naître, et qu'il n'est point formé.
Le soleil, en naissant, n'échauffe point encore,
Et semble se jouer sur les monts qu'il colore.
Exprimez dans vos yeux l'enfance du desir,
Et d'un cœur étonné qui s'éveille au plaisir.
Il faut que votre voix, en peignant votre flâme,
En sons mélodieux se fasse entendre à l'ame.
Offrez-nous, s'il se peut, ce timide embarras
Que donne la nature, et qu'on n'imite pas,
Ce front baissé toujours, et qui rougit sans cesse,
Cette grace naïve, atour de la jeunesse.
Ah! ne l'offusquez point par de vains ornemens.
Une rose suffit pour orner le printems.

Nous représentez-vous la tendre Zénéïde,
Qui s'indigne et gémit sous un masque perfide?

Marquez-nous ce dépit et ce ressentiment :
C'est une nymphe en pleurs, qu'outrage son amant,
Qui résiste, qui craint de le voir infidelle,
Qu'il soupçonne être laide, et qui sait qu'elle est belle.
Quel voile peut cacher ces douloureux combats,
Et l'orgueil d'une amante, et sur-tout ses appas ?
Que votre jeu soit vif, qu'il peigne vos alarmes,
Et, qu'à travers le masque, on découvre vos charmes.
Dans Lucinde sur-tout variez vos tableaux :
Chaque scène y produit des sentimens nouveaux.

Quel souvenir cruel se mêle à ces images !
Le talent qui n'est plus veut encore des hommages.
Tendre Guéant (*), mon cœur ne t'oublîra jamais.
Puissé-je dans mes vers ranimer tes attraits !
Combien elle étoit simple, intéressante, et belle !
Amour, tu t'en souviens, tu lui restas fidelle.
La douce illusion accompagnoit ses pas :
Les Grâces l'inspiroient, et ne la quittoient pas.

(*) On sera peut-être surpris de ne pas trouver ici le nom de Mlle. Gaussin qui excelloit dans les rôles dont il s'agit ? J'ai craint la monotomie de la louange répétée. Mlle. Guéant n'étoit que l'élève de cette actrice célèbre, mais promettoit de devenir sa rivale. Un organe enchanteur, une figure charmante, toute la séduction de l'ingénuité ; tels furent ses titres, et les motifs de mes éloges.

Amour, graces, beauté, rien ne la put défendre :
La tombe s'entr'ouvrit, il y fallut descendre.
Ainsi l'étoile brille, et bientôt, à nos yeux,
En mourantes clartés semble quitte les cieux.
Que dis-je ? elle respire : il est d'heureux ombrages,
Asyles des héros, des belles et des sages.
Sous ces berceaux rians et fermés aux douleurs,
Près de Ninon peut-être elle cueille des fleurs,
Peut-être qu'à Maurice (*), élevé sur un trône,
De myrte et de lauriers elle offre une couronne,
Se rappelle des vers, qu'il lui fait déclamer,
Et n'envie aux mortels que le plaisir d'aimer...

Mais quoi ! quelle beauté s'avance sur la scène !
Le sentiment conduit sa démarche incertaine.
Sa voix se développe en sons doux et flatteurs ;
Qu'elle sait bien trouver la route de nos cœurs !
Charmante Doligni, puis-je te méconnoître ?
Toi, si chère à l'amour, que tu braves peut-être !
Poursuis ; ce dieu léger, qui brigue tes faveurs,
Séduit par les attraits, est fixé par les mœurs.

L'art n'est point dégradé, lorsqu'il se multiplie,
On élève par-tout des temples à Thalie.
Vous, qui nous amusez par d'utiles travaux,
Dans un monde brillant vous trouvez des rivaux.

(*) Le maréchal de Saxe.

Quel

Quel triomphe pour vous! sous ces lambris tranquilles,
Où la grandeur s'échappe et s'enfuit loin des villes,
Dès que Flore a, près d'elle, assemblé les zéphirs,
Mille jeunes beautés, qu'unissent les plaisirs,
Au grand jour du théâtre osant risquer leurs charmes,
Y savent exciter ou les ris ou les larmes.
La scène quelquefois rassemble deux amans
Gênés dans leurs desirs, et dans leurs sentimens.
Voyez comme leur joie éclate et se décèle!
Voyez quel doux rayon dans leurs yeux étincèle!
Malgré l'aimable dieu, qui seul les fait agir,
Commandés par leur rôle, ils n'ont point à rougir.
Ils peuvent librement, sans craindre pour leur flâme,
Se parler en public des secrets de leur ame.
Ce n'est que pour eux seul que brille un si beau jour;
Et la décence même applaudit à l'Amour.

Le plaisir m'égaroit: la raison me ramène.
Muses, dont le pinceau peut enrichir la scène,
Joignez à mes essais vos efforts plus certains.
Pour former des acteurs, il faut des écrivains.
Tel qui, depuis long-temps, rampoit foible et timide,
Dans des rôles nouveaux a pris un vol rapide.
Remettez sous nos yeux le tableau de nos mœurs;
Badinez avec nous pour nous rendre meilleurs.
Qui retient vos crayons? Quels seroient vos scrupules?
Molière est sous la tombe, et non les ridicules.

Oui, chaque âge a les siens, vrais, caractérisés :
Ceux-là sont apparens, ceux-ci mal déguisés.
Il faut leur arracher cette enveloppe obscure ;
Il faut à chaque siècle assigner sa figure.
Avec des traits divers, le nôtre a ses Orgons ;
Il a ses imposteurs, il a ses Harpagons.
La nature, en créant, toujours se renouvelle :
Les vices, les travers sont variés comme elle.
Dans nos cœurs, en riant, venez porter le jour.
Quel léger tourbillon, va, vient, revient et roule !
Dieux ! que d'originaux se présentent en foule !
Voyez-vous celui-ci, fier et bas à-la-fois,
Tristement abruti dans son faste bourgeois ?
Cet autre, embarrassé de sa vaine richesse,
Qui cherche en vain ses sens usés par la mollesse,
S'ennuie au sein des arts, qu'il rassemble à grands frais,
Dîne, soupe, s'endort au son des clarinets,
A sa meute, sa troupe, et sur-tout sa musique,
Fatigue, tout le jour, son ame léthargique,
Et retombe le soir, en bâillant de nouveau,
Sur un lit d'édredon, qui lui sert de tombeau ;
Transportez à nos yeux la jeune courtisanne,
Qui, fille de l'Amour, le sert et le profane,
Avec grace sourit, intrigue savamment,
Désespère avec art et trahit décemment ;
Ce protecteur banal, entouré de Thersites,
Et qui pour ses amis compte ses parasites,

Ou ce présomptueux, ivre de ses talens,
Qui regarde en pitié jusqu'à ses partisans,
Et d'un œil prophétique, où le dédain repose,
Dans les siècles futurs lit son apothéose.
Alors, je cueillerai le fruit de mes leçons.
Qu'un Molière s'élève! il naîtra des Barons.

L'OPÉRA,

CHANT TROISIÈME.

Descens, viens m'inspirer, savante Polymnie,
Viens m'ouvrir les trésors de l'auguste harmonie.
Tu m'exauces: déjà tous les chantres des bois,
Te saluant en chœur, accompagnent ma voix.
L'onde de ces ruisseaux plus doucement murmure:
Zéphir plus mollement frémit sous la verdure.
Les roseaux de Syrinx, changés en instrument,
Vont moduler des airs sous les doigts d'un amant.
Cet arbuste est plaintif, cette grotte sonore:
La parole n'est plus, et retentit encore.
Dans le calme enchanteur d'un loisir studieux,
O déesse! j'entends la musique des cieux.
La terre a ses accens, et les airs lui répondent;
Les astres dans leurs cours jamais ne se confondent.
Les mondes, entraînés par leurs ressorts secrets,
Toujours en mouvement, ne se heurtent jamais.
Paroissant opposés, ils ont leur sympathie:
Dans l'accord général, chacun a sa partie;
Et les êtres unis par ton art créateur,
Forment un grand concert, digne de leur auteur.

MAIS daigne enfin, quittant cette sphère hardie,
Assigner des leçons à notre mélodie.
De la scène lyrique, objet de mes travaux,
Etale à mes regards les magiques tableaux.
Dis-moi par quels secours, le chant plein de ta flâme,
Peut s'ouvrir par l'oreille un chemin jusqu'à l'ame;
Ce qu'il doit emprunter, pour accroître son feu,
De l'esprit, de la force, et des graces du jeu.

VOUS qui sur ce théâtre oserez vous produire,
Reçûtes-vous des traits assortis pour séduire?
N'allez point, sur la scène usurpant un autel,
Faire huer un dieu sous les traits d'un mortel.
Le monde où vous entrez est peuplé de déesses:
L'Amour, en folâtrant, y choisit ses prêtresses.
Avec des traits flétris, un teint jaune et plombé,
Pourrez-vous, sans rougir, prendre le nom d'Hébé?
D'un œil indifférent verrai-je une mulâtre
Appliquer à Vénus sa couleur olivâtre;
Dans un char transparent, par des cygnes traîné,
Fendre les airs, aux yeux de Paphos étonné,
Et rappeler en vain cet enfant volontaire,
Qui s'est allé cacher à l'aspect de sa mère?

QUE Flore à mes regards n'ose jamais s'offrir,
Sans me faire envier le bonheur de Zéphir.
Sa bouche, au doux souris, doit être aussi vermeille,
Que les boutons de rose, épars dans sa corbeille.

L'amante de Titon, pour fixer nos amours,
Doit avoir la fraîcheur du matin des beaux jours;
Et, sous les pampres verds dont Bacchus se couronne,
Le plaisir doit briller dans les yeux d'Erigone.

Que la taille et le port soient toujours adaptés
Aux rôles différens que vous représentez.
Des colosses hautains, dont l'Amour fuit les traces,
Pourront-ils badiner sous le corset des Graces?
La naine pourra-t-elle, avec l'air enfantin,
Me retracer Pallas une lance à la main;
Et l'orgueil menaçant d'une reine en colère
Conviendra-t-il au front d'une simple bergère?

Sachez, quand il le faut, varier votre ton,
Sévère dans Diane, emporté dans Junon,

Vous sur-tout qui voulez, dans vos fureurs lyriques,
Ressusciter pour nous ces paladins antiques,
Tout ces illustres fous, ces héros fabuleux,
Soyez, à nos regards, gigantesques comme eux.
C'est peu de m'étaler une jeunesse aimable,
Je hais un Amadis, s'il n'est point formidable.

Quand Roland déracine en ses fougueux accès,
Ces chênes orgueilleux, ornemens des forêts,
Je veux que, déployant une haute stature,
Il enrichisse l'art des dons de la nature.

S'il n'en impose point à l'œil du spectateur,
Si je ne confonds point le modèle et l'acteur,
D'un tableau sans effet bientôt je me détache;
Je ne vois qu'un enfant, caché sous un panache,
Et dont le foible bras, fidèle à sa leçon,
Renverse, avec fracas, des arbres de carton.
Et vain son œil menace, et sa main est armée;
Je cherche le héros, et je ris de Pygmée.

Par la seule raison mon esprit enchanté,
Cherche dans le prestige un air de vérité.

Pour nous rendre les traits d'Adonis ou d'Alcide,
Le genre de vos voix peut vous servir de guide.
Des sons frêles et doux seroient choquans et faux,
Dans la bouche du dieu qui gourmande les flots.
Ces organes sont faits pour briller dans des fêtes;
C'est d'un ton foudroyant que l'on parle aux tempêtes.
Quand les vents déchaînés mugissent une fois,
Ils ne s'appaisent point avec des ports de voix;
Et Jupiter lui-même, armé de son tonnerre,
Se verroit, dans sa gloire, insulté du parterre,
S'il venoit, s'annonçant par un timbre argentin,
Prononcer en fausset les arrêts du destin.

Mais c'est peu de la voix, c'est peu de la figure,
Si vous ignorez l'art d'achever l'imposture,
De parer ces présens, d'y joindre l'action,
Et cette vérité, d'où naît l'illusion.

Dans ce ressort trop dur mettez plus de mollesse;
Ces muscles trop tendus ont besoin de souplesse.
La grâce et la beauté d'un athlète vainqueur
Sont dans l'usage adroit de sa mâle vigueur.
Faites-vous, il le faut, une secrette étude,
De chaque mouvement et de chaque attitude.
Instruits par la nature, apprenez à l'orner;
Sur le théâtre enfin, sachez vous dessiner.

C'est par-là que Chassé régna sur votre scène,
Et partage le trône, où s'assied Melpomène.

Prête à favoriser vos utiles efforts,
La peinture a pour vous déroulé ses trésors.
Des grands maîtres de l'art, consultez les ouvrages,
Voyez-y nos héros vivre dans leurs images.

L'un, pâlissant de rage, arrachant ses cheveux,
Semble frapper la terre, et maudire les cieux:
L'autre, plus recueilli dans ses sombres alarmes,
De son œil consterné laisse tomber des larmes.
Ici, c'est un amant vengeant ses feux trahis:
Là, c'est un père en pleurs qui réclame son fils.
Dans sa noble fureur, voyez comment Achille
Est fier et menaçant, quoiqu'il reste immobile.
Quelle ame dans ce calme et quel emportement!
Chaque fibre, à mes yeux, exprime un sentiment.
Mars auprès de Vénus cherche en vain son audace:
La fureur disparoît, et l'amour la remplace.

Entre des bras d'albâtre, à tout moment pressé,
Sur le sein qu'il caresse il languit renversé;
Son regard est brûlant, son ame est éperdue:
Aux lèvres de Cypris sa bouche est suspendue;
Et de son œil guerrier où brillent les desirs,
Coulent ces pleurs si doux, que l'on doit aux plaisirs.

Raphael et Rubens ont droit à votre hommage;
C'est quand l'acteur peint bien, qu'il nous plaît davantage.

Lorsqu'un chantre fameux, une lyre à la main,
Exerçoit des accords le pouvoir souverain,
Et, par une harmonie ou belliqueuse ou tendre,
Maîtrisoit le génie et l'ame d'Alexandre,
Echauffoit ses transports, l'enivroit tour-à-tour,
De douleur, de plaisir, de vengeance et d'amour,
Lui faisoit, à son gré, prendre ou quitter les armes;
Pousser des cris de rage, ou répandre des larmes;
Rallumoit sa fureur contre Persépolis,
Ou le précipitoit sur le sein de Thaïs;
Puis-je croire qu'alors un front plein d'énergie,
De ces divers accens n'aidât point la magie?
Les regards de l'Orphée, altiers, sombres, touchans,
Peignoient les passions, mieux encor que ses chants;
Dans tous ses mouvemens respiroit le délire:
Son geste, son visage accompagnoient sa lyre,

Et de son action, l'éloquente chaleur,
Transmettoit à ses sons la flamme de son cœur.

L'ORGANE le plus beau, privé de cette flamme,
Forme un stérile bruit, qui ne va point à l'ame.

QUE l'organe pourtant ne soit point négligé.
Cet utile ressort veut être dirigé.
La nature le donne, et l'art sait le conduire,
L'affoiblir ou l'enfler, l'étendre ou le réduire;
Insinuant et doux, quand il faut demander,
Terrible et véhément, quand il faut commander;
Sourd dans le désespoir, sonore dans la joie,
Tantôt il se renferme, et tantôt se déploie.
Le ton est tyrannique; il s'y faut asservir;
Mais les inflexions doivent vous obéir.
Selon que l'ame souffre ou que l'ame est contente,
L'inflexion doit suivre ou vive ou gémissante.
Des sons autour de nous éclatent vainement;
Leur plus douce magie est dans le sentiment:
Le sentiment fait tout, c'est lui qui me réveille;
Par lui, l'ame est admise au plaisir de l'oreille;
Et je place l'acteur, privé d'un si beau don,
Au-dessous du flûteur, instruit par Vaucanson.

NOTRE goût, plus superbe avec plus de justesse,
De nos récitatifs accuse la tristesse;
Ces modulations, dont le refrain glacé
Semble un hymne funèbre au sommeil adressé,

Le vrai récitatif, sans appareil frivole,
Doit marcher, doit voler, ainsi que la parole.
Pour lier l'action ce langage est formé,
Et veut être chanté, bien moins que déclamé.

Pourquoi donc tous ces cris, ces inflexions lourdes,
Ces accens prolongés sur des syllabes sourdes,
Ces froids glapissemens, qu'on se plaît à filer?
Cessez de m'étourdir, quand il faut me parler.

Quittez cet attirail, cette insipide emphase,
L'écueil de notre chant, loin d'en être la base;
Et ne vous piquez plus du fol entêtement
D'endormir le public mélodieusement.
La célèbre le Maure, honneur de votre scène,
Asservissoit Euterpe aux loix de Melpomène.
Elle phrasoit son chant, sans jamais le charger:
Ce qui languissoit trop, elle osoit l'abréger.
Ce long récitatif, où l'auditeur sommeille,
Fixoit l'esprit alors, en caressant l'oreille,
Et le drame lyrique, aujourd'hui si traînant,
Avec légéreté couroit au dénoûment.

Réservez, réservez la pompe musicale,
Pour ces morceaux marqués, où l'organe s'étale,
Où l'ame enfin s'échappe en sons plus véhémens,
Et donne un libre essor à tous ses sentimens.

Mais parmi les écarts d'une voix moins timide,
Que le motif de l'air soit toujours votre guide.
C'est ainsi qu'un sculpteur, à qui l'art est connu,
Sous le voile toujours fait soupçonner le nu.

Dans ce fracas lyrique, et ce brillant délire,
Par un maintien forcé n'apprêtez point à rire.
Craignez de vous borner à des sons éclatans;
Et gardez que vos bras, suspendus trop long-tems,
Comme d'un contre-poids, qu'en l'air un fil balance,
Attendent, pour tomber, la fin d'une cadence.

Sans doute par le chant vous devez nous charmer;
Mais c'est au jeu sur-tout que je veux vous former.

Toi, qui veux t'emparer des rôles à baguette,
Si tu n'as pour talent qu'une audace indiscrette,
Pourras-tu, l'œil en feu, bouleverser les airs,
Faire pâlir Hécate, enfler le sein des mers,
Et, perçant de Pluton le ténébreux domaine,
A tes dragons ailés parler en souveraine?
Tes yeux me peindront-ils la rage et la douleur?
Pour évoquer l'enfer, il faut de la chaleur.
Ne va point imiter ces sorcières obscures,
Qui n'ont rien d'infernal, si ce n'est leurs figures,
Menacent sans fureur, s'agitent sans transport,
Et dont le moindre geste est un pénible effort.
Sisyphe à leur aspect, et transit et succombe:
De ses doigts engourdis sa roche échappe, tombe,

Et

Et l'ardent Ixion, surpris de frissonner,
Sur son axe immobile a cessé de tourner.

Il faut que, dans son jeu, la redoutable Armide
M'attendrisse à-la-fois, m'échauffe et m'intimide.

Dans ces rians jardins Renaud est endormi.
Ce n'est plus ce guerrier, ce superbe ennemi,
Ombragé d'un panache et caché sous des armes :
C'est Adonis qui dort, protégé par ses charmes.
Armide l'apperçoit, jette un cri de fureur,
S'élance, va percer son inflexible cœur....
O changement soudain ! elle tremble, soupire,
Plaint ce jeune héros, le contemple et l'admire.
Trois fois, prêt à frapper, son bras s'est ranimé,
Et son bras qui retombe, est trois fois désarmé.
Son courroux va renaître et va mourir encore :
Elle vole à Renaud, le menace, l'adore,
Laisse aller son poignard, le reprend tour-à-tour ;
Et ses derniers transports sont des transports d'amour.

Que ces emportemens sont mêlés de tendresse !
Quel contraste frappant de force et de foiblesse !
Que de soupirs brûlans ! que de secrets combats !
Que de cris et d'accens qui ne se notent pas !
A l'ame seule alors il faut que j'applaudisse :
La chanteuse s'éclipse, et fait place à l'actrice.
Il échappe souvent des sons à la douleur,
Qui sont faux à l'oreille, et sont vrais pour le cœur.

Quand de Psyché, mourante au milieu de l'orage,
Arnould (*) les yeux en pleurs me vient offrir l'image,
Et frémit sous la nue, où brillent mille éclairs,
Puis-je entendre sa voix, dans le fracas des airs ?
J'aime à voir son effroi, lorsque la foudre gronde,
Et ses regards errans sur les gouffres de l'onde;
Ses sons plaintifs et sourds me pénètrent d'horreur,
Et son silence même ajoute à ma terreur.
Grace à l'illusion, je sens trembler la terre;
Cet airain, en roulant, me semble un vrai tonnerre:
Ces flots que l'art soulève et sait assujettir,
Sont des flots écumans tout prêts à l'engloutir;
Et, lorsque le flambeau des pâles Euménides
Eclaire son désordre et ses graces timides,
J'éprouve sa frayeur, je frissonne, et je croi
Entendre tout l'enfer rugir autour de moi.

Telle est du grand talent la puissante féerie;
Il rend tout vraisemblable, il donne à tout la vie;
Il anime la scène, et pour dicter des loix,
A peine a-t-il besoin du secours de la voix.

A ces divers effets, comment pourroit prétendre
Celle qui, sur la scène affectant un air tendre,

(*) Actrice qui prouve que le jeu peut suppléer à l'organe.

Sensible par corvée, et folle par état,
Quand son air est chanté, sourit au premier fat,
Provoque les regards, va mandier l'éloge
De ce jeune amateur endormi dans sa loge;
Et, le cœur gros encor, l'œil de larmes trempé,
Arrange, en minaudant, tout le plan d'un soupé!

Que jamais votre esprit ne soit hors de la scène;
Que votre œil au hasard jamais ne se promène.
Oubliez des balcons les muets entretiens:
Vos regards sont distraits, ils détournent les miens.

Mais vous qui, dans nos chœurs prétendus harmoniques,
Venez nous étaler vos masses organiques,
Et, circulairement rangés en espalier,
Détonnez de concert pour mieux nous ennuyer;
Vous verrai-je toujours, l'esprit et le cœur vuides,
Hurlant, les bras croisés, vos refrains insipides?
Vous est-il défendu de peindre dans vos yeux,
Ou la tristesse sombre, ou les folâtres jeux?
Pour célébrer Vénus, Cérès, Flore et Pomone,
Lorsque le tambourin autour de vous résonne,
Sous des berceaux de fleurs, lorsque d'heureux amans
Entrelacent leur chiffre, et gravent leurs sermens;
Ou que l'ardent vainqueur de l'Indus et du Gange,
Une coupe à la main, préside à la vendange;

Quand tout est rayonnant du feu de la gaîté,
De quel œil soutenir votre immobilité ?
Vous gâtez le tableau qui par vous se partage;
De grace, criez moins, et sentez davantage;
Et que l'on puisse enfin sur vos fronts animés,
Trouver le sens des vers, par la voix exprimés...

La scène s'embellit: sur des bords solitaires,
Je vois se réunir des groupes de bergères.
Des bergers amoureux ont volé sur leurs pas;
Apollon les appelle à d'aimables combats.
Des guirlandes de fleurs ont paré ces musettes.
Cent touffes de rubans décorent ces houlettes:
Déjà de l'art du chant on dispute le prix,
Les juges sont Eglé, Silvanire, Cloris;
C'est dans leurs jeunes mains que brille la couronne,
C'est le goût qui l'obtient, et l'amour qui la donne.

Le goût fut ton génie, ô toi, chantre adoré,
Toi (*), moderne Linus, par lui-même inspiré.
Que j'aimois de tes sons l'heureuse symétrie,
Leur accord, leur divorce et leur économie !
Organe de l'Amour auprès de la beauté,
Tu versois dans les cœurs la tendre volupté.
L'amante en vain s'armoit d'un orgueil inflexible;
Elle couroit t'entendre et revenoit sensible.

(*) Géliotte.

Plus d'une fois le dieu qui préside aux saisons,
Qui fait verdir les prés, et jaunir les moissons,
Las du céleste ennui, jaloux de nos hommages,
Sous les traits d'un berger parut dans nos bocages:
Sous ces humbles dehors, heureux et caressé,
Il retrouva les cieux dans les regards d'Issé,
Et, goûtant de deux cœurs la douce sympathie,
Fut dieu plus que jamais dans les bras de Clithie.
C'est lui sans doute encor qui vient, changeant d'autels,
Amuser, sous tes traits, et charmer les mortels.

Vous, qui voulez sortir de la foule profane,
Comme lui cultivez et domtez votre organe;
Corrigez-en les tons aigris, pesans ou faux;
En graces, comme lui, transformez vos défauts.

Prétendez-vous m'offrir le lever de l'aurore?
Que votre foible voix par degré semble éclore,
Et, soudain déployée en sons vifs et brillans,
Me retrace du jour les feux étincelans.
De l'Amour qui gémit qu'elle exprime les peines,
Se joue avec ses traits, et roule avec ses chaînes.
Peignez-vous un ruisseau? que vos sons amoureux
Coulent avec ses flots, et murmurent comme eux.

Répandez sur vos tons une aimable mollesse:
D'un organe d'airain soumettre la rudesse
A chanter les plaisirs et les ris ingénus,
C'est donner à Vulcain l'écharpe de Vénus.

Tel acteur s'applaudit et se croit sûr de plaire,
Qui d'une voix tonnante aborde une bergère.
A peine dans son art il est initié,
Et c'est en mugissant qu'il me peint l'amitié.
Mettez dans votre chant d'insensibles nuances;
Des airs lents ou pressés marquez les différences.
Ce passage est frappant et veut de la vigueur;
Là, que l'inflexion expire avec langueur,
Et que par le succès votre voix enhardie
Ajoute, s'il se peut, à notre mélodie.

Divine mélodie, ame de l'univers,
De tes attraits sacrés viens embellir mes vers.
Tout ressent ton pouvoir; sur les mers inconstantes,
Tu retiens l'aquilon dans les voiles flottantes.
Tu ravis, tu soumets les habitans des eaux,
Et ces hôtes ailés qui peuplent nos berceaux.
L'Amphion des forêts, tandis que tout sommeille,
Prolonge en ton honneur son amoureuse veille,
Et seul, sur un rameau, dans le calme des nuits,
Il aime à moduler ses douloureux ennuis.
Tes lois ont adouci les mœurs les plus sauvages;
Quel antre inhabité, quels horribles rivages
N'ont pas été frappés par d'agréables sons?
Le plus barbare écho répéta des chansons.
Dès qu'il entend frémir la trompette guerrière,
Le coursier inquiet lève sa tête altière,
Hennit, blanchit le mords, dresse ses crins mouvans,

Et s'élance aux combats, plus léger que les vents.
De l'homme infortuné tu suspends la misère;
Tu rends le travail doux, et la peine légère.
Que font tant de mortels en proie aux noirs chagrins,
Et que le ciel condamne à souffrir nos dédains?
Le moissonneur actif que le soleil dévore,
Le berger dans la plaine errant avant l'aurore?
Que fait le forgeron soulevant ses marteaux?
Le vigneron brûlé sur ses ardens côteaux?
Le captif dans les fers, le nautonnier sur l'onde,
L'esclave enseveli dans la mine profonde,
Le timide indigent dans son obscur réduit?
Ils chantent: l'heure vole, et la douleur s'enfuit.

Jeune et discret amant, toi qui, dans ton ivresse,
N'as pu fléchir encor ton injuste maîtresse,
Dans le mois qui nourrit nos frêles rejettons,
Et voit poindre les fleurs à travers leurs boutons,
Sur la scène des champs n'oses-tu la conduire?
La nature est si belle à son premier sourire!
Qu'avec toi ton Eglé contemple ces tableaux,
Et l'émail des vallons, et l'argent des ruisseaux:
Dans cet enchantement, que sa main se repose
Sur ce frais velouté qui décore la rose;
Qu'elle puisse, à longs traits, en respirer l'odeur:
Le plaisir de ses sens va passer dans son cœur.
Si de tous ces attraits elle osoit se défendre,

Joins-y la volupté d'un chant flexible et tendre,
Tu l'entendras bientôt en secret soupirer....
Et je laisse à l'Amour le soin de t'éclairer.
L'art des sons n'est que l'art d'émouvoir et de plaire;
C'est le plus doux secret pour vaincre une bergère:
Mais banissez l'apprêt; il nous glace, et le chant,
S'il est maniéré, cesse d'être touchant.
Evitez avec soin la molle afféterie;
Qu'avec légéreté votre voix se varie.
Jaloux de l'embellir, craignez de la forcer;
Un organe contraint ne peut intéresser.
Soyez vrai, naturel, c'est la première grace,
Et celle qu'on poursuit dégénère en grimace.

Pour illustrer votre art, respectez, dans vos jeux,
Le palais des héros et le temple des dieux.
Du trône où siége Euterpe il ne faut point descendre.
Sans indignation, puis-je voir, puis-je entendre
Naziller Arlequin, grimacer Pantalon,
Où tonnoit Jupiter, où chantoit Apollon?
En secret indigné que sa scène avilie
Se fût prostituée aux bouffons d'Italie;
Que le Français, trompé par un charme nouveau,
Eût pour leurs vains fredons abandonné Rameau;
Ce dieu voulut punir ce transport idolâtre,
Et, chargeant d'un carquois ses épaules d'albâtre,
Les yeux étincelans, la fureur dans le sein,

Aux antres de Lemnos il descend chez Vulcain (*).
L'immortel, tout noirci de feux et de fumée,
Attisoit de ses mains la fournaise allumée ;
Mais il ne forgeoit plus ces instrumens guerriers,
Ces tonnerres de Mars, ces vastes boucliers,
Où l'air semble fluide, où l'onde dans sa sphère
Coule, et sert mollement de ceinture à la terre.
L'enclume retentit sous de plus doux travaux ;
Il y frappe des dards pour l'enfant de Paphos.
« Vulcain, dit Apollon, on profane mon culte ;
» Sur mes autels souillés chaque jour on m'insulte ;
» Venge-moi. » Tout-à-coup dans les bruyans fourneaux,
Des cyclopes ailés allument cent flambeaux ;
Ils volent, et déjà leur cohorte enhardie
Sur les faîtes du temple a lancé l'incendie.
Le croissant de Phébé, la conque de Cypris,
La guirlande de Flore et l'arc brillant d'Iris,
Des Champs élisiens l'immortelle parure,
Les zéphirs, les ruisseaux, les fleurs et la verdure,
Les superbes forêts, la rapides torrens,
Du souverain des mers les palais transparens,
Hélas ! tout est détruit ! on parcourt les ruines ;
Là chantoient les Plaisirs et les Graces badines.

Le Mierre (**), prodiguant les charmes de sa voix

(*) J'ai cru que l'incendie de l'Opéra pouvoit fournir une épisode agréable pour terminer ce chant.

(**) Mad. Larrivée.

Là, disputoit le prix aux sirenes des bois :
Ici l'aimable ARNOULD exerçoit son empire,
Et nous intéressoit aux pleurs de Thélaïre.

EUTERPE cependant, pour nous dicter ses lois,
Rentre dans son asyle, et reprend tous ses droits.
RAMEAU, le sceptre en main, éclipse Pergolèse ;
Le goût a reparu : le dieu du jour s'appaise,
Et son ressentiment nous poursuivroit encor,
Si la scène à ses yeux n'eût remontré Castor.

LA DANSE,

CHANT QUATRIÈME.

Le jeune amant de Flore a déployé ses ailes ;
De ses nouveaux baisers naissent les fleurs nouvelles.
Les satyres légers, aux accens du haut-bois,
Soulèvent, en riant, les nymphes de nos bois.
Voyez-vous ces tritons, dont les desirs avides
Font bouillonner les flots autour des néréides ?
Ils nagent en cadence, et, joignant leurs bras nus,
Agitent doucement la conque de Vénus.
Volez, jeunes beautés ; le front ceint de feuillages,
Traversez, en dansant, les vallons, les bocages :
Ressuscitons ces jeux (*), ces folâtres loisirs,
Par le Tibre adoptés, au retour des zéphirs.
Pour orner votre sein, ces roses vous demandent ;
Pour vous peindre leurs feux, vos bergers vous attendent.
Tout vous sert ; cet ombrage, interceptant le jour,
Enhardit à la fois la pudeur et l'amour.

Loin de nous la sagesse et ses leçons austères !
Terpsicore, voici l'instant de tes mystères ;

(*) La danse du mois de mai, en usage chez les Romains.

Ils naissent du plaisir, je dois les respecter :
Viens, ta harpe à la main, m'apprendre à les chanter.
Léger comme tes pas, fidèle à leur cadence,
Que mon rapide vers brille, parte et s'élance.
Déesse, la nature est soumise à tes loix,
Et ton silence actif le dispute à la voix.
Le voile ingénieux de tes allégories
Cache des vérités par ce voile embellies.
Rivale de Clio, tu sais conter aux yeux ;
Et tout, jusqu'à la Fable, est vivant dans tes jeux.
Des pas tardifs ou prompts la liaison savante
M'offre de cent tableaux une scène mouvante.
J'y vois du désespoir le sombre accablement,
La colère d'un dieu, les transports d'un amant,
Mars courant aux combats, Daphné prenant la fuite.
Pour éviter l'amant qui vole à sa poursuite,
Les défis des pasteurs, les courses de Tempé,
Et celles de l'Amour, à Vénus échappé.

Mais de cet art charmant craignez la douce amorce ;
Il rit à l'œil trompé qui n'en voit que l'écorce.
D'un trop crédule espoir n'allez pas vous bercer ;
Et sondez le terrein qu'il faut ensemencer.
Avant de faire un pas, voyez si la nature
N'a point sur les Calots calqué votre figure.
Héros, que votre taille ait de la majesté :
Berger, qu'elle nous plaise en sa légéreté.

QUE votre corps liant n'offre rien de pénible,
Et se ploie aisément sur le genou flexible.

QUE les pieds, avec soin rejettés en dehors,
Des jarrets trop distans rapprochent les ressorts.

QUE l'épaule s'efface, et que chaque partie,
En paroissant se fuir, soit pourtant assortie.

QUELQUE vice secret avec vous est-il né?
Qu'avant le pli du temps il soit déraciné.
Profitez, profitez de ces jours de souplesse,
Où chaque fibre encor tressaille avec mollesse.
Quand l'âge roidira vos muscles engourdis,
Tous les moyens alors vous seront interdits.
Cet orme contrefait penche vers le rivage,
Et d'un tronc tortueux voit sortir son feuillage:
Il seroit aujourd'hui l'ornement du hameau,
Si l'art l'eût redressé, quand il fut arbrisseau.

QUE vos pas soient précis: d'une oreille sévère,
Calculez chaque temps, sans jamais vous distraire.
Vos talens, quels qu'ils soient, n'auront qu'un foible éclat
Sans ce juge subtil, ce tact si délicat,
Que la nature même, à nos plaisirs fidelle,
Pour épier les sons, a mis en sentinelle.
Ce timpan sinueux, où tout va retentir,
Doit marquer la mesure et vous en avertir.

Un danseur sans oreille est la vivante image
D'un fou qui ne met point de suite à son langage;
Qui de mots mal cousus forme son entretien,
S'étourdit en parlant, et ne dit jamais rien.

Par ce sens dirigés, riez de l'impuissance
Du burlesque rouleau (*), sceptre de l'ignorance,
Dont le geste ambulant semble vous menacer,
Et qui coupe les temps, au lieu de les fixer.
Que chaque mouvement soit naturel et libre.
Soumettez votre corps aux lois de l'équilibre.
Elevé dans les airs, soyez assujetti
Au point déterminé d'où vous êtes parti.
Emule de Gardel, dans votre essor habile,
Tombez sur un pied seul, et restez immobile.

Pour atteindre au fini de tous ces déploîmens,
N'allez point vous créer d'inutiles tourmens,
Etudier votre art comme de vils esclaves,
Ni vous emprisonner dans ces dures entraves,
Qui du jeu des ressorts vous ôtent la douceur,
Et font mille martyrs, sans former un danseur.

C'est peu de m'étaler une danse savante,
Et ces sauts périlleux dont l'effort m'épouvante,
De battre l'entrechat, de jouer du poignet,

(1) Le bâton de la mesure.

De hasarder un rond, de faire un moulinet.
La médiocrité brigue ces avantages :
L'art a d'autres secrets, pour gagner nos suffrages.

Sur le bloc arrondi d'un célèbre sculpteur
Quand l'Amour agita son flambeau créateur,
Il en fit rejaillir une vive étincelle,
Et soudain vit éclore une Vénus nouvelle,
Dont le premier regard peignit un sentiment,
Dont le premier soupir demandoit un amant.
L'heureux Pygmalion brûle pour son ouvrage :
Le marbre est animé, l'Amour veut davantage.
Les Graces qu'il appelle, accourent sur ses pas,
Et la nymphe naissante a volé dans leurs bras.
Leurs loissont des plaisirs, leurs leçons, des caresses:
L'écolière bientôt égale ses maîtresses,
S'instruit dans l'art de plaire, et plaît en l'oubliant,
Met dans chaque attitude un jeu doux et liant,
De la simplicité se fait une parure,
Déploie avec pudeur les dons de la nature,
Laisse errer sur sa bouche un sourire charmant,
Et, grace à ses regards, se tait éloquemment.

Voila votre modèle, enfans de Terpsicore.
La nature vous sert, il faut l'aider encore.
Imaginez des temps, et des groupes nouveaux;
Entassez pas sur pas, et travaux sur travaux,
Sautez sur le gazon sans y laisser vos traces :

Vous ne possédez rien, si vous n'avez les graces.
Elles vous donneront le poli des ressorts,
D'un buste harmonieux les tranquilles accords,
Le moëlleux contour d'une tête flexible,
Des passages divers la nuance insensible;
Ces pas demi formés, ces bras que le desir,
Dans un doux abandon, semble tendre au plaisir;
Tous ces ébranlemens, ces secousses légères,
Que la volupté compte au rang de ses mystères,
Et ces gestes de feu, ces repos languissans
Qui jusqu'en leur foyer vont réchauffer nos sens.

Des élémens de l'art connoissez l'importance:
Formez vos premiers pas sous un maître qui pense.
Vous avancerez plus avec moins de travaux:
Il saura profiter même de vos défauts.
C'est ainsi que Marcel, l'Albane de la danse,
Communiquoit à tout la noblesse et l'aisance.
Des mouvemens du corps il fixa l'unisson,
Et dans un art frivole il admit la raison.
La beauté qu'il formoit venoit-elle à paroître?
Elle emportoit le prix, et déceloit son maître:
Telle brille une rose entre les autres fleurs.
Il dotoit la jeunesse en lui gagnant des cœurs.
Il me semble le voir dans un jardin fertile,
Assujettir à l'art chaque tige indocile,
Tendre au lys incliné la main qui le suspend,
Resserrer le bouton où l'œillet se répand,

Distribuer par-tout cet accord, cette grace
Qui pare la nature, et jamais ne l'efface.

De cette servitude affranchis une fois,
Plus sûrs de votre vol, créez-vous d'autres lois.
Lisez au cœur de l'homme : amour, fureur, délire,
Dans vos jeux animés il faut tout reproduire :
De chaque sentiment épiez les secrets :
Démêlez les ressorts, combinez les effets.

Inventeurs de cet art, et Pilade et Bathile,
Nous ont assez appris combien il est fertile.
Dans l'action du corps puisant leur coloris,
L'un arrachoit les pleurs, l'autre excitoit les ris;
Et, loin du cercle étroit de cent mimes profanes,
Leurs gestes et leurs pas leur tenoient lieu d'organes.

Pour atteindre à leur palme et vous rapprocher d'eux,
Laissez la gargouillade et les pas hasardeux.
Que par l'expression vos traits s'épanouissent.
L'ame doit commander, que les pieds obéissent.
Un mécanisme vain suffit pour un sauteur :
Mariez les talens du peintre et de l'acteur;
Et prenant votre essor loin des routes tracées,
Dans vos pas, s'il se peut, enchaînez des pensées.

Mais, si vous prétendez aux immortels festons,
De masques odieux débarrassez vos fronts.

De chaque passion le turbulent orage
Avec des traits de feu se peint sur le visage :
On y voit le chagrin d'un crêpe se voiler,
Sourire le bonheur, la joie étinceler;
L'ame se montre à nu dans ce miroir sincère.
Pourquoi donc le charger d'une forme étrangère !
Un visage postiche et privé de contour,
Un plâtre enluminé me rendra-t-il l'Amour ?
Comment les passions, dans leur fougue énergique,
Pourront-elles percer l'enveloppe gothique,
L'immobile carton inventé par l'ennui,
Qu'un danseur met toujours entre nos cœurs et lui ?
Filles des sombres bords, déités infernales,
Eteignez sur vos fronts ces flammes sépulcrales :
Fleuves, ondains, tritons, dieux soumis au trident,
Quittez vos teints verd-pré, vos visages d'argent;
Vents, ayez plus d'adresse, et moins de bouffissure :
Monstres de nos ballets, respectez la nature.

Indifférente et libre, une nymphe des bois
Pour seule arme aux Amours opposoit son carquois,
Et souvent renversoit de ses flèches rapides
Le faon, aux pieds légers, et les biches timides.
Errante, l'arc en main, de réduit en réduit,
Un faune l'apperçoit, s'enflamme et la poursuit.
Voyez les mouvemens dont leur ame est atteinte,
Et l'aile du desir, et le vol de la crainte.
Quelle ardeur dans tous deux ! que d'agiles détours !

Le faune joint la nymphe, elle échappe toujours.
Elle se sauve enfin tremblante, sans compagne,
Et gagne, en haletant, le haut d'une montagne.
Là, se laissant aller près d'un arbre voisin,
Son col abandonné touche aux lys de son sein.
Le faune reparoît : il tressaille de joie,
Et retrouve sa force, en retrouvant sa proie.
Ses yeux sont des flambeaux ; ses pas sont des éclairs :
Une flèche est moins prompte à traverser les airs.
La nouvelle Daphné frémit, tremble, chancelle ;
Au front de son amant l'espérance étincelle ;
Du fugitif objet, qu'effarouchent ses vœux,
Déjà son souffle ardent fait voler les cheveux ;
Il l'atteint, il soupire, il demande sa grace :
Le faune s'embellit, la nymphe s'embarrasse,
Se livre par degrés à ce trouble enchanteur,
Tombe, se laisse vaincre, et pardonne au vainqueur.

D'un simulacre vain la froide dissonance,
De ces divers combats rendra-t-il la nuance ?
Y verrai-je la crainte et ses frémissemens,
Le trouble, les desirs et l'ardeur des amans ?

Que n'ai-je le génie et le pinceau d'Appelle ?
Alard, à mes esprits ce tableau te rappelle.
Jamais nymphe des bois n'eut tant d'agilité :
Toujours l'essain des ris voltige à ton côté.
Que tu mélanges bien, ô belle enchanteresse,

La force avec la grace, et l'aisance et l'adresse!
Tu sais avec tant d'art entremêler tes pas,
Que l'œil ne peut les suivre et ne les confond pas.
Le papillon s'envole avec moins de vîtesse,
Et pèse plus que toi sur les fleurs qu'il caresse.
Te peindre, c'est louer ton émule divin (*).
Je place au même rang la nymphe et le silvain;
Il partage l'honneur de ta palme brillante;
Hippomène à la course égaloit Atalante.
Tous deux dans cette arêne, où vous régnez sur moi,
Vous cueillez le laurier; mais la pomme est pour toi.

Mon œil sur ces objets trop long-temps se repose;
Muse, reprends le joug que Terpsicore impose:
Amans de la déesse, elle a choisi ma voix
Pour consacrer son art, et vous dicter ses loix.
Fuyez loin de ses yeux, pagodes vernissées,
Dans vos groupes sans goût tristement compassées,
Fuyez.... qui vous donna le droit, le droit affreux
De venir dans leur temple effaroucher les jeux?

Que la danse toujours annonce un caractère.
Qu'elle soit, tour-à-tour, noble, vive ou légère...
M'offrez-vous des héros? modelez-vous sur eux:
Que vos pas soient précis, graves, majestueux.

(*) Dauberval.

Lorsque le grand Dupré, d'une marche hautaine,
Orné de son panache, avançoit sur la scène,
On croyoit voir un dieu demander des autels,
Et venir se mêler aux danses des mortels.
Dans tous ses déploîmens sa danse simple et pure
N'étoit qu'un doux accord des dons de la nature.
Vestris, par le brillant, le fini de ses pas,
Nous rappelle son maître, et ne l'éclipse pas.

Bacchantes, exprimez les fureurs de l'ivresse:
Tournez rapidement sous le dieu qui vous presse.
Filles du noir Cocite, armez-vous de flambeaux;
Elancez-vous par bonds; que vos pas inégaux,
Egarés, incertains, peignent l'affreuse rage,
Le tumulte de l'ame, et la soif du carnage.
Transportez les enfers sur vos fronts allumés,
Et décrivez en l'air des cercles enflâmés.

Zéphirs, d'un vol léger caressez les feuillages:
Et, sans être entendus, parcourez les bocages.
On rit de ces zéphirs orageux et massifs,
Qui font gémir les airs sous leurs bonds convulsifs.
A ce bruit inconnu, Flore en tremblant s'éveille;
Ils ont déjà courbé les fleurs de sa corbeille:
Elle craint, à l'aspect de ses nouveaux amans,
Pour le trône fragile où s'assied le printems,
Et le parterre enfin renvoie avec justice
Ces sauteurs mal-adroits bondir dans la coulisse.

L'HEUREUSE Germanie est fertile en danseurs,
Et simple dans sa danse, ainsi que dans ses mœurs.
Elle nous a transmis (*) celle qui dans nos fêtes
A nos jeunes beautés fait le plus de conquêtes.
Connoissez tous ces pas, tous ces enlacemens,
Ces gestes naturels, qui sont des sentimens;
Cet abandon facile et fait pour la tendresse,
Qui rapproche l'amant du sein de sa maîtresse;
Ce dédale amoureux, ce mobile cerceau,
Où les bras réunis se croisent en berceau,
Et ce piége si doux, où l'amante enchaînée
A permettre un larcin est toujours condamnée.

COMBIEN je vous regrette, ô temps, ô jours heureux,
Où, dans les murs de Sparte, et dans ses plus beaux jeux,
Se partageant en chœurs, des vierges ingénues
Dansoient sans indécence et dansoient toujours nues!
Que de secrets trésors dévoilés aux amours!
Quel charme arrondissoit tous ces légers contours!
A chaque mouvement que de beautés écloses!
Quels frais monceaux de lys, mêlés de quelques roses!
Que dis-je? aux yeux surpris de l'amant enchanté,
La céleste pudeur voiloit la nudité.

VOUS, que Vénus instruit, qui, pour première étude,
Avez de tous ses jeux la savante habitude,

(*) L'Allemande.

Surpassez ces tableaux, et sous le vêtement
Que l'amour exprimé frappe l'œil de l'amant.
Que vos illusions sur mes yeux se répandent;
Je vous livre mon cœur, et mes sens vous attendent.

Là, par des mouvemens souples et négligés,
Par des balancemens avec art prolongés,
Imitez les langueurs de la douce mollesse :
N'allez point par des sauts fatiguer sa paresse.

Ici, nous séduisant par la vivacité,
Peignez dans votre essor un cœur plus agité.
Que vos bras jusqu'à nous toujours prêts à s'étendre,
Soient autant de filets où l'on cherche à se prendre.
Marquez tout les degrés de l'amoureux débat,
L'instant de la victoire et celui du combat,
Le calme du bonheur, le feu d'une caresse,
Fuyez, arrêtez-vous, suspendez votre ivresse :
Comme Guimard enfin appellez les desirs,
Et que vos pas brillans soient le vol des plaisirs.

C'est ainsi que Sallé, qui brilla sur la scène,
Emule des Amours, en paroissoit la reine.
La tendre volupté présidoit à ses pas,
Animoit ses regards, et jouoit dans ses bras.

Comme elle cependant sur ces heureux mystères
Laissez toujours tomber quelques gazes légères;
Et, ne montrant jamais qu'un seul coin du tableau,

Laissez-nous soulever le reste du rideau.
Par des pas trop lascifs n'offensez point la vue :
Vénus même prescrit l'adroite retenue.
Enlacez-vous vos bras autour de votre amant ?
N'allez point, sans pudeur à nos yeux vous pâmant,
Outrager la décence, et, Sirène muette,
Proposer au public un bonheur qu'il rejette.

Aux talens naturels que l'art soit réuni.
Telle est à nos regards la danse de Lani.
Précision, vîtesse, esprit, tout s'y rassemble.
Les détails sont parfaits, sans altérer l'ensemble :
Elle enchante l'oreille et ne l'égare pas.
La valeur de la note est toujours dans ses pas.

Heinel la suit, Heinel que l'Amour lui préfère ;
Dans tous ses mouvemens quelle ame douce et fière !
Parmi le chœur dansant, autour d'elle empressé,
Elle paroît, s'élève, et tout est éclipsé....
La mortelle n'est plus, j'encense la déesse.
Hébé pour la fraîcheur, Pallas pour la noblesse,
Elle imprime à ses pas je ne sais quoi d'altier,
Et l'œil qui l'admira ne la peut oublier.

Il est une autre gloire où vous pouvez atteindre ;
Il faut tout embrasser, tout sentir et tout peindre.
La danse doit m'offrir d'innombrables tableaux.
Transfuges des palais, dansez sous des berceaux.

L'art

L'art brillant des couleurs avec même avantage
Elève un temple auguste, et nous ouvre un bocage.
Tout objet bien saisi conserve un prix réel :
Teniers est aujourd'hui l'égal de Raphaël.

Quelle nymphe légère à mes yeux se présente !
Déesse, elle folâtre, et n'est point imposante.
Son front s'épanouit avec sérénité ;
Ses cheveux sont flottans, le rire est sa beauté.
D'un feston de jasmin sa tête est couronnée,
Et sa robe voltige, aux vents abandonnée.
Mille songes légers l'environnent toujours ;
Plus que le printems même, elle fait les beaux jours.
Des matelots joyeux rassemblés auprès d'elle
Détonnent à sa gloire une ronde nouvelle,
Et de jeunes pasteurs, désertant les hameaux,
Viennent la saluer au son des chalumeaux.
C'est l'aimable gaîté : qui peut la méconnoître,
Au chagrin qui s'envole, aux jeux qu'elle a fait naître ?
Fille de l'innocence, image du bonheur,
Le charme qui te suit a passé dans mon cœur.
Sur ce gazon fleuri, qu'elle a choisi pour trône,
Pasteurs, exécutons les danses qu'elle ordonne.
Que trop d'art n'aille point amortir notre feu,
La danse d'un berger n'est pas celle d'un dieu.

Vous qui me transportez dans ces fêtes rustiques,
Laissez votre routine et vos pas méthodiques ;

La nature est si belle ! ah ! ne l'altérez pas :
Elle hait la contrainte, et meurt sous le compas.

Venez : transportons-nous dans ces belles contrées,
Des rayons d'un ciel pur en tout temps colorées.
Déjà l'air est plus frais : Phébus vers l'occident
Précipite sa course et son char moins ardent.
Les mobiles sillons de sa pourpre brillante
Font resplendir au loin la mer étincelante.
Sous des bosquets riants qu'embaume l'oranger,
Chaque jeune bergère a conduit son berger.
Les uns de joncs tressés composent leur coëffure :
D'autres avec des fleurs nattent leur chevelure.
On s'anime à l'envi de l'œil et de la voix :
Le tambourin résonne, et tout part à-la-fois.
Je ne sais quel instinct règle chaque attitude :
La grace, ailleurs captive, ici naît sans étude.
Les gestes et les pas, d'un mutuel accord,
Peignent la même ivresse et le même transport.
Sur des bras vigoureux on soulève une belle :
On s'enlace, on s'élève, on retombe avec elle.
Que de baisers reçus, ou ravis, ou donnés !
Que de crimes charmans, aussitôt pardonnés !
L'ombre n'interrompt pas cette douce démence :
Lorsqu'un plaisir s'envole, un plaisir recommence ;
Pour s'occuper la nuit, l'amante, en ce moment,
Dépose dans son cœur les traits de son amant,

Et le lendemain même, alors qu'elle s'éveille,
Répète encor les airs qu'ils ont dansés la veille.

PROVENCE fortunée, asyle aimé des cieux,
Que j'aimerois ton ciel, ton délire et tes jeux !
Ici, tout est glacé, tout est morne, ou fantasque:
Du bonheur qui te rit nous n'avons que le masque.
Les temples de nos arts sont de tristes réduits
Où nous courons en pompe étaler nos ennuis.
Sans perdre nos défauts, perdant nos avantages,
Nous briguons en bâillant le beau titre de sages.
La jeunesse elle-même, éteinte dans sa fleur,
S'agite sans ivresse et jouit sans chaleur.
Ce fleuve, qui jadis arrosoit la prairie,
N'est plus qu'un filet d'eau dont la source est tarie,
Et l'on voit de son or le luxe dégoûté
Gager des malheureux, pour rire à son côté.

FOUS ténébreux et vains, qui n'aimant que vous-mêmes,
Des rêves de vos nuits composez vos systêmes;
Catons prématurés, qui, froids calculateurs,
Cherchez des vérités dans l'âge des erreurs;
Vous qui, dans vos boudoirs, sur l'ouate et la soie
Savourez les langueurs où votre ame se noie,
Et changez chaque jour, pour seuls amusemens,
De chiens, de perroquets, de magots et d'amans;
Compilateurs pesants; toi, cruel moraliste,

Qui crois consoler l'homme, en le rendant plus triste ;
Peuple immense de sots, de mollesse hébêté,
Poëtes sans esprit, et catins sans beauté,
Honoraires bouffons ; toi, frêlon inutile,
Qui dévores le miel que l'abeille distille ;
Vous tous, qui variant vos lugubres travers,
Chacun, pour votre compte, ennuyez l'univers ;
Dansez.... sortez du cercle où l'on vous emprisonne ;
Répandez sur la vie un sel qui l'assaisonne ;
Le temps s'échappe, il fuit, sachez vous en saisir ;
Et végétez du moins dans le sein du plaisir. . . .

Ma carrière est remplie ! ô Muse, que j'encense,
Souris à mes travaux, voilà ma récompense.
J'ai célébré les jeux qui plaisent à mon cœur ;
Qui m'ont séduit peut-être en peignant le bonheur.
Puissent, puissent mes chants rajeunir notre scène,
De funèbres attraits embellir Melpomène ;
A ses aimables sœurs prêter des ornemens,
Et leur former par-tout de fidèles amans !
Amour, si dans mes vers je t'ai marqué mon zèle,
A la postérité porte-les sur ton aile !
Dieu charmant, tous les arts te doivent leur beauté,
Et sous leurs traits divers c'est toi que j'ai chanté.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

De ce qui est contenu dans ce volume.

DISCOURS préliminaire. Page 5

Notions sur la Danse ancienne et moderne. 33

La Déclamation théâtrale, poëme didactique en quatre chants. 53

Fin de la table du troisième et dernier volume.

PQ
1981
D35
1798

Dorat, Claude Joseph
Chef-d'oeuvres

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POC

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRAR